

Ernest Daudet

Les Reins cassés

Mœurs contemporaines

TV5MONDE

La télévision qui aime les livres

Les Reins cassés

Mœurs contemporaines

Apprenez et
enseignez

le
français

avec
TV5MONDE

The advertisement features three individuals: a man in a pink V-neck shirt in the foreground, a man in a grey sweater in the background, and a woman in a teal dress and glasses in the foreground. The background is a collage of TV5MONDE website elements, including the logo, navigation menus like 'AFRIQUE', 'BUSINESS', 'PRATIQUE', and 'LANGUE FRANÇAISE', and a prominent banner for 'ENSEIGNER LE FRANÇAIS AVEC TV5MONDE'. The overall theme is language learning and teaching.

TV5MONDE, la chaîne qui donne envie
d'apprendre et enseigner le français

Pour les apprenants : apprendre.tv5monde.com
Pour les enseignants : enseigner.tv5monde.com

 www.facebook.com/tv5mondelanguefrancaise  EnseignerTV5 et ApprendreTV5

TV5MONDE

Ernest Daudet

Les Reins cassés

Mœurs contemporaines

À
Me EDGARD DEMANGE
AVOCAT

Souvenir reconnaissant
E.D.

Minuit ; cinq mille personnes dans les salons du palais de l'Élysée ; la fête battait son plein. Une vapeur lourde voilait la flamme des bougies, tremblant effarée dans le cristal des bobèches, sous le coup de vent qui montait du tourbillon des danseurs. Sur les vitres des fenêtres closes et le long des boiseries, elle traçait des sillons humides à travers les ors et les blancs de la décoration.

De tous côtés, les yeux ne percevaient que couleurs éblouissantes, les peintures des plafonds, les nuances variées des tentures, le chatoiement des toilettes, les broderies des corsages sous les dentelles, et, sur ce kaléidoscope mouvant, l'éclat des poitrines nues et le profil des visages sous les ondes des cheveux où s'entremêlaient les bijoux et les fleurs.

Le bruit des pieds sur le parquet se mêlait à la rumeur confuse des voix, que dominait, par intervalles, le son des orchestres placés dans les salles de danse. Les flots de la foule remplissaient la grande galerie, y formaient un double courant entre les chaises rejetées à droite et à gauche, âprement défendues par les occupants, prises d'assaut aussitôt que quelqu'une se trouvait libre. On n'avancait qu'avec lenteur. C'était une confusion d'épaules blanches et d'habits noirs, tour à tour rapprochés et séparés, au fur et à mesure que la file, grossie de nouveaux arrivants, s'allongeait à ses extrémités.

Suffoquée par la chaleur, lasse d'être restée longtemps debout, madame Rocroix s'appuyait languissamment au bras de Fargues.

– Lucien, une chaise, soupira-t-elle ; je suis hors d'état d'aller plus loin.

– Il faut d'abord sortir d'ici. Encore un effort, Régine, le temps d'arriver au salon diplomatique, où vous trouverez un refuge.

– M'y laissera-t-on entrer, seulement ? Une préfète n'est quelqu'un que dans son département. Ici, ce n'est rien.

– Ici, ma chère, vous êtes aussi bien qu’ailleurs une très jolie femme. Et puis, à mon bras, vous passerez partout.

Un sourire traversa le clair regard de Régine. Sa petite tête, noyée dans la masse des cheveux d’or, se redressa d’un mouvement de confiance et d’orgueil. Ils continuaient à avancer à pas lents, au gré de la foule, qui tantôt les poussait en avant, tantôt les ramenait en arrière. Pendant quelques instants encore, elle se joua d’eux, comme la mer d’une épave, avant de les déposer sur le rivage, c’est-à-dire à l’entrée du salon diplomatique, autour de laquelle se groupaient les curieux et que défendait un huissier. L’air impassible, il ne la laissait franchir qu’à quelques personnages connus de lui ou qui se nommaient en passant et devant lesquels il s’inclinait.

Le jeune député de l’Ariège, que de récents succès de tribune désignaient déjà comme un futur ministre, obtint de cet important fonctionnaire la faveur d’un obséquieux salut. Pressant le bras de Régine sous le sien, il allait pénétrer dans le salon réservé, lorsque entre l’huissier et lui se dressa, lui barrant la route, un homme de haute taille, maigre d’ascète, barbe grise, cheveux taillés en brosse sur un front qui n’en finissait pas, regard fiévreux et assombri, un pauvre hère mal à l’aise dans un habit de coupe ancienne, fripé par un long séjour au fond d’une malle, un de ces habits qui révèlent la détresse des jours sans pain et le suprême effort tenté pour s’y soustraire.

– Vous ici, Baret ! dit à demi-voix Lucien.

– Madame la préfète, monsieur le député, votre humble serviteur.

– Vous avez donc laissé votre journal ?

– Oh ! pour quelques jours seulement, le temps de me retremper dans Paris, dans ce foyer de l’universelle lumière. J’ai même voulu profiter de la circonstance pour assister à une fête républicaine.

– Êtes-vous satisfait de celle-ci ?

– Trop de splendeurs ! Elles n’ont rien de démocratique. Je m’y sens dépaysé. Après tout, n’est-ce peut-être que le défaut d’habitude. C’est la première fois que j’entre dans un palais sans être en armes.

– Vraiment !...

– Le 24 février et le 4 septembre, on m’a vu aux Tuileries. Mais je n’y étais que pour en chasser les tyrans.

L’huissier, qui écoutait dédaigneusement l’entretien, se sentit tout troublé. Il avait reçu la phrase en pleine poitrine, en même temps que tombait sur lui un regard de violent défi.

– Aujourd’hui, heureusement, il n’y a plus de tyrans, dit Régine souriante, en essayant d’entraîner Lucien.

– Il y a encore des privilèges, objecta Baret avec amertume. Ce salon dont on m’interdit l’accès, tandis que d’autres s’y prélassent... est-ce là de l’égalité ?

– Je crains que non, répliqua Fargues railleur ; mais ne trouvez pas mauvais que je rende grâce au privilège, puisqu’il me permet de faire asseoir madame la préfète, qui ne tient plus debout. Au revoir, monsieur le rédacteur.

Il entra avec Régine dans le salon diplomatique. Baret restait à la porte, humilié, déconfit sous l’œil narquois de l’huissier qui maintenant triomphait.

– C’est donc pour cela que nous avons fait des barricades ! grommela le journaliste. Toi, tout député que tu es, je te dirai tes vérités un de ces matins, dans le *Radical de Foix*. Peut-être comprendras-tu que la presse a droit à des égards.

– Circulez, messieurs, circulez ! cria l’huissier.

Dans le salon réservé se trouvait l’élite des invités du président de la république, les ambassadeurs, les ministres, des généraux, tous papillonnant autour des femmes ou devisant entre eux gravement. À l’exception d’un petit nombre, composé des politiques nouvellement éclos, ils portaient pour la plupart un grand cordon sous leur habit ou des rubans autour du cou. Des croix en brochette, des plaques scintillaient sur les uniformes. La foule qui passait de l’autre côté de la porte ouverte se désignait ces privilégiés vers qui elle jetait des regards d’envie.

À l’entrée de Fargues et de madame Rocroix, un mouvement s’était produit parmi les hauts personnages à qui la courtoisie du chef de l’État et un usage ancien offraient un refuge contre la cohue d’un bal officiel. Fargues devenait célèbre. Sa personne

attirait l'attention. Quant à Régine, femme d'un humble préfet de troisième classe, toute fraîche débarquée de son département, quoiqu'elle en fût à ses débuts dans le monde de Paris, elle recueillait, à première vue, les hommages que sont assurées de recevoir partout la jeunesse et la beauté.

Elle s'était assise sur un divan circulaire, à l'ombre d'un palmier dont les feuilles vertes, descendant très bas, caressaient l'or de ses cheveux. Une splendeur, cette chevelure flamboyante. D'un côté, elle couvrait le front de ses boucles rudes et frisottantes ; de l'autre, elle s'allongeait sur le cou, inondant la blancheur ivoirine de la nuque grasse, pointillée de poils follets qui criblaient la peau d'étincelles. Des yeux larges et clairs se dégageait une séduction irritante, d'un charme étrange, si pénétrant que la pureté des traits semblait voilée par l'expression de ce regard où se révélaient les ardeurs d'une âme passionnée. Le corsage de la robe blanche emprisonnait étroitement le buste, dont la perfection éclatait dans la nudité des épaules et des bras. Ni bijoux ni fleurs n'altéraient l'élégante simplicité de cette toilette, qui témoignait du goût le plus sûr et s'embellissait de l'adorable perfection de ce qu'elle était destinée à couvrir et laissait deviner, comme de ce qu'elle laissait voir.

Fargues s'était éloigné pour serrer les mains tendues vers lui. Il se perdit un moment parmi les groupes, puis il reparut accompagné d'un homme entre deux âges, avec lequel il venait d'échanger quelques mots, et qu'il conduisait à madame Rocroix.

– Madame, dit-il, voici M. le ministre de l'intérieur, qui a désiré vous être présenté.

Régine se leva sans empressement, en femme déjà sûre du pouvoir qu'elle va exercer. Elle fit au ministre incliné devant elle une belle révérence et demeura debout, les yeux fixés sur son éventail, dont ses doigts déroulaient les feuilles. Fargues s'écartait discret. Le ministre maintenant invitait madame Rocroix à s'asseoir et sollicitait la faveur de prendre place à côté d'elle, ce qu'elle accordait en murmurant :

– C'est beaucoup d'honneur pour moi.

Ils étaient l'un près de l'autre, elle le regard abaissé, lui jouant avec son lorgnon, se donnant des airs de familiarité, coulant l'œil dans le corsage au ras duquel se dessinait, sous la ruche, la naissance de la gorge.

– J'ai voulu, dit-il, vous exprimer moi-même, madame, le chagrin que me cause la détermination qu'a prise votre mari et qu'il m'a annoncée hier. Il veut nous quitter, il a tort, et je me plais à croire que vous empêcherez ce coup de tête.

– « Coup de tête » est injuste, monsieur le ministre.

– L'administration tient aux bons fonctionnaires, madame. M. Rocroix est un de nos meilleurs préfets.

– Est-ce pour cela que, depuis trois ans, on le laisse à Foix où je meurs d'ennui ?

– Vous n'y resterez pas toujours, et, à la recommandation de notre ami Lucien Fargues, j'ai déjà songé à donner de l'avancement à M. Rocroix.

– Quel avancement ? Vous croirez avoir beaucoup fait en nous envoyant dans une préfecture de seconde classe où vos successeurs nous oublieront !

– Vous êtes ambitieuse, madame.

Régine releva la tête, plongea ses yeux dans ceux de son interlocuteur :

– Voyons, monsieur le ministre, vous semble-t-il que je sois faite pour rester en province ?

– Non, madame, je reconnais que, pour une personne telle que vous, il n'y a que Paris. Mais il n'est pas impossible de vous y appeler.

– Comment, je vous prie ?

– En ouvrant le conseil d'État à votre mari.

– Est-ce un engagement que vous prenez ?

– À condition que vous m'accorderez un an pour le tenir.

– Un an ! Eh ! monsieur le ministre, serez-vous encore au pouvoir dans un an ?

– C'est invraisemblable, avoua-t-il en souriant.

– Vous voyez donc ! Votre bonne volonté ne peut rien pour nous. Nous avons considéré toutes choses, mon mari et moi,

et c'est après avoir mûrement réfléchi que nous nous sommes décidés à quitter l'administration.

– Vous me rendrez au moins cette justice que j'ai tenté de vous y retenir.

– Je vous en sais gré, monsieur le ministre. Justement, voilà M. Rocroix. On lui défend la porte.

– Allons désarmer le cerbère qui la garde.

Le ministre s'était levé. Il offrit son bras à Régine. Ils se dirigèrent vers l'entrée, d'où André Rocroix faisait des signes à sa femme.

– Laissez passer monsieur, ordonna le ministre à l'huissier.

André se glissa dans le salon, saluant, souriant, se confondant en excuses. C'était un petit homme d'environ trente-cinq ans, gros, rougeaud, épaules trapues, grands pieds, mains épaisses, serrées dans des gants trop étroits.

– Remerciez M. le ministre, André, lui dit sa femme ; il vient d'insister obligeamment pour vous retenir au service de l'État.

– Hier déjà M. le ministre a insisté, lorsqu'il m'a fait l'honneur de me recevoir, et j'ai dû lui exposer les motifs qui rendent ma résolution irrévocable.

– Irrévocable, répéta Régine.

– Oui, je sais que vous voulez vous consacrer aux affaires, dit le ministre.

– Je viens d'accepter de faire partie du conseil d'administration de la Compagnie des Gisements aurifères de la Nouvelle-Zélande, avec le titre d'administrateur délégué. Une affaire splendide.

– Il est certain que vous gagnerez là plus d'argent que dans les fonctions publiques. Je n'ose donc vous blâmer, monsieur, et, si je regrette un préfet de votre valeur, je me réjouis en pensant que votre décision va fixer madame parmi nous. Veut-elle me permettre de la présenter au président de la république ?

– J'allais vous le demander, monsieur le ministre.

Ils remontèrent vers le haut du salon, et la présentation eut lieu. Le président adressa quelques compliments au mari et à la femme. Quand ce fut fini, le ministre ramena celle-ci dans le

groupe principal, où elle se trouva bientôt entourée de plusieurs personnages qui avaient sollicité l'honneur de lui être nommés.

Son succès était éclatant. Quoiqu'elle n'eût vécu jamais à Paris, elle se sentait aussi à l'aise parmi cette élite des puissants du jour que dans les salons de sa modeste préfecture, où, depuis qu'elle y vivait, elle avait eu le loisir d'apprendre le métier de reine. Elle se savait belle. Sa beauté lui donnait une assurance qui imposait autant aux vieux diplomates accoutumés à faire la roue devant les femmes les plus illustres de la société européenne, qu'aux membres du gouvernement, pour la plupart frais émoulus de leur petite ville, et à qui le suffrage universel avait ouvert récemment la vie publique.

Fargues assistait de loin au triomphe de son amie. Quoique leur liaison, née dans l'oisiveté de la vie de province, datât déjà de trois années, et qu'il n'en portât plus le joug qu'avec impatience, il lui semblait que, ce soir-là, l'adorable créature dont il possédait le cœur, métamorphosée et embellie par les hommages que provoquait sa beauté, était une maîtresse nouvelle qui allait lui rendre les illusions et les ardeurs de l'amour qui commence. Il la comparait aux autres femmes, la trouvait plus séduisante qu'aucune d'elles. Cette épreuve redoutable, qui attend à Paris toute provinciale à ses débuts dans le monde, Régine la subissait en se jouant. Elle en sortait victorieuse. Cette victoire la rendait plus belle aux yeux de son amant, mécontent et étonné de se sentir repris.

Il fut brusquement tiré de sa rêverie. Une main se posait sur son épaule. Il se retourna. André Rocroix lui souriait et lui dit à demi-voix :

– Je veux vous apprendre la bonne nouvelle, mon cher. J'ai fini avec Thélinge. Dans huit jours, l'assemblée générale des actionnaires ratifiera ma nomination. J'ai un traitement de trente mille francs...

– M. Thélinge fait bien les choses.

– Ce n'est pas tout. Il me donne mes cent actions statutaires. Avec leur revenu, mon traitement, mon droit au vingt pour cent que le conseil prélève sur les bénéfices sociaux, c'est, au bas

mot, soixante mille francs par an, ce qui ne m'empêchera pas d'entrer dans d'autres affaires.

– Celle-ci est-elle sûre, au moins ?

– En pouvez-vous douter ? Des mines d'or, d'une richesse...

– Il y a tant de mines sans minerai !

– Thélinge couvre de son patronage l'entreprise nouvelle. C'est une garantie, cela.

– Oui, s'il est aussi riche qu'on dit.

– Il est riche à millions... Des maisons dans Paris, une terre seigneuriale près de Compiègne, des capitaux dans toutes les grandes spéculations...

– Et surtout, s'il est honnête homme, continua le député. Bien des rumeurs fâcheuses ont circulé déjà.

– Et sur quel financier n'en circule-t-il pas ! Celui dont nous parlons est monté trop haut pour n'avoir pas d'envieux. Pour moi, je n'ai qu'à me louer de son désintéressement, de sa générosité, de sa droiture. Je n'oublierai jamais qu'il vient de me mettre le pied à l'étrier.

– Il ne me reste donc qu'à vous féliciter, ce que je fais de grand cœur.

– Oh ! il ne tiendrait qu'à vous de mériter les mêmes compliments. Il y a place pour vous dans notre conseil, où nous serions très heureux de compter un député, et, si l'idée vous vient d'imiter mon exemple...

– Moi, je suis rivé à la politique, dit Lucien avec conviction.

– Oui, la turlutaine du portefeuille. Vous voulez être ministre, c'est entendu. Je n'insiste pas.

– Madame Rocroix sait-elle ce que vous venez de m'apprendre ?

– Je n'ai pu lui en dire qu'un mot tout à l'heure devant le ministre.

– Hâtez-vous donc de lui faire connaître ces grands résultats.

André ne bougeait pas. Son regard allait, non sans trahir un peu d'embarras, de Fargues qui l'observait, à sa femme, qu'il apercevait, à l'autre extrémité du salon, superbe et hautaine, dans un groupe d'hommes empressés autour d'elle.

– C’est que je voulais vous charger de les lui raconter vous-même, dit-il, hésitant, et aussi de la ramener quand elle quittera le bal.

– Vous ne l’attendez pas ?

Rocroix se pencha résolument vers son ami :

– J’ai promis à Marguerite d’aller la prendre dans sa loge après le spectacle. Je n’ai que le temps de la rejoindre. Rendez-moi le service d’expliquer mon départ à Régine. Je compte sur vous.

Comme s’il redoutait d’être retenu, il s’éloigna sans attendre une réponse. Il avait déjà disparu que Lucien n’était pas encore remis du trouble soudainement déchaîné en lui par ce trait de la confiance du mari qu’il trompait, et par la certitude d’être, durant cette nuit, le libre compagnon de Régine.

Au même moment, elle se trouva devant lui, toute radieuse, quasi grisée par le foudroyant succès qu’elle venait d’obtenir.

– Où est André ? demanda-t-elle.

– Il vient de partir, en me priant de rester à vos ordres et de vous accompagner quand vous voudrez rentrer.

– C’est lui qui... ! Elle prit le bras de l’amant qu’elle obligea à mesurer son pas sur le sien, et, toujours souriante, quel que fût son émoi, elle reprit : – Où est-il allé ?

– Il m’a parlé d’un rendez-vous avec M. Thélinge... une affaire à conclure.

– Allons donc, Lucien, ne mentez pas. Je sais ce qu’elles sont, les affaires que les maris traitent après minuit... Celle dont vous a parlé André s’appelle Marguerite Chardin. Oui, c’est cette femme qu’il est allé retrouver, comme autrefois, lorsque, prétextant l’obligation de conférer avec le ministre, il me laissait à Foix pour venir la rejoindre. Je la connais, cette liaison, je la connais depuis longtemps. Au reste, je ne m’en plains pas. Je suis même presque tentée de m’en réjouir. Les infidélités de mon mari ne justifient-elles pas mon amour pour vous ?

– Plus bas, Régine ! supplia Lucien.

– Dis alors que tu m’aimeras toujours, continua-t-elle, en se pressant contre lui d’un mouvement de chatte amoureuse.

Il se taisait, essayant de lutter encore contre la séduction qui, brusquement, le reprenait quand il croyait s'y être à jamais dérobé, et, de nouveau, le livrait à Régine, désarmé, vaincu. Mais elle le regardait sans avoir même l'air de comprendre qu'il avait tenté de lui échapper, et ses yeux répétaient comme ses lèvres :

– Dis-le, dis-le, que tu m'aimeras toujours !



Le rédacteur en chef du *Radical de Foix* n'avait pas quitté le seuil du salon diplomatique. Sous le regard défiant et hautain de l'huissier, il s'était assis à droite de la porte, pour mieux voir. Le journalisme est un sacerdoce aux impérieuses exigences ; c'est le devoir d'un homme qui tient une plume de surveiller de près, avec une vigilance jacobine, les divertissements de la bourgeoisie républicaine, élus du peuple et puissants du jour.

Ces divertissements indignes des âmes austères qu'ont trempées et durcies les épreuves de la démocratie irritaient Baret jusqu'à l'exaspération, mettaient sur ses lèvres des cris vengeurs. Ah ! quelle satire éloquente et foudroyante il comptait envoyer le lendemain à son journal ! Ministres, diplomates, généraux, personnages à rubans et à crachats, toute cette clique dorée qui se pavanait dans le salon réservé, l'huissier lui-même, vil esclave qui s'enorgueillissait de sa chaîne, insigne de son servage, n'avaient qu'à se bien tenir. Il allait les signaler au mépris et aux vengeances du peuple souverain.

Il dénoncerait ces pompes aristocratiques, renouvelées des temps de décadence. Il demanderait si c'est afin de payer les frais de ces saturnales honteuses, auxquelles, d'ailleurs, on néglige de l'appeler, que le peuple plie sous le poids des impôts ; si les fonctionnaires n'émargent au budget qu'à seule fin de faire la fête loin de leur poste ; si les députés ont le droit de consacrer au plaisir les veilles qu'ils doivent aux intérêts de leurs électeurs.

Tandis qu'il arrêta par la pensée les grandes lignes de son article, autour de lui la fête continuait. Deux heures avaient sonné. Les invités venus uniquement pour faire acte de présence à la réception présidentielle commençaient à se retirer. On circulait plus librement dans la grande galerie. Dans deux salons, on dansait.

Sous les massifs de plantes vertes, qu'étoilaient des fleurs épanouies, les orchestres jouaient des valses dont les accords

se brisaient contre les croisées du jardin où la buée tiède traçait des sillons à la surface polie des vitres. Au dehors, dans la cour d'honneur pleine de tumulte, cris, rires, piétinement des chevaux sur le sable, roulement des voitures, les huissiers appelaient les gens. Sous les tentes du perron, fouettées par la bise froide, ces appels se succédaient. Noyé dans la lumière, le vieux palais resplendissait agité, vivant, vibrant, vomissant par ses ouvertures flamboyantes la rumeur qui de la base au faite le secouait.

À l'entrée du salon diplomatique, la foule s'amassait plus nombreuse. L'huissier venait d'en ouvrir la porte à deux battants. Baret se leva. Mêlé aux groupes, il vit sortir, précédé d'autres huissiers, qui écartaient les curieux et se frayaient au milieu d'eux un passage, un cortège composé du président de la République et de ses principaux invités, qu'il conduisait, pour le souper, vers les salles du buffet, non encore accessibles aux profanes. Baret se cuirassa dans son mépris ; un sourire amer plissa ses lèvres ; il ajoutait mentalement à son article une phrase railleuse et cruelle.

Mais, tout à coup, dans ce cortège où il ne connaissait personne, il aperçut madame Rocroix. Pour une minute, son ressentiment se fondit sous l'éclat de la grâce exquise et de la royale beauté de la jeune femme. Un vieillard vêtu d'un uniforme étranger, brodé d'or et chamarré de décorations, lui donnait le bras. Elle marchait lentement à son côté, imposante, la tête haute, traînant derrière soi, sur le tapis, un flot de dentelles.

– Voyez donc la belle personne avec l'ambassadeur d'Autriche, observa quelqu'un près de Baret. Qui est-elle ?

– Je l'ai remarquée déjà ce soir, mais j'ignore son nom.

Baret intervint d'un air pénétré.

– Madame Rocroix, « l'épouse » du préfet de l'Ariège.

Il était très fier d'avoir pu la nommer. Il fit même un pas vers elle, pour se faire remarquer, espérant que, devant tout ce monde, elle allait le favoriser d'un salut ou d'un sourire. Cette marque d'attention, en flattant sa vanité, eût versé un baume dans son cœur, aigri ce soir-là plus que jamais par le sentiment

surexcité de son obscurité et de son isolement. Mais madame Rocroix ne regardait pas de son côté. Elle passa sans le voir. Ce fut une blessure nouvelle sous le coup de laquelle il improvisa d'un trait la fin du terrible article.

Quand ce fut fini, la foule s'était dispersée, l'huissier avait disparu, l'accès du salon diplomatique demeurait libre. Il y entra, fatigué de sa longue veille, du silence douloureux gardé pendant toute cette soirée, durant laquelle il n'avait trouvé personne à qui dire un mot. Ses jambes ne le portaient plus ; dans son estomac vide, la faim criait. Il allait s'asseoir, lorsqu'il aperçut Lucien Fargues, debout près d'une fenêtre entrouverte, écoutant avec indifférence un personnage qui lui parlait, très animé.

– Il faudra bien qu'il m'adresse la parole, pensa-t-il.

Il se campa résolument devant la porte, décidé à attendre le député pour le saisir au passage, rendu fiévreux et perplexe par la crainte que l'autre cherchât à l'éviter. Mais son anxiété se dissipa vite. Fargues se dirigeait de son côté, l'air affable, et, arrivé près de lui, prit familièrement son bras en disant :

– Êtes-vous revenu de vos préventions, mon cher Baret ?

– Mes préventions contre qui, monsieur le député ?

– Contre le gouvernement, à ce qu'il m'a semblé tout à l'heure.

– Tout à l'heure, je pensais ce que je pense encore : c'est qu'en république il ne devrait y avoir ni faveurs ni privilèges.

– Allons donc ! je vais vous prouver que les privilèges ont du bon. Il est tard ; vous devez être affamé comme moi. Si je n'avais pas eu le plaisir de vous rencontrer, ou si je vous abandonnais là, vous n'arriveriez au buffet que maltraité, bousculé, porté par la foule ; vous seriez obligé de conquérir à coups de poing votre souper. Mais, sous ma protection, vous allez boire et manger à votre gré, très à l'aise, en brillante compagnie. Vous voyez bien que si les privilèges n'existaient pas, il faudrait les inventer. Venez, venez, et ne nous calomniez pas parce que nous cherchons à rendre notre république aimable. Nous boirons à sa prospérité.

Baret était touché à l'endroit sensible. Subitement, la perspective d'un bon repas le déridait, apaisait ses haines, emportait de sa mémoire, par lambeaux, les ardentes élucubrations de tout à l'heure. Vainement il essayait de se composer une attitude hautaine, de manifester par quelque trait son incorruptibilité, les belles phrases se dérobaient, et, quand il fallut répondre, il ne put que balbutier avec mauvaise grâce :

– Je vous suis bien reconnaissant.

– Il n'y a pas de quoi, mon cher, et je voudrais mériter votre reconnaissance par un service plus effectif.

– Oh ! vous le pouvez, monsieur le député, répliqua Baret, à qui l'émotion n'enlevait pas sa présence d'esprit.

– Comment ?

– En m'aidant à trouver un emploi dans un journal de Paris.

– Vous voulez quitter Foix, nous abandonner ?

– Je suis las de vivre en province.

– Vous y êtes rédacteur en chef.

– Oui, un journal qui tire à cinq cents exemplaires et où je fais tous les métiers : directeur, rédacteur, caissier, préposé aux abonnements, correcteur, et même, à certains jours, colleur de bandes. Colonel sans soldats ! Est-ce une position pour moi ? Oh ! monsieur le député, se sentir une valeur, un cerveau où les idées s'allument, bouillonnent, jaillissent, débordent ; voir les autres monter haut, arriver, et soi-même rester en bas, humble, misérable ; n'être rien quand le parti pour lequel on s'est désespérément battu est triomphant... j'en ai assez ! Il me faut un théâtre plus vaste que Foix : il me faut Paris, ce Paris où j'ai vécu jadis, où j'ai toujours rêvé de revenir. Là, seulement, le talent trouve l'occasion de se produire ; là seulement, je pourrai utiliser les services que j'ai rendus à la cause républicaine, services trop vite oubliés et qui méritaient mieux que ce qu'on m'a donné, cette position misérable où je ne peux rien ni pour moi, ni pour la république.

– Eh ! mais, vous êtes éloquent à vos heures, mon cher !

– On me l'a dit, jadis, quand je poussais le peuple aux barricades.

– Ne rappelez donc pas ces souvenirs, si vous voulez devenir quelqu'un. Aujourd'hui que nous sommes le gouvernement, à qui de nous voulez-vous qu'ils soient agréables, puisqu'ils ont trait à une révolte contre les pouvoirs établis ? Et puis, les barricades, c'est le vieux jeu. Nous avons un moyen de défense et d'attaque bien autrement redoutable que les pavés et les fusils.

– Lequel ?

– Le bulletin de vote.

– On corrompt le suffrage universel.

– Eh bien, mettez-vous du côté des corrupteurs, et nous vous pousserons.

Baret n'eut pas le temps de se demander s'il devait protester ou rire. Fargues l'entraînait joyeusement à travers les groupes qui se formaient aux abords du buffet, s'appêtant à envahir la salle dont les portes encore closes s'entrouvraient de temps en temps pour laisser passer les rares favorisés à qui leur rang social ou la bonne grâce des officiers de la maison présidentielle en donnait l'accès. C'est à l'un de ces officiers, debout devant l'entrée, que Fargues s'adressa, à demi-voix :

– Votre consigne est-elle inviolable, mon commandant ?

– Ni pour vous, ni pour vos amis, mon cher député.

– Alors je vous prie de la lever en faveur de l'un d'eux, monsieur Baret.

Baret se rengorgeait, emboîtait le pas derrière Fargues. Mais ce dernier s'arrêta surpris. À trois pas de lui, il venait d'apercevoir, en se retournant, deux personnes, un homme d'âge mûr et une jeune fille ; l'homme, petit, svelte, physionomie mélancolique et sévère, figure fine encadrée par de courts favoris grisonnants ; la jeune fille appuyée à son bras, jolie, blonde avec des yeux noirs, mince, élégante d'attitude, très simplement vêtue d'une robe bleue en tulle.

– Oh ! monsieur, que je suis heureux de vous rencontrer ! s'écria Fargues. Mademoiselle...

Il saluait très respectueusement.

– Vous devez être étonné de nous trouver ici, mon cher. C’est ma fille qui a désiré venir, et vous voyez ce qu’elle fait de moi ; elle me traîne au buffet.

– Le temps seulement de boire un verre d’eau, mon père.

– J’aurai l’honneur de vous l’offrir, mademoiselle, dit Fargues avec empressement.

L’officier attendait, la main sur le bouton de la porte. Fargues lui présenta les nouveaux venus : M. le juge d’instruction Deloraine, mademoiselle Noémi Deloraine.

– Passez vite, répondit avec courtoisie le commandant.

Fargues et ses amis entrèrent dans la salle du buffet, dont la porte se referma derrière eux. Baret les avait suivis. Mais sa physionomie s’était rembrunie. Son regard, un moment éclairé par un sourire de vanité satisfaite, redevenait haineux et méchant. Il se rapprocha du député et trouva moyen de lui parler sans être entendu par d’autres que par lui.

– Vous connaissez M. Deloraine ?

– J’ai l’honneur de le compter parmi mes amis. C’est un des plus éminents magistrats du tribunal de la Seine.

– Lui ! C’est un suppôt de la réaction. Il a voulu me faire condamner naguère.

– Soyez convaincu qu’il vous croyait coupable...

– Je l’étais, en effet, répliqua fièrement Baret, coupable d’avoir voulu défendre les institutions républicaines contre les entreprises des monarchistes. Nous étions alors dans la crise du Seize-Mai.

– Oui, je me souviens, vous étiez venu à Paris, et vous aviez signé un appel aux armes, délit prévu par des lois que les maîtres du jour avaient le droit de vous appliquer.

– Quoi ! c’est vous, monsieur, qui dites cela !

– Je dis qu’il est regrettable que M. Deloraine se soit trouvé de leur côté. Mais, ceci posé, il faut bien reconnaître qu’il n’a fait que remplir son devoir. Du reste, les poursuites ont été abandonnées.

– Contre son gré et grâce à mes amis...

– Enfin, vous n’avez pas été condamné. Il vous est donc aisé d’oublier.

– Je n’oublie jamais, répliqua Baret d’un ton farouche.

Ces paroles s’échangeaient rapidement, à demi-voix.

M. Deloraine, quoiqu’il ne pût les entendre, devinait qu’il était question de lui. Soucieux de sa fille, qui attendait, au bras de Fargues, la fin de l’entretien, il essayait de la distraire, en lui désignant divers personnages, sans cesser toutefois de suivre de son regard railleur et pénétrant le mouvement des lèvres de Baret. Le journaliste semblait peu disposé à quitter la place. Mais Fargues était à bout de patience.

– Vous voilà dans le sanctuaire, mon cher, dit-il. Je ne vous retiens pas ; vous êtes libre. Venez me voir un de ces matins. Nous nous entretiendrons de ce qui vous intéresse.

Tout à mademoiselle Deloraine, il s’éloigna.

– Il me préfère un magistrat de la réaction, murmurait avec amertume le journaliste, irréparablement blessé. Voilà de quelles âmes viles s’entourent des gens qui se disent républicains, de quels monarchistes ils se font les complices ! Ah ! mes maîtres, je vous démasquerai.

Il était devant le buffet ; il avala rageusement, coup sur coup, deux verres de vin de Champagne pour ouvrir son gosier aux innombrables sandwiches et petits fours qu’il se proposait d’engloutir.

– Il m’a paru que le sieur Baret n’était pas satisfait notre rencontre, disait M. Deloraine à Fargues.

– Vous avez compris !...

– J’ai quelques clients du même genre. Fort heureusement, ils sont peu redoutables... Comment connaissez-vous celui-ci ?

– Il dirige la feuille radicale de Foix, et pour ce motif je le ménage... Et puis il finira par venir habiter Paris ; il est homme à se tailler un rôle dans les réunions publiques... On ne sait ce qui peut arriver... Peut-être un jour l’aurai-je pour collègue à la Chambre...

– On peut tout attendre des mœurs politiques de ce temps, objecta gravement M. Deloraine.

Ils s’étaient mêlés aux gens qui assiégeaient le buffet. Entre les surtout de fleurs et les pièces d’argenterie, les victuailles appelaient les gourmandises, viandes froides reposant sur un

lit de gelée, chauffroids enveloppant dans leur transparence les ortolans bouffis et les cailles dépecées. Les pyramides de fruits s'écroulaient au contact des mains hardies ; la mousse du champagne écumait dans les coupes de cristal, et le bordeaux allumait aux parois des verres sa couleur sombre comme le sang d'une victime sacrifiée.

Le long de la haute table, la foule se pressait, debout, circulante, exigeante, surexcitée, grossie peu à peu de nouveaux arrivants, malgré la sévérité des consignes. Une poussée sépara M. Deloraine de sa fille. Elle se trouva seule avec Lucien. Il ne s'occupait plus que d'elle, empressé à la servir, attentif à la protéger. Elle mangeait et buvait du bout des lèvres, distraite, tout émue des prévenances dont elle était l'objet.

Il y avait entre eux de doux souvenirs. Ils s'étaient connus à Cauterets, deux ans auparavant, rapprochés par les hasards de la vie d'hôtel. Fargues en était encore à ses premiers succès de tribune. Mais, déjà, sa réputation commençait. C'est moins à elle cependant qu'à sa courtoisie, son caractère, sa bonne mine, qu'il devait d'avoir été favorablement accueilli par les Deloraine : le père, un magistrat de haute intelligence, de mœurs austères, tolérant pour les idées nouvelles, bien qu'il ne les partageât pas ; la fille, une âme forte sous une enveloppe délicate, une de ces créatures qu'on ne peut approcher sans subir le charme qui se dégage d'elles, rendue plus séduisante par le contraste que formaient la mélancolie imprimée dans son regard et sa jeunesse rayonnante. Fargues fut conquis le jour même où il les connut.

Quelques semaines vécues en commun, embellies par la douceur et l'imprévu d'un temps consacré aux distractions et au repos, cimentèrent cette amitié, que la vie de Paris, quand ils l'eurent reprise, ne détruisit pas. Ils se voyaient peu. Les Deloraine vivaient retirés. Fargues était tout entier à ses devoirs politiques, à son ambition, à ses passions, à ses triomphes. Il portait le joug d'une liaison qui versait la fièvre dans ses veines. Mais il songeait souvent à la charmante fille rencontrée là-bas comme une apparition. Quand s'offrait à lui l'occasion d'échanger quelques mots avec elle, il pouvait constater qu'elle

ne l'oubliait pas ; que, pour elle comme pour lui, le passé conservait un attrait incomparable ; qu'il s'y mêlait même une douceur attendrissante, où dominait, à travers le souvenir de paroles affectueuses et de silences éloquentes, le parfum de quelques fleurs furtivement échangées par enfantillage ou plaisanterie, durant les excursions dans la montagne.

Ce soir-là, ces choses revenaient à la mémoire de Lucien comme un flot montant et envahissant. Elles rafraîchissaient son âme, elles y apaisaient les flammes allumées par l'ardent amour de Régine, et jusqu'à cette excitation malade qui, tout à l'heure, lui avait arraché une promesse de l'aimer toujours, alors que depuis longtemps il ne l'aimait plus et n'était attaché à elle que par l'habitude de la voir ou la crainte de l'affliger. Il comparait l'enfant pure et chaste dont il devinait le cœur, ouvert et prêt à l'accueillir, à la femme passionnée dont la jalousie et les exigences troublaient son repos, lassaient son dévouement ; celle qu'il pourrait associer à sa vie, chérir librement, sans contrainte, et celle dont il ne pouvait goûter la tendresse qu'en se cachant et au prix de compromissions qui, l'enthousiasme et les illusions dissipés, lui semblaient dégradants et indignes de lui.

Noémi avait fini de souper. Il la ramena un peu en arrière, hors de la foule. Ils s'assirent à l'écart : elle simple, sereine, attentive à ce qu'il disait ; lui attentionné, dissimulant mal son désir de plaire. De sa place, il apercevait Régine, entourée de divers personnages, riant avec eux, leur tenant tête, buvant à longs traits la flatteuse admiration qu'ils lui versaient en paroles dorées, plus douces à ses oreilles que ne l'était à ses lèvres le vin dont ils emplissaient son verre. Il n'enviait pas leur bonheur : il souhaitait, au contraire, qu'ils demeurassent auprès d'elle, qu'elle l'oubliât pour quelques instants. Que ne pouvait-elle l'oublier pour toujours !

– Je voudrais retrouver mon père, monsieur, dit Noémi.

– Oh ! un moment encore, mademoiselle, supplia-t-il. Il y a si longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous voir !

– N'est-ce pas un peu par votre faute ? Notre maison ne vous est-elle pas ouverte ?

– La crainte de paraître indiscret...

– Voilà une excuse peu digne de vous. Indiscret ! Pourquoi ? Mon père ne vous a-t-il pas prouvé qu'il est toujours heureux de vous recevoir !

– Monsieur votre père, oui ; mais vous !

– Moi ! j'aime tous ceux qu'il aime.

Elle lui répondait sans crainte, à demi-voix, en le regardant dans les yeux, un peu surprise par son langage dont elle ne comprenait ni l'embarras ni les réticences, trop femme déjà pour ne pas soupçonner qu'entre elle et Lucien un lien se formait, mais bien loin de deviner la séduction qu'exerçait sur lui son chaste regard où rayonnait l'intelligence, ses bras fins et blancs aux lignes suaves, sa chevelure soyeuse relevée sur le cou flexible, dont chaque mouvement révélait la grâce harmonieuse d'un tout parfait. Elle n'était ni vaine ni coquette. Elle s'ignorait.

– Vous me faites regretter la rareté de mes visites, mademoiselle, reprit Lucien.

– Ne regrettez rien, monsieur, et venez moins rarement. C'est l'unique moyen de vous faire pardonner et de prouver que vous n'oubliez pas les jours heureux passés ensemble, il y a deux ans.

– Vous ont-ils donc laissé un bon souvenir ?

– Pourquoi voulez-vous me le faire avouer de nouveau ? Ne le savez-vous pas ?

Lucien resta silencieux, tout vibrant d'une émotion soudaine et contenue, qui prenait son cœur et le livrait à mademoiselle Deloraine. Puis, il murmura :

– J'irai chez vous souvent, puisque vous m'y encouragez.

– Nous verrons comment vous tiendrez cette promesse, dit Noémi avec un sourire qui trahissait quelque incrédulité.

Elle se leva pour partir. M. Deloraine revenait de leur côté, l'appelait d'un signe. Elle alla à sa rencontre et lui annonça la visite prochaine de Fargues.

– Il sera le bienvenu, répondit M. Deloraine.

À pas lents, suivis par Lucien, qui s'ingéniait à les protéger contre les heurts, ils regagnaient la porte. La foule, rendue impatiente par une longue attente, prenait d'assaut la salle du

buffet, que venait d'abandonner le président de la république, et bruyante comme un forum.

Dans la rumeur tumultueuse des voix, on entendait le choc des assiettes et des verres, des bruits de disputes, des plaintes de femmes, des adjurations adressées aux maîtres d'hôtel, qui ne savaient plus à qui répondre. Le long de la table une lutte s'engageait, on s'arrachait les morceaux, des bouteilles circulaient de main en main, brusquement arrêtées au passage par les plus hardies. C'est au milieu de ce vacarme que Lucien prit congé des Deloraine. Il les vit se perdre dans le flot pressé des invités.

– Me voilà ! dit une voix près de lui.

On lui saisissait le bras ; on l'entraînait vers la sortie. C'était Régine ; elle voulait partir. Dans l'antichambre, ils trouvèrent le valet de pied loué pour la nuit. Il leur donna les manteaux et alla chercher la voiture. Ils attendirent son retour, debout sur le perron du palais, heureux de respirer l'air glacé du dehors. Dans la clarté pâle du matin, le froid redoublait. Les feux s'éteignaient. Les cochers avaient l'onglée, pestaient sur leur siège, en secouant d'une main nerveuse les rênes détendues sur les harnais des chevaux ensommeillés.

La voiture arriva. Au moment d'y monter après Régine, Fargues aperçut encore mademoiselle Deloraine et son père qu'un fiacre emportait. Il aurait voulu que Noémi le vît. Mais il ne put même se pencher pour se faire remarquer. Lasse et dolente, Régine s'était appuyée contre lui, la tête sur son épaule, en murmurant de tendres paroles. Elle paralysait ses mouvements, le tenait prisonnier, et à son insu, lui faisait sentir la chaîne forgée de ses mains.

Maintenant, la voiture, cahotant sur le pavé des rues, les ramenait chez eux, dans cette maison meublée de l'avenue Montaigne où Régine, en arrivant à Paris, avait voulu descendre parce que Lucien y habitait. Ils étaient donc libres de se faire illusion, de croire qu'ils ne seraient plus séparés, puisqu'au bout de cette nuit de plaisir, le même toit allait les abriter. Mais cette pensée pleine de douceur et de charme pour l'amoureuse Régine devenait intolérable à son amant. Ils étaient l'un contre

l'autre, la main dans la main. Lucien sentait sur sa joue l'haleine caressante de sa maîtresse, dont l'attitude trahissait l'amour. Mais, près d'elle, il demeurait insensible, tout à la vision du regard virginal qui, ce soir-là, s'était reposé sur lui.



Au Vaudeville.

Une étroite pièce au second étage, éclairée par deux becs de gaz brûlant à toute flamme, au-dessus d'une table de toilette, surchauffant l'air imprégné de l'âcre parfum d'eaux de senteur et de poudres odorantes. Sur l'étoffe peinte qui couvrait les murs, des photographies couronnées de laurier doré, représentant une jeune femme sous divers costumes. En face de la toilette, un large divan ; un peu partout, des fauteuils, des chaises sur lesquels étaient étalés des vêtements de théâtre. Au fond, sous un rideau, d'autres costumes suspendus. Sur le parquet, un tapis. C'était la loge de Marguerite Chardin.

Quoique la représentation fût terminée depuis une demi-heure, elle s'y trouvait encore, mais non pas seule. Sur le divan, un homme était assis. Cheveux crépus, moustache fauve, fièrement relevée au coin des lèvres, physionomie fine et vivante. Il souriait à Marguerite debout devant lui et dont il tenait les mains.

Vêtue de sa robe de ville, enveloppée d'un manteau noir doublé de fourrures, son chapeau sur la tête, prête à partir, elle écoutait avec complaisance les propos de ce galant dont l'élégance et la bonne grâce opéraient sûrement. Elle lui résistait encore du bout des lèvres. Mais son attitude trahissait un lent consentement aux prières qu'il lui adressait, moitié plaisant, moitié sérieux.

– Non, pas ce soir, c'est impossible, je vous assure.

– Impossible ! Pourquoi... ma petite amie, puisque je suis amoureux ?

– Laissez-moi le temps de savoir si je vous aimerai... Plus tard, je ne dis pas !

– C'est une promesse, cela. Autant la tenir maintenant que plus tard.

– Maintenant, je ne suis pas libre. J'attends mon seigneur et maître.

– Mais s’il ne vient pas ?

– Oh ! c’est bien invraisemblable, puisqu’il m’a dit qu’il me prendrait ici après la représentation.

Autour d’eux, l’habilleuse allait et venait, ramassant les jupes éparses, les bas jetés sur le tapis, mettant toutes choses en ordre, indifférente au vulgaire roman qui s’ébauchait en sa présence.

– Allons, je n’ai plus qu’à périr de désespoir.

– Ou à vivre d’espérance.

– Me le conseillez-vous ?

– Devinez si vous pouvez.

– Ma petite Marguerite !

Il l’attirait à lui, la suppliait des yeux et des lèvres ; elle détournait la tête, le corps renversé, les bras tendus comme pour échapper à l’obsession de l’ardent regard qui poursuivait le sien.

– Voici monsieur, dit tout à coup l’habilleuse.

Un léger coup s’était fait entendre à la porte. Marguerite n’eut que le temps de s’arracher à l’étreinte qui la tenait captive. Sans attendre qu’on lui répondît, André Rocroix venait d’ouvrir. Il était sur le seuil, surpris de trouver avec sa maîtresse cet inconnu qui se levait à son entrée brusquement, en prenant son chapeau. Marguerite s’avança vers lui.

– Vous voilà donc ! Je ne vous attendais plus.

– Je n’ai pu quitter l’Élysée plus tôt, répondit-il.

– Mon ami M. Aimery Gérard, continua Marguerite, en présentant ce dernier. Elle ajouta ensuite, en désignant André :

– M. Rocroix, préfet de l’Ariège.

Les deux hommes se saluèrent sans dire un mot, se toisant du regard, tandis que l’artiste, pressée de les voir se séparer, quittait la loge. Ils descendirent derrière elle, jusque dans la rue, rogues, cérémonieux, guindés. Au ras du trottoir, la voiture d’André attendait. Avant d’y monter, Marguerite se tourna vers Aimery Gérard :

– À bientôt, dit-elle en lui tendant la main.

Il s’inclina pour lui baiser le bout des doigts, et resta là, tête nue, jusqu’au moment où la portière du coupé se fut refermée sur André, à qui mademoiselle Chardin avait fait

une place à côté d'elle, sans cesser de sourire avec grâce à l'amoureux qu'elle abandonnait, en lui laissant pour le consoler la conviction qu'elle ne l'abandonnait qu'à contrecœur.

En moins de dix minutes Marguerite et André furent rendus à l'extrémité du boulevard Malesherbes où habitait l'artiste. Pendant ce court trajet, ils avaient gardé le silence. Ils le gardaient encore en montant l'escalier, elle allant devant, lui derrière, un peu essoufflé par l'ascension des quatre étages. Une femme de chambre qui veillait, en attendant sa maîtresse, avait ouvert la porte. André suivit Marguerite dans le salon, où deux lampes étaient allumées et où régnait une chaleur douce.

– Je suis très lasse et vais me mettre à l'aise, dit-elle.

Resté seul, il ôta son chapeau et sa pelisse, s'assit devant le feu, dans un fauteuil, heureux de se reposer, bercé par le silence de la nuit que troublait à peine le sourd roulement des voitures qui passaient en bas sur le boulevard, imprimant aux vitres de longues vibrations. Marguerite rentra bientôt, vêtue d'une robe de chambre qui dessinait son corps souple. Elle avait défait ses cheveux. Leurs ondes noires et brillantes, descendant sur les épaules et le long du dos jusqu'aux reins, serrées à leur extrémité par un ruban de soie blanche, encadraient sa figure jeune et fière, embrasée par le feu du regard dont la pâleur mate du teint avivait l'expression railleuse.

Elle alla à la cheminée, s'accouda au marbre, en tendant ses pieds à la flamme, et regardant André qui se levait, lui dit :

– Que vous voilà morose, monsieur le préfet ! – Il se taisait. Une grosse moue d'enfant plissait ses lèvres, révélant son mécontentement : – Est-ce un effet du bal de l'Élysée ?

– Le bal de l'Élysée ! J'étais tout joyeux en le quittant pour vous rejoindre. Mais ce que j'ai vu tout à l'heure...

– Qu'avez-vous donc vu ?

– La femme que j'aime, oublieuse de mon long dévouement, me donnant un rival...

Un éclat de rire interrompit ce reproche.

– Jaloux, maintenant ! Jaloux, vous ! C'est complet. Ah ça, mon cher, d'où sortez-vous ? De ce que je suis votre maîtresse, en résulte-t-il que je doive éloigner de moi les gens qui offrent

de m'être utiles ? M. Aimery Gérard, que vous avez trouvé dans ma loge, est un peintre déjà célèbre, très connu, très lancé, très à la mode, très influent. Abonné de la Comédie française, abonné de l'Opéra, il a la main dans tous les théâtres et dans tous les journaux, des amis dans tous les partis. Il me veut du bien. Faut-il décourager sa bonne volonté, en lui interdisant même de venir me voir ?

– Il faut se contenter de la mienne.

– Que tu es bête, mon pauvre André ! Voyons, est-ce toi qui me feras entrer au Théâtre-Français ?

– Ne vous ai-je pas tirée de la province où, il y a trois ans, vous étiez encore ?

– Oui, après m'avoir connue à Foix, vous avez eu le mérite de deviner que là je n'étais pas à ma place ; vous êtes parvenu à me procurer un engagement à Paris. Mais quel engagement ! Utilité à Cluny !

– Vous n'y êtes pas restée, et le Vaudeville vous a accueillie...

– Le Vaudeville, parlons-en ! Jusqu'ici je n'y ai eu que des pannes... comme dans la pièce du jour : cinq toilettes, et rien à dire.

– Eh ! soyez patiente. Vous aurez aussi de beaux rôles. En attendant, vous êtes à Paris, et cela, vous me le devez.

– Soit. Mais, en aidant à transformer ma vie, vous ne songiez pas à moi seulement ; vous songiez aussi à vous. Vous m'aimiez...

– Follement, comme je vous aime encore.

– Dans une petite ville, je ne pouvais être la maîtresse du préfet sans le compromettre. Vous avez trouvé plus prudent de m'envoyer à Paris, où vous veniez souvent et où nous pourrions nous voir librement. C'est à vos craintes que j'ai dû de débiter à Cluny.

– Vous pourriez dire : à mon amour, surtout.

– Oh ! je n'entends pas diminuer le prix du service que vous m'avez rendu. Je ne l'oublierai jamais. Mais je peux dire, sans l'oublier, que, si je veux devenir sociétaire du Théâtre-Français, je devrai recourir à des influences plus puissantes que la vôtre.

– À celle de vos nouveaux amants, par exemple.

Marguerite eut un joli mouvement de raillerie sans colère, qui la rapprocha d'André.

– N'est-ce donc rien de savoir que tu m'as quand tu veux, et ne peux-tu me laisser diriger ma vie à mon gré ?

– Jamais je ne me résignerai à un partage.

– Qui parle de partage ?

– M. Aimery Gérard, sans doute.

– Que t'importe, s'il n'obtient rien de ce qu'il demande, si je me sers de lui sans lui rien accorder ! Encore une fois, est-ce toi qui m'imposeras rue Richelieu ? Tu n'as ni relations ni influence dans ce monde-là. Un préfet, est-ce que cela compte à Paris ?

– Je ne suis plus préfet. J'ai donné ma démission pour ne plus te quitter.

– Tu as brisé ta carrière à cause de moi ! s'écria mademoiselle Chardin, mécontente et attendrie à cette révélation. Quelle folie !

– Je n'ai pas brisé ma carrière. J'ai trouvé une situation meilleure.

En quelques mots, il raconta les changements survenus dans sa vie. Désormais, il habiterait Paris. Il y serait plus riche qu'il n'était à Foix. Les occasions de grossir sa fortune allaient se présenter, fréquentes et nombreuses. Il aurait conquis rapidement l'influence. Tous ses efforts tendraient à faire monter sa maîtresse, aussi haut qu'il espérait monter lui-même.

– Tu iras là où tu veux aller, lui disait-il ; mais ne permets qu'à moi de t'y conduire. Avec moi, ton existence sera facile. Il n'est rien à quoi je ne sois prêt pour te rendre heureuse.

Marguerite n'en revenait pas. Elle n'avait cessé de juger Rocroix comme un homme médiocre dont l'avenir était borné, de qui elle ne pouvait espérer plus que ce qu'elle lui devait déjà. Elle s'était servie de lui, sans l'aimer, résignée à le subir tant qu'elle aurait besoin de son appui, mais résolue à le quitter dès qu'elle lui aurait trouvé un successeur, ou tout au moins à le reléguer à la seconde place pour donner la première à un autre. Cet autre, en perspective depuis quelques semaines,

c'était Aimery Gérard, dont la fière mine, la célébrité, le talent, la notoriété l'avaient séduite.

Mais ce qu'elle venait d'apprendre ébranlait tout à coup ses résolutions. Si Rocroix était appelé à un brillant avenir, n'était-ce pas une imprudence de se séparer de lui, ou de l'humilier en se partageant et en cessant de lui accorder la meilleure part ? Elle le connaissait ; elle connaissait surtout l'étendue du pouvoir qu'elle exerçait sur cette faible et molle nature. Elle se savait éperdument aimée. Un amant épris à ce degré et si docile serait toujours pour elle ce qu'elle voudrait qu'il fût. Elle était bien plus sûre de lui qu'elle ne le serait jamais d'Aimery Gérard, encore dans toute la fougue de ses passions, mobile, léger, capricieux, gâté par les femmes, difficile à garder plus encore qu'à prendre.

Tout à l'heure, elle ne tolérait André qu'avec peine, lasse de feindre. Maintenant, elle le jugeait d'un œil plus favorable, et en même temps que se réveillaient ses instincts de fille vénale, provoqués brusquement, elle ne songeait pas sans attendrissement à cet amour qui venait de métamorphoser un homme qu'elle avait cru jusque-là dépourvu de toute valeur.

– Comment ne m'as-tu rien dit de tes projets ? demanda-t-elle.

– Je ne voulais en parler que lorsque je serais assuré de leur réalisation.

– Ainsi, tu ne quitteras plus Paris ?

– Non ; nous allons vivre plus unis que jamais.

– Mais ta femme ?

– Elle trouvera trop de distractions dans le monde pour concevoir des soupçons.

– N'en a-t-elle jamais eu ?

– Sa confiance en moi est absolue.

Marguerite sourit. Mais André ne devina pas ce qu'il y avait de raillerie et d'incrédulité dans son sourire.

– Nous sommes donc à jamais rivés l'un à l'autre, soupira-t-elle en joignant à cette tendre parole une caresse qui la complétait.

– Est-ce ton cœur qui parle ? dit-il, troublé.

- C'est mon cœur.
 - Alors, Aimery Gérard...
 - Laisse donc là tes craintes. Je ne dois pas me brouiller avec lui ; peut-être toi-même seras-tu bien aise de t'en servir un jour. Mais il n'aura jamais rien de moi ; rien, entends-tu ?
- Ce fut, pour ce soir-là, le dernier mensonge que proféra sa bouche.

IV

Vers onze heures du matin, au troisième étage de l'hôtel meublé qu'habitaient les Rocroix et leur ami Fargues, mademoiselle Chamarette, femme de chambre de Régine, attendait sur le palier le réveil de sa maîtresse, en causant à demi-voix avec un des garçons de l'hôtel, qui venait de monter le courrier.

– Il y a une lettre pour vous, mademoiselle, dit-il. Je ne l'ai pas apportée plus tôt, parce que je savais que vous dormiez encore.

– C'est vrai que nous avons fait la grasse matinée. Madame était au bal chez le président de la république. Il faisait jour quand je me suis couchée.

Chamarette avait pris la lettre qui lui était destinée, la retournait entre ses doigts, embrassant d'un coup d'œil le timbre postal, l'écriture de l'adresse.

– C'est de mon amoureux, fit-elle joyeusement.

Elle déchirait l'enveloppe, déplaçait les pages couvertes de grosses lignes lourdes qu'elle parcourait en hâte. Le garçon regardait la lettre avec curiosité, la femme avec convoitise.

– Vous avez donc un amoureux ? demanda-t-il.

– Vous le voyez bien. Cela vous offusque-t-il ?

– Je ne dis pas que cela m'offusque. Vous êtes bien libre d'avoir un amoureux si cela vous convient. Mais on peut, sans vous faire injure, essayer de savoir si vous n'avez jamais eu l'envie de le tromper.

– Le tromper ! Ah ! Dieu, non, par exemple. Pour ce que ça donne d'agrément...

– Prenez garde, mademoiselle ; vous allez calomnier l'amour.

– Imbécile ! dit Chamarette en riant. Puis elle laissa tomber sur le galant un regard moqueur, quasi menaçant, et ajouta : Vous savez, si jamais j'étais assez folle pour oublier que je suis

engagée avec mon pauvre Jaqueton, ce n'est pas vous que je choisirais pour m'y aider.

– Eh bien, vous auriez tort.

Un violent coup de sonnette, éclatant dans l'intérieur de l'appartement, coupa court à cet édifiant entretien.

– Voilà madame qui s'éveille ! s'écria Chamarette.

Elle fourra d'une main la lettre dans sa poche, poussa de l'autre la porte sur le nez de son interlocuteur désappointé et disparut.

Une fille accorte et fringante, cette Chamarette, une vraie cigale du Midi, brune et sèche comme un pruneau, trop petite, trop plate, mais des yeux qui n'en finissaient pas, profonds et passionnés, des cheveux plus noirs que nature et des lèvres sous lesquelles un sang riche et sans alliance allumait une chaude flambée d'incarnat. Les familles du nom de Chamaret sont nombreuses dans les villages de l'Ariège. Elle appartenait à l'une d'elles, d'où cette appellation de Chamarette, qui lui était dévolue en sa qualité de fille aînée, et qu'à cause de son originalité, Régine avait voulu lui conserver, en la prenant à son service trois ans auparavant. Chamarette remplissait chez les Rocroix des fonctions de confiance. À son entrée à la préfecture de Foix, il n'avait tenu qu'à elle d'expérimenter sur le personnel masculin de la maison, sur M. le préfet lui-même, le pouvoir de ses beaux yeux, de sa tournure sémillante, de son chignon soyeux et luisant, tombant dans le cou hâlé, poli comme du vieil ivoire. Mais elle savait que si tous les hommes ne se ressemblent pas lorsqu'ils se disent amoureux, ils ont les mêmes lâchetés et recourent aux mêmes ruses, quand ils ont cessé de l'être. Elle s'était refusée à sacrifier une position où elle devinait qu'il y aurait gros à gagner, à la satisfaction de rechercher, à ses dépens, si M. le préfet faisait exception à la règle. La sagesse lui coûtait peu. La ferme volonté de rester fidèle à un garde forestier de son village, qu'elle comptait bien épouser lorsqu'à force d'économies elle se serait constituée une dot, la défendait contre des tentations dont elle envisageait par avance les péripéties et les périls.

Au lieu de se laisser compter fleurette, elle affecta de grands airs de discrétion, de désintéressement, d'austérité, opposa aux galantes entreprises de monsieur non moins d'indulgence que de fermeté, gagna sa confiance, en excitant son repentir, puis celle de madame, et, grâce à son savoir-faire, devint la confidente des secrets de chacun d'eux. Elle n'en ignorait aucun. Ce que contenaient les lettres qu'elle remettait à Fargues de la part de madame, ou à madame de la part du député ; ce que cachaient les sorties nocturnes de monsieur, ses rentrées tardives qu'elle protégeait avec la rouerie et l'aplomb d'une complice, ses voyages à Paris, elle le savait. Mais elle le gardait pour soi, attentive à sauver les apparences, à préserver de toute altération le bon accord du ménage, appliquée à se rendre indispensable. Lorsque Régine et André eurent pris la résolution de se fixer à Paris, ils s'évertuèrent, l'un et l'autre, à l'insu l'un de l'autre, à démontrer à Chamarette qu'elle n'était plus libre de se séparer d'eux, qu'elle devait les suivre et continuer à les servir. Ils employèrent des arguments irrésistibles. Elle eut l'air, en cédant, de leur accorder une grâce par laquelle elle s'assurait à jamais leur reconnaissance.

À l'appel de sa maîtresse, elle était entrée dans la chambre. Sous le pâle rayon de la veilleuse, brûlant encore dans l'obscurité de la pièce close, Régine commençait à se lever. Assise sur le bord du lit, ses cheveux inondant de leur flot d'or ses épaules frissonnantes, ses pieds nus dans des pantoufles, elle passait lentement un peignoir.

– Pourquoi m'avez-vous laissée dormir si tard, Chamarette ?

– J'ai cru bien faire. Madame était si lasse en se couchant, ce matin !...

– Je ne serai jamais prête pour le déjeuner.

– Madame sera prête, j'en réponds.

Chamarette allait et venait, ouvrait les persiennes au soleil de cette froide matinée de février, allumait le feu, versait l'eau dans la cuvette, préparait les linges et, sur les dentelles de la table à coiffer, étalait les brosses et les peignes.

– Monsieur est-il chez lui ? dit Régine, qui venait de traverser la chambre, en tordant ses cheveux, en les fixant sur le haut de sa tête, afin de découvrir son cou avant de se plonger dans l'eau.

– Monsieur est sorti de bonne heure, répondit Chamarette.

Régine, qui avait déjà le visage penché sur la cuvette, se redressa brusquement toute ruisselante.

– Il était donc rentré ?

– Quelques instants après madame. Je crois bien qu'il ne s'est pas couché. Je dormais encore au moment de son départ. Mais il a dit au garçon qu'il serait de retour à midi.

Elle répondait simplement, soutenant sans sourciller le regard de Régine fixé sur elle. Une question nouvelle monta aux lèvres de madame Rocroix. Mais elle la retint, ayant sans doute changé d'avis, et continua ses ablutions. Cela dura bien dix minutes. Puis elle reprit :

– Descendez chez M. Fargues et priez-le, de ma part, de venir me parler.

– M. Fargues doit être déjà parti pour la Chambre.

– Allez vous en assurer, ordonna Régine impérieusement.

Chamarette obéit. Sa maîtresse attendit son retour, debout devant une croisée, le front appuyé aux vitres, le regard perdu sur les maisons d'en face dont les façades massives allongeaient leur ombre dans son appartement. Son impatience, surexcitée par l'incertitude, se révélait à la fièvre de son regard, à la fébrile agitation qui s'était emparée d'elle. Chamarette rentra.

– M. Fargues n'est pas chez lui, dit-elle.

– C'est bien, coiffez-moi !

Régine s'était assise ; Chamarette commençait son office. Madame, mélancolique et pensive, suivait dans la glace les miroitements du peigne à travers le flot des tresses blondes qui s'étagaient lentement, encadrant la blancheur du front, autour duquel la femme de chambre, toute à sa tâche, les fixait peu à peu.

– J'ai reçu une lettre de mon Jaqueton, fit Chamarette, voulant tirer sa maîtresse de méditations dont elle soupçonnait le danger.

– Une lettre de Jaqueton ? répéta Régine indifférente.

– Il renonce à venir à Paris ; la capitale lui fait peur. Il a confiance en moi et m’attendra au pays. Il me charge de remercier monsieur et madame de leurs bonnes intentions à son égard.

– Il renonce à venir ! répondit madame Rocroix, parlant d’abord avec calme, puis s’animant par degrés. Tant mieux pour lui. Paris est une ville infâme et pourrie, qui dessèche les cœurs, tue l’amour, altère les plus nobles, les plus purs sentiments, et ne réserve que calamités et déceptions à ceux qui croient y trouver le bonheur.

Ce fut un cri de colère d’un accent étrange. Il trahissait les appréhensions qui envahissaient l’âme de Régine, attristée depuis quelques heures par la froideur subite qu’après ce bal où elle s’était grisée du triomphe de sa beauté, lui avait témoignée son amant, et plus cruellement impressionnée encore, en apprenant qu’au mépris d’une chère habitude, il avait négligé de venir la saluer à son lever. Mais Chamarette, ignorante encore des évènements, ne comprenait pas. Elle regardait, toute surprise, madame Rocroix, et dit :

– Madame est bien sévère pour ce Paris si beau, si grand ! Elle y est venue volontairement.

– Ah ! si l’on savait ! soupira Régine.

Quoi ! arrivée à peine depuis quelques jours, et des regrets déjà ! Chamarette aurait voulu questionner, savoir, et n’osait troubler les réflexions de madame. Maintenant, la toilette était achevée. Sur la blancheur des jupons et le satin du corset, la femme de chambre avait passé une robe en drap gris, collante au corps sur lequel elle se moulait. Régine continua :

– Je n’ai plus besoin de vous ; laissez-moi ; vous m’avertirez dès que monsieur sera rentré.

Tout à fait déconcertée, Chamarette se retira, et Régine, sûre de n’avoir pas de témoin, donna librement cours à ses larmes. Lucien ne l’aimait-il plus ? Voilà ce qu’elle se demandait, après se l’être demandé déjà durant sa longue insomnie, et la question, à laquelle elle ne pouvait répondre, était aussi cruelle que la réalité qu’elle redoutait.

Ah ! combien les femmes sont folles lorsqu'elles croient aux serments que provoque leur beauté ! Est-il un homme, même parmi les plus épris, assez constant pour les tenir, ces serments fragiles et menteurs ? Depuis longtemps, elle avait eu le pressentiment que Paris lui prendrait son amant. Cela datait du jour où, élu député, il s'était éloigné d'elle. Ses lettres devenues moins éloquentes, leurs entrevues plus rares, des calculs de prudence succédant aux premières ardeurs, à ces emportements délicieux qui ne laissent dans le cœur extasié aucune place à la raison, voilà quels symptômes lui avaient révélé que, dans cet amant d'abord si tendre et maintenant apaisé, l'ambition remplaçait l'amour. C'est alors que, résolue à défendre son bonheur, elle avait décidé son mari à venir habiter Paris. Hélas ! c'était déjà trop tard. Lucien n'appartenait plus à elle seule. Les luttes entreprises depuis pour le reprendre, les espérances un moment conçues, au milieu d'amers tourments, avaient entretenu ses illusions sans lui rendre celui qu'elle voulait ressaisir.

Maintenant, l'évidence éclatait. Mille traits qui, durant la nuit, dans l'ivresse des heures joyeuses, lui avaient échappé, prenaient corps, entraient dans sa mémoire, preuves décisives et certaines de son malheur : les distractions de Lucien, sa froideur, son empressement à la laisser seule parmi des indifférents, son attitude auprès d'autres femmes, leur triste retour en voiture, leur rentrée plus triste encore, et leur séparation à la porte de son appartement, sans qu'il demandât à en franchir le seuil, encore qu'il n'ignorât pas qu'elle y était libre pour plusieurs heures. Elle le voyait enfin tel qu'il fallait le voir, las, horriblement las des témoignages d'amour tant de fois sollicités par lui et que, depuis longtemps, elle ne savait plus lui refuser. Que de tristes réflexions, et combien le souvenir du passé les rendait douloureuses !

Elle remontait vers ce passé radieux ; elle revoyait le petit salon de la préfecture où, un soir, en l'absence de son mari, elle avait reçu Lucien. Sa bonne mine, sa jeunesse, l'influence qu'il exerçait dans sa ville natale et au barreau de Foix, où il venait d'entrer, l'entouraient de prestige, le paraient d'une séduction

entraînante. L'ambition, les honneurs, la vanité n'avaient pas encore glacé ses enthousiasmes. Il plaida divinement la cause de son amour ; il fut écouté, et brilla comme un rayon de soleil dans l'existence toute grise de la femme abandonnée. Trahie par l'homme dont elle portait le nom, Régine se donna ce nouveau maître sans regrets, sans remords, convaincue que la chaîne forgée ce soir-là ne serait jamais brisée.

Ce fut pendant plusieurs mois un bonheur infini, une ivresse délicieuse. L'habitation de Lucien était attenante aux jardins de la préfecture. Ce voisinage, les absences d'André, la complicité de Chamarette, favorisèrent les relations naissantes, les rendez-vous mystérieux. Oh ! les heures enchantées, les promenades à minuit sous les marronniers dont la lune trouait les feuillages sans dissiper leur ombre protectrice ! Et le vieux mur couvert de lierre, escaladé un soir par Régine pour entrer chez son amant ! Et sa visite à travers l'antique maison où Lucien vivait seul, logis discret, confortable, tout rempli des souvenirs des aïeux, embelli cette nuit-là par l'amour et où elle aurait voulu toujours vivre !

Comme Lucien était épris en ces temps encore si proches ! Que d'ardeurs dans son sang ! que de promesses sur ses lèvres ! Se pouvait-il qu'il eût tout oublié, qu'il eût secoué le charme qui le dominait alors ! Non, Régine n'y voulait pas croire. Dans le déchaînement de ses angoisses, c'est au passé qu'elle demandait d'aviver les espérances auxquelles elle s'attachait.

– Tout n'est pas perdu !

Ce cri sortit de sa bouche sous la poussée de son cœur qui reprenait confiance. Toute frémissante, elle se leva. Elle se vit dans le miroir, toujours belle ; elle se rappela son triomphe de la veille dans les salons de l'Élysée, et il lui sembla que, sa beauté n'ayant rien perdu de ce qui l'avait rendue jadis irrésistible, Lucien en subirait de nouveau la puissance. Elle croyait n'avoir à se défendre que contre l'ambition de son amant, et non contre une autre femme ; elle se disait que dans un tel combat la victoire finirait par lui rester.

Peu à peu, ses craintes s'atténuèrent. Elle recommençait le chemin parcouru déjà tant de fois, à travers les terreurs

soudaines, tour à tour déchaînées et combattues, et les illusions renaissantes. De nouveau, les illusions fleurissaient ; les terreurs s'évanouissaient. L'espoir séchait les larmes, et cette méditation, à son début empreinte de tristesse, finissait dans un sourire d'orgueil et de défi.

On frappa à la porte. C'était Chamarette annonçant le retour de monsieur et le déjeuner. Régine, sans attendre, s'achemina vers la salle à manger. André venait de rentrer, en effet. Il avait interrogé Chamarette.

– Où est madame ?

– Madame n'a pas encore quitté sa chambre.

– Vous a-t-elle questionnée à mon sujet ?

– Pour savoir seulement si monsieur était chez lui. J'ai répondu que monsieur était sorti dès le matin. Madame l'a cru ou a feint de le croire.

– Peu importe ! répondit André rassuré.

– Monsieur est vraiment trop imprudent, observa Chamarette ; si cela doit continuer, je ne répons plus de rien. Madame a des soupçons.

– Des soupçons ! Pourquoi ? Je m'étais engagé, au cercle, dans une partie qui n'en finissait pas...

– Oh ! monsieur, ce n'est pas à moi qu'il faut donner des prétextes.

Les mots s'échangeaient rapidement, à voix basse, entre deux portes, André, l'oreille dressée, aux aguets, veillant à ce que sa femme ne pût entendre.

– Plus un mot ! fit-il avec brusquerie.

Régine venait de paraître dans la salle à manger. Il alla vers elle, un bon sourire sur les lèvres, le sourire d'une conscience tranquille. Il l'interrogea d'un accent affectueux, trahissant la sollicitude. Quand elle eut répondu de façon à le satisfaire, ils se mirent à table et commencèrent à déjeuner, servis par Chamarette.

– Vous ne me demandez pas ce que j'ai fait ce matin, chère amie, dit bientôt André, à qui pesait le silence.

– Ni ce que vous avez fait cette nuit, en quittant l'Élysée. Je ne suis pas curieuse, heureusement pour vous !

Il feignit de ne pas comprendre le blâme que dissimulait mal ce langage.

– Cette nuit, dit-il, je suis allé au cercle, où Thélinge m’attendait.

– Il ment, pensa Régine en l’écoutant.

Il continua :

– Ce matin, suivant son désir, je me suis rendu chez le ministre afin de le prier de presser la nomination de mon successeur. On a besoin de moi à la Société des Gisements aurifères. Thélinge me supplie de prendre possession de mes fonctions à très bref délai. J’ai donc vu le ministre ; il m’a promis que le nouveau préfet de l’Ariège sera désigné avant huit jours. Il m’a fait une autre promesse, celle de me proposer au président de la république pour une croix d’officier ; une preuve de satisfaction qu’on accorderait à mes services le jour même où ma démission serait rendue publique.

– Est-ce spontanément qu’il vous a offert cette récompense ? demanda Régine.

– Je pourrais vous répondre qu’il en a eu l’initiative ; car, de mon entretien avec lui, il résulte clairement pour moi qu’il désire m’être agréable pour vous faire sa cour. Il m’a parlé de vous avec une chaleur... Je crois bien que vous lui avez tourné la tête, ajouta Rocroix en riant.

Régine eut une moue dédaigneuse.

– Il est inflammable, votre ministre...

– Vous étiez si belle, cette nuit, ma chère...

– Est-ce donc ce qui l’a décidé à vous nommer officier de la Légion d’honneur ?

– Je le crois. L’ami Fargues lui avait insinué que ce serait justice.

– M. Fargues ! À votre demande, alors ! s’écria Régine.

– Non. C’est lui qui en a eu l’idée. Il a compris que cette distinction ajouterait à mon crédit, me faciliterait l’entrée des grands conseils d’administration. Il s’est conduit, en cette circonstance, comme un ami dévoué.

– Il m’aime donc encore ! se dit madame Rocroix, puisqu’il cherche à s’assurer la gratitude de mon mari.

– Officier de la Légion d’honneur, continuait André, c’est ça qui avancera mes affaires. Avec ce viatique, je peux aller partout, à la Banque de France, au Crédit foncier, dans les grandes compagnies de chemins de fer. Voilà des conseils auxquels il fait bon appartenir. Oh ! ce n’est pas que je fasse fi de la Société des Gisements aurifères de la Nouvelle-Zélande. Mais, pour un homme comme moi, ce n’est qu’un début, une monture qui doit me porter haut et loin, une fameuse monture.

Il s’excitait, mangeant ferme et buvant sec.

– Tâchez seulement qu’elle ne vous casse pas les reins, objecta Régine.

– Je sais me tenir à cheval, répliqua vivement André. Attendez seulement quelques mois... vous verrez bien.

– Ce qu’il y a de certain, c’est que vous voilà l’obligé de M. Fargues.

Déjà mécontent de l’observation précédente, André fut tout à fait choqué par celle-ci. Il regarda sa femme d’un air moqueur.

– L’obligé de M. Fargues, oui. Est-ce vous qui vous en plaindrez ?

Régine baissa les yeux, n’osant pousser son mari à s’expliquer plus clairement. L’incident n’eut pas de suite. Les deux époux demeurèrent un moment silencieux ; puis André reprit l’entretien, en annonçant à sa femme qu’il partirait le soir pour l’Ariège, où il mettrait ordre à ses affaires, en attendant son successeur, qu’il était tenu d’installer avant de quitter le département.

– Puisque vous ne partez que dans la soirée, dit Régine, consacrez-moi une heure cette après-midi. Nous avons une visite à faire.

– Quelle visite ?

– Mon oncle Fréminot. Nous ne sommes pas encore allés le voir depuis notre arrivée. S’il apprend que nous sommes à Paris, il sera blessé, et je tiens à ne pas lui causer de peine. Je dois bien quelques égards au frère de ma mère. Voici plusieurs fois que je vous demande de m’accompagner chez lui.

En écoutant sa femme. André n’avait pu contenir un geste d’impatience.

– C’est bien le moment de me parler de votre oncle ! s’écria-t-il quand elle eut fini. Vous voyez que je ne sais où donner de la tête, tant sont nombreuses mes occupations, et vous me proposez sérieusement d’aller perdre une heure...

– Il s’agit d’un devoir de famille, un devoir sacré... Vous ne parleriez pas ainsi que vous le faites, si mon oncle était riche.

– C’est possible... Mais je ne crois pas manquer à ce que je lui dois en vous priant d’aller seule chez lui et de lui présenter mes excuses et mes regrets. Je le verrai à mon retour. N’insistez pas, ma chère, j’ai dix rendez-vous cette après-midi.

– Je n’insiste pas, répliqua Régine sèchement.

Il y eut un nouveau silence. Puis André reprit :

– Pendant mon absence, vous procéderez à notre installation dans l’appartement de l’avenue de l’Alma. J’ai vu ce matin le propriétaire. Nous sommes d’accord. Il va faire préparer le bail, afin que je puisse le signer à mon retour. Mais, dès à présent, le local est à notre disposition. Vous voudrez donc vous entendre avec le tapissier. À cet égard, chère amie, je vous donne carte blanche ; je connais votre goût, et vous voyez que j’y subordonne le mien, puisque c’est l’appartement choisi par vous que j’ai choisi moi-même. Ne me remerciez-vous pas ?

À cette question, qui semblait faite par le mari pour provoquer chez sa femme un élan de reconnaissance et prouver que, s’il avait des torts, il savait les réparer, Régine ne put se défendre d’un mouvement de révolte. Dure et pleine d’amers reproches étaient la réponse qui vint à sa bouche. Non, elle ne devait pas de remerciements ; quelques attentions ne pouvaient lui faire oublier l’outrage qu’elle avait subi par suite de l’inconduite de son mari. Mais elle se contint, et, songeant aux devoirs impérieux violés par elle-même, son ressentiment s’apaisa.

– Je vous remercie, murmura-t-elle.

Le déjeuner était fini ; elle quitta la table. André fit comme elle et la suivit au salon. Chamarette y entra en même temps qu’eux. Elle tenait une carte à la main. C’était pour monsieur.

– Thélinge ! s'écria Rocroix, après avoir jeté les yeux sur la carte, et tout agité. C'est la première fois qu'il vient ici. Ma chère, songez à être aimable, dit-il à sa femme.

Sur un signe de lui, Chamarette s'était élancée hors de la pièce. Elle y revint bientôt, précédant l'illustre fondateur de la Société des Gisements aurifères de la Nouvelle-Zélande et de beaucoup d'autres entreprises financières, dont les actions, inscrites à la cote officielle de la Bourse, rappelaient à toute heure au public son nom, son inoubliable habileté et la fécondité merveilleuse de son cerveau.

Régine, devant qui l'on parlait souvent de lui depuis quelques semaines, mais qui ne le connaissait pas, vit apparaître un gros homme, d'environ cinquante ans, petit et large, teint fleuri ; bouche sensuelle, ouverte par un sourire sans bienveillance sur la double rangée des dents très blanches, petites et acérées ; menton à triple étage, encadré de longs favoris rouges et contenu par un col très haut et très roide ; œil malicieux que rapetissait la graisse des joues remontantes ; front démesurément grand, grâce à une calvitie sans pitié qui n'avait pas laissé un cheveu au sommet du crâne. Sanglé dans sa redingote aux pans flottants sur un pantalon clair, trop étroit, duquel sortaient de gros pieds chaussés de bottines vernies dont la propreté reluisante attestait l'habitude de la voiture, le personnage marchait allègrement, portant sans effort apparent son embonpoint désordonné et sa santé resplendissante.

Il vint tout droit à madame Rocroix, qui s'avavançait au-devant de lui, et, avant qu'André l'eût nommé :

– Maintenant que je suis assez heureux pour me trouver devant vous, madame, dit-il, je ne saurais pardonner à mon ami Rocroix le retard qu'il a mis à me présenter à sa femme. Je vois trop bien tout ce que j'ai perdu à attendre.

Il saluait de nouveau, sollicitant une réponse à ce banal compliment.

– Moi, monsieur, je me félicite du retard dont vous vous plaignez, puisqu'il me permet, la première fois que vous venez chez moi, de vous rendre grâces pour ce que vous avez fait en notre faveur.

On voit que la réponse ne laissait rien à désirer. Elle alla droit au cœur de M. Thélinge, ou plutôt à sa vanité.

– Cela n’est rien, madame ; je ferai bien davantage, comme vous pourrez bientôt vous en convaincre. Mais je ne mérite pas autant de gratitude que vous semblez le croire, puisque je trouve en votre mari un collaborateur précieux. Je ne mérite que celle de mes actionnaires, à qui je fais un fier cadeau, en mettant M. Rocroix à la tête de notre entreprise. – Il regardait tour à tour le mari, rouge de plaisir et d’émotion, la femme souriante, quoiqu’elle fût choquée de la trivialité de ses allures. – Ah ! s’il est secondé, continua-t-il, vous ne vous ennuierez pas, madame, je vous en avertis ; car vous ne tarderez pas à gagner de l’argent, oh ! mais là, beaucoup d’argent. Il ne tiendra qu’à vous d’avoir chevaux, voitures, bijoux, et des toilettes, en veux-tu, en voilà. Et vous verrez alors qu’en dépit des agréments de la province, il vaut encore mieux vivre à Paris.

– La conviction de ma femme à cet égard est faite, dit André, qui cherchait à placer son mot.

– Le contraire m’eût surpris. Avec cette taille, et ces yeux...

– Monsieur, épargnez-moi, supplia doucement Régine.

– Ma foi, madame, tant pis si mes paroles expriment trop vivement l’admiration que je ressens à votre vue. Je ne sais pas dissimuler. J’espère que Rocroix n’est pas jaloux.

La situation devenait embarrassante. Ce gros encens, vulgaire et sans parfum, choquait toutes les délicatesses de Régine. André le comprit au regard qu’elle lui jeta. Il voulut changer le sujet de l’entretien.

– Qu’est-ce qui me vaut l’honneur de vous recevoir, mon cher président ? demanda-t-il.

– D’abord, je vous devais une visite, répondit Thélinge. Et puis, en lisant dans les journaux du matin l’éloge qu’ils font de madame Rocroix, à propos de la fête de l’Élysée, j’ai pensé qu’il était ridicule, puisque je pouvais, moi privilégié, approcher de la divinité, de ne pas me donner la satisfaction de lui porter mon hommage.

C’était toujours même chanson. Régine prit le parti de s’y résigner, ne pouvant faire mieux.

– J'accueille cet hommage, monsieur, dit-elle, et j'en suis touchée, bien qu'il me donne la preuve de votre courtoisie plus que celle de mes mérites.

– Eh ! madame, pas de modestie. Personne ne vous en saura gré. Vous êtes belle et vous le savez. Tolérez qu'on vous le dise. Vous ne seriez pas femme si vous n'y trouviez plaisir. Vous me permettez, je l'espère, de vous présenter madame Thélinge ?...

– Je serai très heureuse de la connaître.

– Une simple bourgeoise, le cœur sur la main, mais du caractère. Je l'ai épousée étant veuf. Je lui dois d'avoir pu élever les enfants nés de mon premier mariage. Je lui dois plus encore, un bonheur sans mélange. – Il allait s'attendrir, à ce que crut Régine. Mais elle se trompait. Il laissa là tout à coup la bourgeoise, les enfants, le bonheur sans mélange, et, s'adressant à André : – Et maintenant, puisque me voilà, dit-il, à nous deux, monsieur l'administrateur délégué.

– Je suis à vos ordres, monsieur le président.

– Mes ordres, les voici. Vous partirez sans retard pour Foix, puisque ce voyage est indispensable, et vous reviendrez à bref délai. J'ai hâte de vous voir en fonction.

– Je pars ce soir, monsieur.

– Vous nous laissez madame, n'est-ce pas ? Nous serons heureux de prendre soin d'elle. Elle voudra bien dîner chez nous. Nous la conduirons au Bois, nous la mènerons au spectacle ; en un mot, nous ferons en sorte qu'elle ne s'aperçoive pas trop de votre absence.

Il continua sur ce ton, verbeux, agité, bruyant, touchant à tous les sujets, portant sur les hommes et sur les choses un jugement brutal, affichant son cynisme, s'abandonnant aux caprices de sa parole, par où sa mauvaise éducation se trahissait, et prolongeant sa visite avec le sans-gêne d'un millionnaire qui se croit tout permis. Le teint coloré, l'œil brillant, il ne cessait de regarder Régine. Sous l'impertinence de ce regard, elle se sentait envahir par un indéfinissable malaise qui ne se dissipa que lorsqu'au bout d'une heure Thélinge eut quitté la place, en se faisant accorder la permission de revenir.

– Je n'en pouvais plus, soupira madame Rocroix, quand son mari rentra dans le salon, après avoir accompagné le banquier. Quel homme !

– Oui, trop bavard, trop de première impression, et surtout mal élevé. Mais du cœur et de la générosité, en dépit de ses railleries. Et puis, ma chère, ajouta philosophiquement André, il faut le prendre tel qu'il est. Nous avons besoin de lui.

– Nous avons besoin de lui ! s'écria Régine.

– Vous devez bien comprendre que ce n'est pas avec nos revenus que nous pourrions faire figure à Paris. Qui veut la fin veut les moyens. Commençons d'abord par réaliser une fortune. Quand il ne s'agira plus que de l'augmenter, nous choisirons nos instruments. Jusque-là, nous n'avons pas le choix : nous devons accepter ceux que le hasard a mis à portée de notre main, et même nous estimer heureux de les avoir trouvés.

C'était net et logique. À moins de se résigner à retourner en province ou à vivre de privations à Paris, il fallait subir Thélinge et ses pareils. L'honnêteté native de Régine fut cependant au moment de protester. Du cœur aux lèvres, courte est la distance, et une parole indignée erra sur les siennes. Mais elle regardait son mari, ce mari qui ne l'aimait plus et qu'elle ne pouvait plus aimer. Elle se vit seule avec lui, sans enfants, séparée du monde, dépouillée de tout luxe, réduite au nécessaire ! Elle se redressa, et la tête haute, résolument :

– C'est convenu, dit-elle ; nous prendrons M. Thélinge tel qu'il est.

V

À la fin de cette belle journée d'hiver, l'oncle Fréminot se promenait à grands pas dans l'unique allée de son petit jardin, un de ces jardins comme il en existait jadis dans tous les faubourgs de Paris et comme on en voit encore aux environs du bois de Boulogne. Celui-ci, situé au fond de Passy et séparé de la rue par une maison de quatre étages, domine la Seine. Le pavillon qu'habitait l'oncle Fréminot dresse en face des coteaux de Meudon ses murs pittoresques et rians, que chaque printemps enfouit sous la vigne vierge et les glycines.

De la terrasse sur laquelle il s'ouvre, et qui n'avait, en cette froide saison, d'autre ornement que ses pilastres de vieille pierre brunie et rongée, on découvre, au-delà du fleuve, le carré blanc du Champ de Mars, Billancourt sur la droite, les Invalides sur la gauche, et, plus loin, rangées autour du Panthéon, dans un fumeux entassement de cheminées et de toits, les maisons de la rive gauche avec les trous de leurs fenêtres miroitantes et jaunissantes à cette heure, sous les feux apaisés du ciel où montait la nuit.

Ce coucher de soleil était radieux. Il rayait l'azur d'une traînée lumineuse, vive et vibrante encore au-dessus du dôme d'or des Invalides, et qui allait ensuite s'éteignant par degrés dans l'horizon assombri. Il imprimait aux choses la physionomie mélancolique de ce qui va finir, en leur laissant l'animation de ce qui doit revivre. Des rumeurs sourdes montaient d'en bas ; sur le fleuve, des bateaux passaient chargés de foule ; les voitures longeant le quai disparaissaient dans la brume ; aux vitres lointaines, quelques lumières s'allumaient, étoilant l'ombre commençante.

Bien qu'accoutumé à ce spectacle, l'oncle Fréminot interrompait parfois sa promenade pour l'admirer. Sous les arbres aux branches effeuillées, sa silhouette de vieillard vigoureux se dessinait, fière et haute, tantôt immobile, tantôt se

penchant, révélant l'attention avec laquelle le regard suivait à distance ce qui l'avait frappé.

– Mon colonel, c'est madame Rocroix, dit une voix derrière lui.

Il se retourna avec la vivacité d'un jeune homme.

– Ma nièce ! s'écria-t-il. Où est-elle ?

– Au salon, mon colonel.

Il traversa la terrasse à grands pas. Il allait franchir le seuil de sa maison, lorsqu'il aperçut Régine debout sous la porte. Elle l'attendait, courut à lui, se jeta dans ses bras, en levant son front à la hauteur des moustaches toutes blanches. À trois reprises, il l'embrassa tendrement, ainsi qu'autrefois, lorsqu'elle était petite fille, et qu'il la hissait sur son grand cheval, comme s'il eût voulu se donner la joie de la montrer à ses dragons. Puis il la ramena vers le salon, où il la fit entrer et s'asseoir devant le feu en répétant :

– Ah ! mon enfant, quelle surprise !

Elle le regardait silencieuse, touchée par son accueil, et tout un flot de doux souvenirs remplissait sa mémoire, en le retrouvant affectueux comme aux jours passés, la même expression de bonté dans les yeux, malgré ses terribles moustaches qui semblaient, en blanchissant, être devenues plus longues et plus rudes, et malgré sa dure mine de soldat accoutumé à mener les hommes comme des moutons.

– Je vois avec joie, mon oncle, que vous êtes toujours bien portant, dit-elle enfin.

– Oh ! je n'ai pas à me plaindre, répondit-il, en jetant sur une chaise son manteau, son ancien manteau d'uniforme, et le képi sans visière qui cachait ses cheveux coupés ras. Si cela dure encore, je finirai par croire que le bon Dieu m'a oublié.

– Quel âge avez-vous donc, mon oncle ?

– Soixante-douze ans, ma nièce. À cet âge, n'être ni paralysé, ni sourd, ni aveugle, ni édenté, cela commence à devenir inquiétant.

– Osez donc vous plaindre !

– Non, certes, je ne me plains pas ; je bénis, au contraire, le ciel ; je lui demande seulement de me tirer de ce monde avant

que je sois devenu cacochyme. Mais c'est assez parler de moi ; parlons de toi, ma chère fille, de ton mari. Êtes-vous toujours contents ?

– Plus contents que jamais, mon oncle.

– Eh bien, tant mieux. Je suis heureux de l'apprendre de ta bouche ; car, si je ne comptais que sur les lettres d'André ou sur les tiennes, pour être au courant de ce qui vous intéresse...

– Oh ! ne me grondez pas, je vous en prie. Nous écrivons rarement, c'est vrai ; mais n'attribuez cette rareté de nos lettres qu'à nos occupations, aux entraînements d'une vie surmenée, et non à un oubli qui serait coupable...

– Je ne gronde pas, répondit gaiement l'oncle Fréminot. Je m'informe seulement. – Et, se penchant sur Régine, il ajouta, moitié sérieux, moitié plaisant : – Et toujours pas de marmot ? Le silence attristé de sa nièce lui répondit. – Tant pis ! fit-il, j'aurais voulu t'en voir une demi-douzaine. Il n'est pas de meilleur gardien du bonheur domestique. Que fait donc ton mari ? T'aime-t-il, au moins ?

Elle n'était pas venue pour se plaindre. Elle mentit :

– Il m'aime toujours.

– Alors tout est bien. Tu dînes avec moi ?

– Pas aujourd'hui, mon oncle.

– Tu as tort. Par extraordinaire, le menu est présentable. Je traite ce soir de bons voisins à moi, M. Deloraine et sa fille, une fille charmante. On a mis les petits plats dans les grands.

– Excusez-moi, mon oncle ; je ne peux accepter. André m'attend, et, comme il part ce soir pour l'Ariège, je suis tenue de dîner avec lui.

– Il est donc à Paris ? demanda vivement l'oncle Fréminot. Pourquoi n'est-il pas venu ?

– Il ne fait que passer, et le temps lui a manqué. Il m'a chargée de vous présenter ses regrets et de vous dire que, dès son retour...

– Oh ! c'est bien, c'est bien ; quand il voudra. Ah ça, mais, dis-moi, petite, le gouvernement veut donc vous laisser moisir à Foix ? Voilà longtemps que vous y êtes. Ne va-t-on pas vous donner une préfecture un peu moins éloignée de Paris ?

– Nous n’en voulons plus, mon oncle, plus aucune, ni celle-là ni une autre. André s’est lassé du retard qu’on mettait à récompenser ses mérites, il a donné sa démission.

– Comment ! sa démission ?

– Il n’est plus préfet depuis ce matin.

– Il abandonne sa carrière ! Et toi, une femme raisonnable, tu as prêté les mains à cet acte de folie !

– Mais, mon oncle, vous le disiez vous-même : on nous laissait moisir à Foix ; nous ne pouvions espérer un avancement.

– Eh ! qu’importe ! s’écria l’oncle Fréminot, un pis-aller vaut mieux que rien. Qu’allez-vous faire maintenant ? vous êtes sans fortune.

– André a eu l’esprit, avant de quitter sa position, de s’en procurer une autre.

– Ah ! tu me rassures ! Et quelle est cette position ?

– Il entre dans les affaires.

L’oncle Fréminot, qui s’était assis, se leva brusquement, et se campant devant sa nièce :

– Les affaires ! Qu’est-ce que cela ?

Régine baissa la tête, embarrassée, devinant qu’elle n’aurait pas l’approbation de l’oncle Fréminot, si elle entreprenait de lui faire partager les espérances de son mari et les siennes. Mais il était trop tard pour se dérober à une explication, et comme, après tout, l’oncle finirait par savoir la vérité, elle se décida à la lui faire connaître. Le vieillard l’écoutait, sans l’interrompre ; mais son regard trahissait son incrédulité, sa défiance, la colère que ce qu’il entendait allumait en lui, peu à peu, et qui soudainement éclata.

– Tu diras de ma part à André qu’il n’est qu’un serin.

– Oh ! mon oncle !

– Oui, un serin. Sa sottise est pommée. Préfet, bien vu, bien noté, destiné nécessairement à monter, c’est à l’ambition de faire fortune à côté de M. Thélinge qu’il sacrifie un avenir certain ! Mais, d’abord, connaissez-vous cet oiseau-là, le connaissez-vous ?

– Nous l’avons reçu dans notre préfecture ; il était venu à Foix pour étudier un tracé de chemin de fer dont il demandait

la concession. Il nous était recommandé par le ministre des travaux publics.

– Cela prouve que ce ministre recommande des coquins, car Thélinge n'est autre chose qu'un fieffé coquin.

– On le dit très riche, objecta Régine.

– Mandrin aussi était riche quand il avait arrêté et dépouillé des voyageurs au coin d'un bois, répliqua l'oncle Fréminot, rendu furieux par l'objection de sa nièce. Thélinge est plusieurs fois millionnaire ; on l'affirme et je le crois. Mais sais-tu comment il l'est devenu ?

– Par des spéculations de Bourse, je suppose.

– Par d'autres procédés encore. Il y a douze ans, à l'aide de ressources dont on ignore l'origine, avec le concours de quelques fripons comme lui, il a fondé une banque par actions : le Grand-Crédit, société anonyme dont il est parvenu à faire admettre les titres à la cote officielle de la Bourse. Puis le Grand-Crédit a fait des petits : les Meuneries de la Vendée, la Caisse de la Batellerie française, les Assurances fluviales, les Carrières de marbre de la Calédonie, les Pétroles du Liban, un tas de machines inventées pour soutirer l'argent d'autrui, et que les machinistes mettent en mouvement en vendant au public des actions avec prime. Ces actions ne représentent rien, ne reposent sur rien ; mais, en attendant que la preuve en soit faite, en attendant la liquidation, la faillite et le reste, ces messieurs encaissent le montant de la prime payée par le gogo. Voilà comment Thélinge a fait fortune.

– Cependant, ses entreprises sont prospères. Ce matin même, il nous disait que toutes les actions sont en hausse.

– Hausse factice ! C'est lui qui soutient les cours et qui les soutiendra tant qu'il sera nécessaire d'entretenir les illusions du public. Oh ! je ne parle pas à la légère. J'ai cru, moi, aux Meuneries de la Vendée ; les prospectus promettaient monts et merveilles ; j'ai porté mes économies aux guichets du Grand-Crédit. Puis, j'ai su qu'il n'y avait en Vendée pas plus de moulins que sur ma main ; j'ai compris que ce qu'on allait moudre, ce n'était pas du blé, mais mon pauvre argent. Je suis allé le réclamer.

– On vous l’a rendu, j’espère, s’écria Régine, dont l’accent de l’oncle Fréminot ébranlait la confiance.

– J’avais eu soin de rédiger une belle lettre pour le procureur de la république. J’en ai donné lecture au sieur Thélinge. Sans attendre que j’eusse achevé, il a rendu gorge. Tu peux maintenant juger le personnage. Quant à la Société des Gisements aurifères de la Nouvelle-Zélande, dont j’entends parler pour la première fois, il me suffit de savoir qu’elle porte l’estampille du Grand-Crédit. Cela ne vaut pas mieux que les Meuneries de la Vendée. Si ton mari met le doigt dans cet engrenage, il y passera tout entier.

– C’est une bien sombre perspective, mon oncle.

– Elle est vraie, et j’ai le devoir de te le dire. Si tu crois que j’exagère, interroge d’autres personnes, mon vieil ami Deloraine, par exemple. Il est juge d’instruction, bien placé pour voir et pour savoir. Demande-lui ce qu’il pense du sieur Thélinge et de ses inventions.

– M. Thélinge a l’air d’un honnête homme, cependant.

– L’air, c’est possible, mais rien de plus. Non, ma nièce, pas honnête homme ni dans sa vie publique, ni dans sa vie privée. Du vivant de sa première femme, il a séduit l’institutrice de sa fille ; devenu veuf, il l’a épousée ; mais depuis il n’a pas mieux observé ses nouveaux devoirs que les anciens. Ses relations avec mademoiselle Daverny sont publiques. Il les affiche cyniquement.

– Mademoiselle Daverny ? interrogea Régine.

– Une fille perdue, flétrie, déshonorée, enrichie par vingt amants, une pourriture, fit avec mépris l’oncle Fréminot.

Madame Rocroix, consternée, ne savait plus que répondre.

– Et André qui s’est décidé sans savoir ! murmura-t-elle.

– Que ne me consultait-il ? Et toi-même, comment ne m’as-tu rien dit de vos intentions ? Où alliez-vous, si je ne vous avais avertis ? Heureusement, rien n’est encore définitif, et le mal est réparable.

– André est engagé.

– Il se dégagera.

– C’est que nous allons rester sans position.

– Le gouvernement vous en donnera une autre. Les bons préfets ne sont pas si nombreux. D’ailleurs, si, pour vous aider à vous tirer d’un mauvais pas, il faut un coup d’épaule, je suis là. Je ne roule pas sur l’or ; mais il y aura toujours ici du pain pour vous, mes enfants. Il s’agit avant tout de ne pas se déshonorer.

Ce fut dit spontanément, avec la sincérité d’accent d’un brave cœur. Régine en fut toute remuée, et, d’abord, il lui sembla que, pour se soustraire à l’influence de Thélinge, il suffisait de vouloir. Les avertissements de l’oncle Fréminot l’avaient épouvantée. Elle ne songeait qu’aux moyens de faire partager à son mari la conviction dont elle-même était maintenant pénétrée, et de l’arracher à l’action corruptrice qu’il avait un moment subie, qu’elle avait subie comme lui.

Mais, tout à coup, elle ne vit plus que les difficultés de la résolution à prendre. Ces difficultés se dressaient devant elle, insurmontables : la démission d’André rendue publique, la nouvelle annoncée déjà de son entrée dans les affaires de Thélinge, la nécessité de rompre avec celui-ci, de se livrer à des démarches pour rentrer en fonction, tout un monde à remuer ; et puis les dépenses commencées, l’appartement de l’avenue de l’Alma, loué ; les commandes faites aux couturières, les engagements pris, en vue d’une grande existence à Paris.

– André ne consentira jamais, pensa-t-elle.

Le domestique du colonel entra, portant une lampe. La nuit était venue. Du dehors ne montait que du silence, un silence troublé seulement par un bruit d’argenterie et d’assiettes remuées dans la salle à manger.

– Il faut aller trouver ton mari, mon enfant, dit l’oncle Fréminot, quand de nouveau il fut seul avec sa nièce. Tu lui répéteras ce que je viens de t’apprendre ; et s’il résiste à mes conseils, obtiens au moins de lui qu’il ne décide rien sans m’avoir vu.

– Je vous obéis, mon oncle, soupira Régine.

Elle se levait, renouait les brides de son chapeau, remontait sa pelisse sur ses épaules, s’apprêtant à partir, lentement, indécise, lâche devant l’impérieuse obligation qui s’imposait à elle.

– Qu’il ajourne son départ, continuait l’oncle ; qu’il aille demain matin chez le ministre de l’intérieur. Si votre successeur n’est pas nommé, il ne sera peut-être pas impossible de vous maintenir à Foix. S’il est nommé, qu’André sollicite immédiatement un autre poste. – Une rumeur de voix venait de l’antichambre : – Voilà mes invités, reprit l’oncle Fréminot.

– Déjà ! s’écria Régine en regardant la pendule.

– Ah ! c’est vrai ; tu ne sais pas et j’ai oublié de te dire que lorsque Deloraine dîne ici, nous nous mettons à table à six heures.

– Alors, je me sauve. Au revoir, mon oncle.

Elle n’eut pas le temps de sortir. La porte s’ouvrait pour laisser passer les Deloraine. Ils habitaient la maison située sur la rue. Ils étaient venus en voisins. Régine ne pouvait s’éloigner sans les saluer ; ils entraient ensemble. L’oncle Fréminot fit les présentations. Les deux femmes se mesurèrent des yeux, déifiantes l’une de l’autre, sans se connaître. Puis, Noémi dit avec bonne grâce :

– Nous avons entendu notre ami M. Fargues parler de madame.

– Il m’a parlé aussi de vous et de monsieur votre père, mademoiselle. Il vous tient en grande amitié.

– Il sait qu’il peut compter sur la nôtre, intervint M. Deloraine. Par malheur, nous le voyons trop rarement.

– Sa vie a tant d’exigences ! objecta madame Rocroix.

Noémi donna son assentiment d’un geste, et reprit en souriant :

– Hier au soir, à l’Élysée, il m’a promis que désormais ses visites seraient plus fréquentes. Nous verrons s’il met à tenir autant d’ardeur qu’à promettre.

Régine ne put taire sa surprise.

– Vous étiez à l’Élysée, mademoiselle ?

– Oui, madame.

– Je regrette que M. Fargues ne m’en ait rien dit. J’y étais aussi, et nous aurions pu nous y rencontrer. J’en aurais été heureuse.

– La foule était si compacte ! M. Fargues, qui m’avait offert son bras pour me conduire au buffet, a eu beaucoup de mal à me protéger contre elle.

Régine se sentit pâlir, non qu’il y eût lieu de se choquer des courtoises attentions prodiguées par Lucien à mademoiselle Deloraine et que celle-ci rappelait avec complaisance mais parce que c’était grave qu’il n’en eût rien dit à l’amie auprès de qui il se faisait un mérite de n’avoir pas de secrets pour elle. Un soupçon naissait dans son cœur, éveillait sa jalousie, donnait un aliment à ses inquiétudes. Elle dévorait du regard Noémi, s’irritait de la trouver belle, croyait découvrir une expression de défi dans ce fier sourire où ne se manifestait que l’inébranlable confiance de la jeunesse dans le pouvoir de son charme.

Après quelques paroles échangées, madame Rocroix se retira, accompagnée jusqu’à sa voiture par l’oncle Fréminot, qui renouvelait ses recommandations et ses conseils. Ce qu’elle venait de voir et d’entendre la poursuivait jusque chez elle, secouant ses nerfs, portant le trouble en son esprit, qu’obsédaient la crainte de perdre son amant et la nécessité de recommencer cette terne et nomade existence du fonctionnaire en province, ou de s’exposer aux périls que l’oncle avait prédits.

Son visage décomposé effraya Chamarette. Elle n’avait jamais vu madame ainsi. Mais Régine évita de répondre à ses questions, repoussa ses soins, pressée surtout de causer avec son mari. Il n’était pas rentré. Le dîner, dont on avait avancé l’heure, à cause de son départ, attendait. Régine n’eut d’autre ressource que de faire comme le dîner. Elle resta debout devant le feu, l’œil sur la pendule, constatant que si André tardait encore, elle n’aurait pas le temps de lui faire part de ce qu’elle avait appris. Enfin, il arriva, rouge, essoufflé, préoccupé, se plaignant du surcroît de travail qui lui incombait. Il avait vu vingt personnes, tout le jour parlé d’affaires, discuté des questions arides. Il racontait sa journée si pleine, négligeant toutefois de faire allusion à mademoiselle Chardin, qui en avait, à elle seule, absorbé une bonne partie. Il mangeait à la hâte, debout, sans déplier sa serviette, pressé par le train, et c’est vainement que Régine essayait de placer un mot.

Son impatience finit par éclater.

– Il faut que je vous parle, dit-elle ; j'ai des choses importantes à vous communiquer.

– C'est bien le moment, s'écria-t-il avec humeur, quand je n'ai plus que quelques minutes... Attendez mon retour.

– Ce que j'ai à dire ne peut attendre. J'ai vu l'oncle Fréminot. Je lui ai fait part des changements survenus dans notre situation.

– Vous lui en avez fait part ! Vous avez eu tort. Je ne vous avais pas autorisée...

– Il connaît M. Thélinge, et les affaires de M. Thélinge. Vous ne devez pas ignorer ce qu'il en pense.

– Que m'importe son opinion ?

– C'est celle d'un honnête homme, qui m'a toujours aimée, et dont le langage n'est dicté que par l'intérêt qu'il nous porte.

Et séance tenante, brièvement, sans reprendre haleine, elle répéta ce qu'elle avait entendu. André continuait à manger, sans que rien dans son attitude révélât qu'il entrevoyait la possibilité de retarder son départ.

– La conclusion ! dit-il froidement, quand ce fut fini.

– C'est qu'il serait peut-être sage, comme le conseille mon oncle, de retirer votre démission et de rester préfet.

– Est-ce le parti que vous m'engagez à prendre ?

– À moins que vous ne soyez convaincu que mon oncle s'alarme à tort.

– Votre oncle ! Vous auriez aussi bien fait de ne pas aller le voir aujourd'hui. Je ne conteste pas qu'il soit excellent homme ; mais c'est un vieux radoteur, d'un cerveau étroit, n'entendant rien aux affaires...

– Oh ! André...

– Préférez-vous admettre qu'il s'est moqué de vous ! Si vous voulez savoir la vérité sur Thélinge, ce n'est pas à un vieillard ignorant, morose, vivant loin de tout, qu'il faut la demander, mais à des banquiers ; quant aux affaires de Thélinge, ce n'est pas chez l'oncle Fréminot qu'il faut aller les étudier, c'est à la Bourse. C'est à ces sources que j'ai puisé mes informations ; vous me permettrez donc de les tenir pour vraies et de ne rien

changer à des résolutions sur lesquelles, d'ailleurs, il n'est plus temps de revenir.

– Enfin vous êtes juge, balbutia Régine, et si vous pensez...

André ne la laissa pas achever :

– Je pense, ma chère, que ce n'est pas à vous de me créer des difficultés et des obstacles. Je connais le fort et le faible du parti auquel je me suis arrêté. J'entre dans une voie où il faudra beaucoup de sagesse, d'énergie, de prudence, mais qui conduit à la fortune. Quand nous serons au but, si Thélinge nous gêne, nous nous débarrasserons de lui. Jusque-là, je vous l'ai dit ce matin, prenons-le tel qu'il est. Et maintenant, au revoir et à bientôt. Je n'ai que le temps d'arriver pour le départ du train.

Il embrassa sa femme du bout des lèvres. Elle le laissa faire, indifférente, le regarda s'éloigner, accompagné par Chamarette, qui l'aidait à passer sa pelisse.

– Il a raison, pensait-elle ; il n'est plus temps de revenir en arrière.

Mais, quand elle se trouva seule, assise dans le salon, devant le feu, toute lasse des fatigues de la nuit précédente, impressionnée par les avertissements de l'oncle Fréminot, une immense tristesse s'empara d'elle. L'avenir l'effrayait, le présent ne lui offrait plus de joies. Le temps n'était pas loin cependant où elle se réjouissait des fréquentes absences de son mari. C'est qu'alors elle se savait aimée ; le doute n'avait pas touché son cœur. Maintenant, elle doutait de Lucien ; elle pressentait qu'elle allait le perdre, et ce qui ajoutait à la cruauté de ce pressentiment, c'est que de tout le jour elle ne l'avait pas vu.

La sonnerie de la porte d'entrée, résonnant soudain dans le silence du soir, l'arracha à sa méditation.

– C'est lui, se dit-elle, se redressant, prêtant l'oreille.

Non, ce n'était pas lui, mais un volumineux bouquet de roses que Chamarette rapportait triomphalement avec la carte de Thélinge. Encore un sujet d'appréhensions et d'inquiétude. Comment fallait-il interpréter cet envoi de fleurs ? N'était-ce qu'une courtoise attention, ou bien au contraire une déclaration galante ? Allait-elle avoir à se défendre contre les velléités

amoureuses du personnage en qui elle devinait un de ces hommes qui se croient tout permis ? À cette pensée, elle se révolta, donna l'ordre à Chamarette d'emporter le bouquet, et s'il en était temps encore, de le rendre au commissionnaire.

– Madame réfléchira avant d'agir ainsi, répondit froidement la femme de chambre. Elle se ferait un ennemi, et les intérêts de monsieur pourraient en souffrir.

– Il faudra donc que je subisse les impertinences de M. Thélinge !

– Oh ! pour quelques pauvres fleurs...

– Des fleurs qu'il m'envoie après le départ de mon mari ! c'est assez clair.

– Bah ! madame n'en fera que ce qu'elle voudra. L'essentiel est de ne pas offenser le président de monsieur.

Chamarette, en fille sûre de n'être pas désavouée, arrangeait les roses dans un vase, mettait le vase sur la table, et Régine la laissait faire, n'osant pousser plus loin sa protestation. Jusqu'à neuf heures, ce fut l'unique incident de la soirée, soirée douloureuse et trop longue au gré de Régine, durant laquelle elle connut les angoisses de l'attente, les tortures de la jalousie. Mais, alors qu'elle commençait à perdre espoir, Chamarette vint toute joyeuse annoncer M. Fargues. Il entra, souriant comme de coutume. Sans laisser à madame Rocroix le temps de se plaindre, il raconta qu'il avait été retenu tout le jour à la commission du budget, qu'après avoir dîné en hâte au restaurant, il était venu s'habiller. Il allait chez le ministre de l'intérieur, une corvée obligée. Mais il ne voulait pas sortir sans avoir pris des nouvelles de son amie.

– Ne pouvant me voir, il fallait m'écrire, lui dit Régine : vous m'auriez épargné des larmes.

– Des larmes ! s'écria-t-il en jouant la surprise. À propos de quoi, grands dieux ! Et comment les ai-je fait couler ?

– Interrogez votre conscience.

Cette réplique déconcerta Lucien. Résolu à en finir avec une liaison rendue plus pesante depuis la veille, il voulait n'arriver à une rupture qu'avec des ménagements, parler d'amitié avant de cesser de parler d'amour, amener Régine sans brusquerie,

doucement, là où il souhaitait de la conduire. Il ne voulait ni pleurs, ni débats, ni reproches ; il se leurrerait de l'espoir de reconquérir sa liberté en faisant appel à la raison de sa maîtresse et obtenir d'elle que, par dévouement pour lui et dans l'intérêt de son avenir, elle offrît elle-même de dénouer les liens qui les unissaient ; calcul qui révélait plus de naïveté que d'expérience et que Régine détruisait d'un mot, en provoquant une explication.

Il comprit qu'engagée en ce moment et en ces termes, cette explication rendrait immédiat et brutal un dénouement auquel ils n'étaient préparés ni l'un ni l'autre. Prudence ou pitié, il fut lâche et recula.

– Je ne comprends pas, balbutia-t-il.

– Interrogez votre conscience, répétait Régine. Si vous m'affirmez qu'elle ne vous reproche rien, je vous croirai ; je reconnâtrai que je me suis trompée, que les craintes par lesquelles je suis obsédée sont vaines.

Lucien prit son parti sur-le-champ. Il fallait feindre encore, endormir pour quelques jours la confiance de Régine, se donner le temps de réfléchir, d'examiner. Ô éternelle indécision de l'homme, mère des comédies et des ruses ! Il répondit :

– Ma conscience ne me reproche rien.

Régine se leva, poussée vers lui par l'ardeur de sa tendresse, par la joie qui succédait à ses terreurs dissipées, l'enveloppa de ses bras, l'attirant contre elle, l'obligeant à se mettre à ses pieds, et d'une voix mourante, l'œil humide, des baisers plein les lèvres :

– Alors, soupira-t-elle, pourquoi me laisses-tu croire que tu ne m'aimes plus ? – Il avait commencé par un mensonge ; il fallait mentir encore. Il se vit odieux. Il voulut parler, s'expliquer, résister à l'étreinte fiévreuse qui montait autour de lui, resserrant les nœuds qu'il voulait briser. Régine lui ferma la bouche : – Non, tais-toi, tais-toi ; j'étais folle, dis-moi seulement que tu m'aimes.

Et il le dit.

VI

Lorsque vingt ans auparavant, Thélinge ne possédait encore d'autre ressource que le maigre revenu d'un emploi chez un changeur de la rue Turenne, il avait épousé une petite couturière, sa voisine de chambre, à qui venait d'échoir à l'improviste un héritage d'une douzaine de mille francs. Ce mariage fut le dernier chapitre d'un roman commencé sous les toits. La brave fille, touchée au cœur par la vulgaire beauté du voisin, éblouie par l'éloquence avec laquelle, dans sa détresse et du fond de son obscurité, il parlait, plein d'une inébranlable foi dans l'avenir, de ses ambitions et de ses espérances, s'estima heureuse de partager avec lui sa bonne fortune et, en l'épousant, de s'élever au-dessus de sa condition.

Pour un pauvre diable qui, depuis longtemps, végétait dans Paris, cherchant en vain une voie propice à la satisfaction de ses appétits, douze mille francs constituaient non la richesse rêvée, mais l'instrument qui permettrait d'en entreprendre la conquête. À peine marié, Thélinge ouvrit dans le Marais un cabinet d'affaires : « Contentieux et recouvrements », sur lequel, pendant plusieurs années, vécut le ménage. Il fallut travailler dur, se contenter de peu, se résigner à ne goûter aucune joie, pas même celle que verse au cœur des parents le gazouillement d'un nouveau-né, chantant dans son berceau, et se féliciter même d'être sans enfant. Seuls, n'ayant à songer qu'à eux, l'homme et la femme arrivaient, bon an, mal an, à lier les bouts ; obligés de pourvoir aux exigences d'une famille, leur médiocrité se serait transformée en misère. Ce fut la première période de la vie de Thélinge, un temps de déceptions, d'épreuves, de révoltes contre le sort, mais aussi un temps de recueillement, de projets, d'études, durant lequel il apprit beaucoup.

La seconde période commença après la chute de l'Empire. Notre homme flaira le vent. Audacieux et habile, il se glissa jusque dans les entours du pouvoir nouveau, spécula sur les

malheurs publics et devint fournisseur des armées. On le vit à Londres acheter des munitions et des armes, à Bordeaux les revendre. Il trafiqua de tout ce dont on trafiquait alors, se créa des relations parmi des personnages influents, devenus ses dupes ou ses complices. La guerre l'avait surpris pauvre et découragé ; la paix le trouva riche, armé pour les entreprises auxquelles il s'était préparé. Il fit peau neuve, quitta le logement du Marais, s'installa dans un hôtel particulier, rue de Clichy. Comme si, dès ce moment, la vie voulait lui prodiguer tout ce que, jusqu'à ce jour, elle lui avait refusé, dans l'année témoin de sa métamorphose, sa femme accoucha d'un fils, dans l'année suivante d'une fille. Lui-même fondait le Grand-Crédit cette banque qui, suivant le mot de l'oncle Fréminot, avait fait des petits.

Le Grand-Crédit mis en train, il ne songea plus qu'à accroître sa fortune et à en jouir. Il en jouit en homme pressé de rattraper le temps perdu, s'amusa à outrance, menant de front, avec une étonnante dextérité, avec une activité sans frein, les affaires et les plaisirs. Il eut l'art, sans se donner à aucun parti politique, de se faire aimer des nouveaux venus auxquels il fit place dans ses conseils d'administration. Ingénieur, cynique, téméraire, appuyé sur des influences, ses coffres pleins, il se crut au-dessus des lois. Successivement, il créa des entreprises propres à mettre sa fécondité en évidence. Il acheta une terre près de Compiègne, donna des fêtes, mena grand train, réalisant les rêves ambitieux du passé.

Vers cette époque, une de ses fredaines modifia sa vie. Sa fille, alors âgée de cinq ans, recevait des leçons d'une institutrice anglaise installée dans sa maison, une personne silencieuse et triste, taillée en statue, ayant passé la première jeunesse, mais conservant, sous ses cheveux noirs et sur un profil de déesse, d'admirables restes d'une éclatante beauté. Les allures discrètes et résignées de cette femme, qui formaient un piquant contraste avec sa grâce un peu mûre, l'impassibilité de son regard qui ne livrait jamais les impressions de son âme, le mystère dont elle enveloppait sa vie, éveillèrent les curiosités de Théling. Ses convoitises de libertin s'excitèrent à

contempler la blancheur des mains, à suivre sous les vêtements modestes, sans élégance, les pures lignes des épaules et des bras ; il voulut savoir si ce qu'il devinait était chair ou marbre. Ce fut un désir de brute, dont, sans respect pour son foyer, il fit l'aveu. L'Anglaise se donna passivement, sans résistance, avec la résignation qui caractérisait tous ses actes, sans négliger les devoirs auxquels elle était tenue envers l'enfant confiée à sa garde, se révélant au suprême degré femme à tout faire. Pendant une année, l'aventure se poursuivit sans bruit ni scandale. Puis, sa passion assouvie, Thélinge commença à porter ailleurs ses ardeurs et ses caprices. L'Anglaise se résigna à la lassitude de son maître, comme elle s'était soumise à son désir. Elle ne récrimina pas, ne se plaignit pas et se prêta sans mécontentement ni reconnaissance aux rares retours dont il lui faisait l'aumône.

L'épouse outragée n'avait rien vu ni rien deviné. Pour elle, Thélinge était un dieu impeccable, paré de tous les dons. Sa foi en lui conservait toute la puissance des premiers jours, et son amour toute sa fraîcheur. La dénonciation d'un domestique renvoyé lui révéla la vérité. Elle fut blessée au cœur et mourut.

Un an après, Thélinge épousait l'institutrice. Mais préalablement au mariage, il lui fit une déclaration catégorique, qui ne ressemblait guère à une déclaration d'amour.

– Vous êtes nécessaire à mes enfants, ainsi qu'à la bonne tenue de ma maison, lui dit-il, et je ne veux pas me séparer de vous. Mais vous êtes encore trop belle pour que je puisse, étant veuf, vous conserver chez moi, à titre d'institutrice, sans donner lieu à des commentaires auxquels il ne m'est pas permis de m'exposer. En vous offrant mon nom, j'accomplis un acte de raison et rien de plus. Qu'il soit donc entendu que cet acte, librement consenti de part et d'autre, ne me crée envers vous aucun engagement de cœur, aucune obligation de fidélité, ni d'autre devoir que celui de vous assurer des conditions d'existence dignes de votre état nouveau. Pour tout le reste, et quoi qu'il arrive, vous ne serez jamais fondée à me demander compte de ma conduite, à vous en plaindre ou à vous en venger.

L'Anglaise souscrivit au contrat. Depuis six ans, elle en observait scrupuleusement les clauses. Elle élevait les enfants, veillait avec sollicitude sur leur instruction comme sur leur santé. Elle tenait la maison sur le pied d'une rigoureuse économie, sans rien ôter au luxe qu'elle y avait trouvé, ménageant l'argent que lui donnait son mari, soumise à ses volontés, opposant à ses exigences une inaltérable égalité d'humeur, qu'il se montrât empressé de revenir vers elle ou qu'il la délaissât. Le maître assuré d'être obéi, la servante satisfaite de son bien-être matériel, les querelles étaient inconnues dans le ménage, où tout restait à l'état de paix et de sérénité.

Orgueilleux de sa fortune accrue de jour en jour, Thélinge usait et abusait de sa liberté. En même temps que redoublait son activité aux affaires et qu'elle se traduisait par les entreprises incessamment créées, par les responsabilités encourues à la légère, par les gains facilement réalisés, une inextinguible soif de jouissances s'était emparée de lui. Loin que l'âge l'apaisât, elle semblait s'accroître à mesure qu'il avançait dans la vie. Après toute ardeur satisfaite, elle le laissait plus altéré, le poussait à des plaisirs nouveaux, à des émotions plus puissantes. Bien qu'il eût cinquante-deux ans, elle faisait de lui l'assidu visiteur des filles à la mode, l'impertinent qui se lançait à la tête de toute jolie femme rencontrée, le débauché avide de connaître tout ce que la passion invente de bizarre.

C'est cette soif qui l'avait jeté dans les bras de Clara Daverny, une pourriture, à en croire l'oncle Fréminot, une savante mangeuse, disait Thélinge en parlant d'elle. C'est cette même soif que venait d'exciter la beauté de Régine Rocroix, et qui, desséchant les lèvres du financier, les brûlait de toutes les fièvres d'un impérieux et brutal désir.

– Ah ! la jolie femme ! répétait-il, en la quittant, après sa première visite. Ah ! la jolie femme !

Et il ne pouvait dire autre chose. Ce souvenir le poursuivait durant tout le jour, déchaîna son caprice. La fréquentation des filles qu'on paye avait perverti son esprit. Il ne croyait guère aux longues résistances. Il ne songeait qu'aux moyens

d'abrégé la durée de celle de Régine. Tenant le mari par l'argent dispensateur des ressources dont il jugeait la femme avide, il considérait ses chances comme déjà très fortes. Le maître des dieux se glissant chez Danaé n'était pas plus confiant que lui dans le succès. Il en conversait avec lui-même comme d'une chose sûre, comme si la distance n'était pas longue entre le rêve et la réalité.

– Voilà une maîtresse qui me fera honneur, pensait-il. Une femme du monde, celle-là !

La femme du monde ! le rêve bête de tous ces parvenus de l'argent, partis de bas, subitement enrichis, qui voudraient, arrivés au but, secouer, avec la marque indélébile de leur origine, la poussière du chemin parcouru, ressaisir la considération laissée aux buissons et aux ronces, perdre la mémoire humiliante des mauvais jours, étouffer ce qui les leur rappelle : l'épouse aux mains rouges, aux formes vulgaires, ne sachant ni s'habiller ni parler, et les parents restés pauvres et devenus solliciteurs ; qui rêvent d'associer, dans un cadre d'amours élégantes et sentant bon, l'amie à la maîtresse, l'Égérie à la courtisane ; qui cherchent, au prix de l'or, une femme capable de les dépouiller de leur roture crasseuse et déshonorée, de leur apprendre les belles manières, et qui croient niaisement qu'ils trouveront, pour remplir cet office, autre chose que des besoigneuses ou des intrigantes.

– Ma chère Tolly, dit le même jour, en dînant, Thélinge à sa femme, demain, à deux heures, tu te tiendras prête à sortir avec moi. Nous irons au Bois. En y allant, nous nous arrêterons chez madame Rocroix, une aimable femme, appartenant à la meilleure société. Je suis lié d'affaires avec son mari, et je désire que tu deviennes son amie.

Madame Thélinge était dressée à écouter toujours sans interroger jamais.

– Je serai prête, répondit-elle.

Dans la soirée, en allant chez mademoiselle Clara Daverny, Thélinge entra chez son fleuriste, commanda des roses et les fit porter chez Régine, – une simple attention pour se rappeler à son souvenir. Cela ne pouvait faire de mal, à ce qu'il lui sembla.

Le lendemain, après son déjeuner, Régine se préparait à sortir, quand Chamarette annonça M. et madame Thélinge. Si le mari s'était présenté seul, madame Rocroix se fût assurément choquée de cette visite succédant à si brève échéance à celle de la veille et au départ d'André. Mais la présence de la femme enlevait à ce témoignage d'assiduité tout caractère offensant, en faisant une politesse flatteuse. Régine eut honte de ses soupçons. Elle voulut en réparer l'injustice par la bonne grâce de son accueil.

La tenue correcte et digne de madame Thélinge encouragea ses dispositions. Avec un empressement qui révélait un vif désir de plaire, madame Rocroix vint au-devant des visiteurs. Elle fut séduite par le visage de madame Thélinge, qu'embellissait un sourire triste et résigné, et dont la blancheur des cheveux poudrés accusait les pures lignes. Elle admira la taille majestueuse, la démarche solennelle, l'ampleur des formes et leur harmonie. Elle se prit à cette attitude passive, à cette timidité qui se traduisait par de longs et fréquents silences qu'on pouvait interpréter comme un signe d'aristocratie, comme une preuve de haute éducation. Tout la charma dans madame Thélinge, tout, jusqu'à la toilette en velours sombre, à peine égayée par la couleur claire des fourrures qui la rendaient plus luxueuse.

De son côté, Thélinge se montra tout autre que le jour précédent. Bien qu'il n'eût pas tardé à prendre le haut bout de la conversation, comme ayant hâte de se substituer à sa femme et de lui porter secours, il sut rester discret, réservé. Il ne fut ni bruyant ni vulgaire, et racheta, aux yeux de Régine, les bévues par lesquelles, la première fois, elle avait été si vivement blessée.

– J'ai promis à votre mari, madame, de ne pas vous laisser seule en son absence, dit-il ; ma femme a voulu être de moitié dans cette promesse, et c'est pour cela que nous sommes ici. Elle sera très heureuse si vous voulez la considérer comme une amie.

– Oh ! oui, très heureuse, soupira la belle Tolly.

Régine trouva dans cette circonstance un utile emploi de quelques-unes des phrases gracieuses dont elle était tenue, naguère, de se montrer prodigue, lorsque, dans les salons de sa préfecture, elle recevait les sénateurs ou les députés du département, les conseillers généraux ou quelque électeur influent. Elle était touchée de trouver, en arrivant à Paris, de si précieuses sympathies. Son mari les lui avait prédites, et elle s'y attendait bien un peu.

Mais elle n'aurait osé croire qu'elle en recueillerait, quoique inconnue, de si prompts témoignages.

– Ils sont dus à votre mérite, madame, observa galamment Thélinge.

– Vous me flattez, monsieur ; dites plutôt que c'est la preuve de cette bienveillance éclairée qu'on ne rencontre qu'à Paris et à laquelle la province ne m'avait pas accoutumée.

Après cet échange de beaux compliments, l'entretien languit un peu, ainsi que cela arrive entre gens encore inconnus les uns aux autres et qui tâtonnent à la recherche d'un terrain commun. On parla de tout et de rien. Madame Thélinge fit l'éloge des enfants de son mari : le fils, quinze ans, un cœur d'or et un bon estomac, quoiqu'il eût poussé trop vite ; la fille, de trois années plus jeune, un ange. Ah ! les chers enfants ! Régine dut avouer qu'elle n'en avait pas. Ce fut un nuage sur la conversation. Pour le dissiper, Thélinge proposa à madame Rocroix une promenade au Bois. Justement, à ce qu'il lui dit, il essayait ce jour-là une voiture neuve, un landau arrivé d'Angleterre.

– Allons, venez, madame, supplia-t-il.

– C'est que j'ai beaucoup à faire, objecta Régine. J'avais disposé de mon après-midi...

– Vous avez bien deux heures de liberté. La couturière attendra. Les femmes ne sont très occupées que lorsqu'elles ont rendez-vous avec la couturière ou le tailleur, ajouta Thélinge gaiement.

– Et puis, je crains d'être importune.

– Vous ne le pensez pas, madame, intervint la silencieuse Tolly sur un signe de son mari ; non, vous ne le pensez pas.

– Le Bois est bien joli en ce moment, reprit Thélinge.

Tout Paris est là, le ban et l'arrière-ban des élégances.

Régine ne répondit pas sur-le-champ. Ce dernier mot venait de la décider, en éveillant ses curiosités de provinciale, pressée de connaître le théâtre sur lequel elle était nécessairement destinée à jouer son rôle. Mais, en même temps, une inquiétude, née de sa coquetterie, montait dans son esprit ; d'un rapide regard, elle se mesurait des pieds à la tête et se demandait si sa toilette ne ferait pas trop piètre mine parmi ces élégances dont Thélinge annonçait le ban et l'arrière-ban. Elle fut vite rassurée. La robe, le manteau qu'elle allait jeter dessus, le chapeau tout flambant neuf et dix fois essayé, sortaient de chez le bon faiseur. Et puis, pour embellir le tout, elle avait sa beauté, son fier sourire, son ardent regard, l'or de ses cheveux, tous ces rares bijoux dont elle savait le prix et connaissait la puissance, puisque c'est par eux qu'avait été attisé l'amour de Lucien, puisque la veille encore, à l'Élysée, ils provoquaient autour d'elle l'admiration et l'envie.

– J'aurais trop mauvaise grâce à répondre à votre invitation par un refus, dit-elle. Je vous remercie et j'accepte.

– Partons alors, fit Thélinge radieux.

– Une minute, et je suis à vous.

Elle disparut sans plus de façons, tout à sa joie, une joie d'enfant allumée soudain dans son cerveau déjà grisé par Paris, et d'où venaient de s'envoler les avertissements de l'oncle Fréminot. La pensée qu'elle allait entrer dans ce monde entrevu de loin, et qu'elle ne connaissait que par les échos qui lui arrivaient là-bas, dans les montagnes de l'Ariège, cette pensée la métamorphosait, emportait ses craintes, ses tristesses, ses inquiétudes d'un jour. Ce fut si visible et si prompt, que Thélinge en resta saisi.

– Elle ira loin, cette petite femme, pensa-t-il.

Sa convoitise s'excitait. Brusquement, elle déchaînait le flot de ses désirs, brûlait son sang, en mettant devant ses yeux, dans une vision rapide et malade, le spectacle des joies qu'il goûterait quand il aurait mené à bonne fin la conquête nouvelle qu'il entreprenait et dénoué l'aventure à son gré.

Quelques instants après, Régine croyait rêver. La voiture de Thélinge l'emportait au Bois. Une épaisse fourrure sur les genoux, elle occupait le fond, à côté de Tolly, Thélinge en face d'elle. L'équipage était somptueux, la livrée de haut goût. Les chevaux, une rose en cocarde, trottaient fièrement, menés par un cocher de belle mine. Un pâle soleil d'hiver jaunissait la cime de l'Arc de triomphe, dorait la masse confuse des arbres noyés dans la brume, criblait d'étincelles les harnais aux aciers luisants. Les allées, blanches encore de la gelée de la nuit, déroulaient leurs perspectives sous les branches effeuillées, auxquelles le verglas avait accroché des girandoles tremblantes. D'autres voitures allaient et venaient de tous côtés ; le bruit des roues sur le sol durci montait dans l'air, un peu étouffé, comme si elles eussent roulé sur une couche d'ouate.

Régine, renversée sur les coussins, se laissait aller au plus délicieux des rêves. C'était une exquise sensation de bien-être longuement savouré et d'orgueil heureux. Quoiqu'elle eût l'air de ne rien voir, elle voyait tout : le mouvement qui se faisait sur son passage, les yeux qui brusquement se retournaient, se fixaient sur elle, la suivaient quand elle avait passé. Parfois, quand son regard rencontrait celui de Thélinge, elle se sentait toute troublée. Il la poursuivait avec tant de persistance ; il scrutait le sien avec tant d'obstination, il exprimait une si vive et si curieuse ardeur, qu'elle aurait voulu s'y dérober. Mais la présence de la femme la rassurait, et de nouveau elle s'abandonnait à ses impressions, toute satisfaite de se trouver là, ainsi qu'un voyageur qui goûte la joie d'admirer des pays inconnus.

Pendant longtemps, on garda le silence. Mais quand on fut arrivé dans l'allée des Acacias, la voiture, sur un signe de Thélinge, s'arrêta au ras de la contre-allée. Il invita madame Rocroix à descendre.

– Nous marcherons un moment, si vous le voulez bien, dit-il.

Le valet de pied avait sauté de son siège ; il tenait la portière ouverte. Régine se tourna vers madame Thélinge. Celle-ci interrogeait des yeux son mari.

– Ma femme restera en voiture, répondit-il à sa question muette. La promenade à pied la fatigue.

Tolly ne protesta pas. Résignée, elle laissa ses compagnons aller seuls. La voiture les suivait au pas. Ils se mêlaient aux promeneurs. C'était un va-et-vient de femmes jeunes, élégamment parées, balayant le sol de l'extrémité de leurs jupes soyeuses. Les visages rougis souriaient sous les voilettes ; sous les manchons, les mains se serraient frileusement. Dans la froideur glacée de l'atmosphère passaient des senteurs parfumées qui se dégageaient des vêtements ; des rires clairs s'élevaient à travers l'espace.

Là seulement, Théling commença à causer avec Régine. Ils marchaient côte à côte, lui souriant, saluant, très fier d'être vu en compagnie de cette belle inconnue.

– Vous faites sensation, dit-il : on vous admire, on se demande qui vous êtes.

– Croyez-vous les Parisiens si prompts à l'enthousiasme ? demanda Régine.

– Je suis bien enthousiasmé, moi ; pourquoi d'autres ne le seraient-ils pas ?

– Oh ! vous, monsieur, c'est pure courtoisie.

– Madame ! fit-il, un reproche dans l'accent. Et après une pause : – Pourquoi feindre de mettre en doute le sentiment que vous avez inspiré ? Vous ne seriez pas femme si vous ne l'aviez deviné.

– Ne continuez pas, monsieur, vous m'offenseriez.

– Vous offenser ! Un sentiment sincère, respectueusement exprimé, est-il jamais offensant ?

– Oui, quand celle à qui il s'adresse ne doit pas, ne peut pas, ne veut pas comprendre. Entre nous, il y a mon mari, il y a votre femme.

– Depuis longtemps, ma femme n'est plus que mon associée.

– C'est donc pour cela que vous avez une maîtresse ! répliqua vivement Régine, se décidant à livrer, sur-le-champ, une bataille décisive, afin de couper court à des tentatives qu'il fallait arrêter sans irriter ni blesser Théling.

– Vous le savez ? demanda-t-il surpris.

– Tout ne se sait-il pas ?

– Eh bien, oui, j’ai une maîtresse, une fille que je n’aime pas, que je me suis donnée pour imiter mes pareils et que je garde par habitude. En quoi pourrait-elle m’empêcher de porter mes vues plus haut, de rechercher l’affection d’une femme telle que vous ? Je n’ose même vous offrir de vous la sacrifier. Cela me coûterait si peur que vous l’offrir serait vous faire injure. Mais, puisqu’on vous a parlé d’elle, on a dû vous dire de quel cadre j’ai entouré sa beauté, sur quel piédestal d’or je l’ai mise. Jugez par là de ce que je ferais pour une personne plus digne de moi, qui consentirait à devenir mon amie.

Ces paroles n’étaient qu’une offre, une offre indirecte ; mais elles eurent la netteté d’un engagement. Régine en resta tout impressionnée sans savoir pourquoi. Ce fut comme un désir inavoué de tirer parti de la bonne volonté qui se révélait à elle, d’en profiter pour acquérir quelque influence sur cet homme en qui tout révélait l’imperturbable confiance que donne l’argent à ses possesseurs.

– Votre amie, murmura-t-elle, cela n’est pas impossible.

Elle se raccrochait à ce mot comme à un moyen de tout accepter sans rien promettre.

– Que faudrait-il donc faire pour conquérir votre amitié ?

– Ce que vous dicterait l’intérêt que je vous inspire.

– Et vous me permettriez d’essayer ?

– Je vous le permettrais, à la condition que vous seriez sincère, et ne cherchiez pas à obtenir autre chose que ce que je peux donner.

– Je voudrais laisser à l’avenir le soin de vous prouver ma sincérité.

Il excellait dans l’art de mentir, et il mentait hardiment, comprenant qu’au début de cet entretien il avait été trop prompt, quelque peu maladroit, et qu’il fallait battre en retraite, s’il ne voulait pas effaroucher la dame. De son côté, elle respirait. Les choses tournaient à son gré ; elle venait de conjurer un péril et de s’assurer l’appui de Thélinge.

– Essayerez-vous ? fit-elle en jetant sur lui un regard où se révélait un peu de cette coquetterie dont les femmes ne sont

jamais plus prodigues qu'au moment où l'on vient de céder à ce qu'elles exigent, et qui semble railler les obéissances trop faciles.

– J'essayerai, répondit-il ; j'essayerai, et je réussirai.

Ils firent quelques pas dans l'avenue, sans parler, embarrassés par le caractère quasi solennel qu'avait pris leur conversation, commencée comme une banalité futile et sans but, et qui finissait en les rapprochant dans la gravité d'une promesse réciproque. Durant ce court silence, l'attention de Régine fut attirée par une jeune femme brune, élégante et jolie sous une toilette trop tapageuse, et qui venait au-devant d'elle, en causant bruyamment avec un homme à cheveux crépus et à moustache fauve, fièrement relevée.

– Voilà une belle personne, dit madame Rocroix à Thélinge. Et comme elle l'interrogeait des yeux, elle vit qu'il saluait familièrement les deux promeneurs, au moment où ils passaient devant lui. Alors, elle ajouta : – Vous la connaissez ?

– C'est une actrice du Vaudeville, répondit Thélinge, comme s'il eût répondu malgré lui.

– Mademoiselle Chardin, apparemment, puisque vous hésitez à me la nommer, dit Régine avec vivacité.

– Je n'ai donc rien à vous apprendre ?

– Non, monsieur, rien... Elle est belle.

– Moins belle que vous, et je ne comprends pas Rocroix. Posséder ce qu'il possède, et aller chercher ailleurs...

– On se lasse des meilleures choses. André se lassera de cette demoiselle comme il s'est lassé de moi, à moins que ce ne soit elle...

– Je ne crois pas ; elle le tient, et elle y tient.

– Alors, qu'elle le garde. Je ne le lui disputerai pas. – Ce fut dit d'un accent résolu, avec un mouvement d'indifférence où perçait néanmoins une expression d'irritation et de mépris.

– Remontons en voiture, continua Régine.

– Encore un moment, supplia Thélinge, qui prenait plaisir à la promenade.

– Si vous y tenez, faisons encore quelques pas. Mais nous devons à votre femme de ne pas la laisser seule plus longtemps. Vous voudrez bien me ramener dans Paris.

– Chez vous ?

– Non, chez mon tapissier, où je dois me trouver tout à l’heure pour choisir des meubles et des tentures. Si même vous voulez commencer votre office d’ami, vous y entrerez avec moi pour m’aider de votre expérience et de votre goût.

– Je suis à vos ordres, répondit Thélinge, déjà flatté de la bonne grâce qu’elle mettait à disposer de lui.

– Vous me donnerez des idées... en ces matières, une provinciale comme moi a besoin d’être conseillée.

– Oh ! en fait de conseils de ce genre, je crois que vous en remontreriez à de plus expérimentés que je ne suis. Cependant, votre demande me suggère un projet. Je ne sais, par exemple, si je dois vous le soumettre.

– Pourquoi pas ?

– Parce qu’il est... comment dirais-je ?

– Dites inconvenant.

– Oh ! non, drôle, tout au plus, mais très pratique. Vous avez à meubler votre appartement ; vous cherchez, à cet effet, des avis, et vous voulez connaître le mien. Ni le mien ni celui des autres ne sauraient vous apprendre ce que vous apprendrait une simple visite dans quelqu’un des hôtels qu’on cite pour leur somptuosité, leur élégance, le goût de leur propriétaire.

– Je ne connais aucun de ces hôtels où je puisse me présenter.

– Moi, j’en connais un, et je vous y conduirais volontiers.

– Lequel ?

– Celui de la personne que vous appeliez tout à l’heure ma maîtresse.

– Mademoiselle Daverny ?

– Vous savez aussi son nom ?

– Tout se sait, monsieur, je vous l’ai dit, et c’est pour cela que je n’adhère pas à votre proposition, quelque attrayante qu’elle soit. Je ne me soucie guère de devenir la proie des journaux.

– J’aurais dû commencer par vous faire remarquer que mademoiselle Daverny n’est pas à Paris, en ce moment, et qu’en

conséquence l'innocente visite que je vous propose resterait ignorée.

– Cela mérite d'être pris en considération, je le reconnais. Mais je suis si peu accoutumée à ces sortes d'escapades que j'ai besoin de me convaincre que celle-ci ne peut offrir d'inconvénients. Laissez-moi le temps d'y réfléchir ; nous en reparlerons.

– Oui, oui, nous en reparlerons quand vous voudrez, madame, se hâta de répondre Thélinge. Et, mentalement, il se disait : – Elle y viendra !

Il était satisfait, ravi de lui, ravi de Régine, trouvant malgré tout que ses affaires prenaient une heureuse physionomie, calculant avec son expérience de viveur les chances que lui donnaient, dans un avenir prochain, les curiosités de cette jeune femme, son ignorance, ses besoins, son ambition, et surtout le ressentiment que devait lui inspirer l'inconduite de son mari.

Elle venait de s'arrêter, cherchant des yeux la voiture qui se trouvait en arrière, perdue dans la double file sillonnant l'avenue. Thélinge fit un signe à son cocher ; mais il fallut attendre durant quelques instants. Régine et son compagnon restèrent debout au ras de la contre-allée. Ils virent passer de nouveau Marguerite Chardin, et l'homme qui marchait à ses côtés. Cette fois, les deux femmes se regardèrent de plus près.

– Avec qui donc est-elle ? demanda madame Rocroix à Thélinge.

– Avec le peintre Aimery Gérard.

– Comment ce célèbre artiste ose-t-il s'afficher ainsi ?

– Oh ! cela ne tire pas à conséquence. On dit qu'il est son ami, l'ami de cœur.

– Mais mon mari, qu'est-il donc ?

– Celui qui paye, répliqua cyniquement Thélinge.

Un imperceptible sourire passa sur les lèvres de Régine, mais ne fit qu'y passer, et s'évanouit dans l'expression douloureuse du visage brusquement assombri.

– Je comprends, dit-elle. C'est mademoiselle Chardin qui me vengera d'André, et M. Aimery Gérard qui me vengera d'elle.

VII

L'hôtel de Clara Daverny s'éveillait. C'était dans le quartier Monceau, rue Jouffroy. La porte-cochère venait de s'ouvrir. Elle laissait voir le large vestibule avec sa haute voûte sous laquelle le balai du portier soulevait un nuage de poussière ; la cage de l'escalier, précédée de trois degrés flanqués de colonnes en marbre rose, égayée par les dorures espacées sur une rampe en fer forgé, partout un luxuriant étalage de plantes vertes, rangées sur les marches, et de vieilles tapisseries tendues en lambris, et, au-delà du vestibule, une vaste cour remplie du mouvement de trois palefreniers étrillant les chevaux et lavant les voitures.

Au premier étage, les volets poussés du dedans battaient les murs extérieurs, dans un bruit de croisées vivement ouvertes, de sonnettes agitées, de cris proférés, un tumulte de vie recommençante, qui s'élevait peu à peu, du haut en bas de la maison. Les domestiques allaient et venaient, corrects, gourmés, accomplissant leur tâche accoutumée en gens soumis à une discipline rigoureuse, qui savent que « madame » est femme de tête, et ne tolère ni les lenteurs du service ni le désordre. Ils balayaient les tapis, de purs chefs-d'œuvre des fabriques du Levant ; ils essayaient les meubles, des merveilles d'art ancien ; ils époussetaient les statues et les tableaux signés de noms illustres, les vitrines remplies d'émaux cloisonnés, de fines porcelaines, de faïences rares, de verreries délicates, vases, aiguïères, amphores, ivoires, mille curiosités dignes d'un musée, et les dressoirs tout chargés de vieille argenterie.

On était chez une fille, « une pourriture », souvent vendue et toujours à vendre. Mais, à ceux qui l'ignoraient, il eût été malaisé de le deviner, tant la tenue de l'hôtel et le maintien des gens révélaient d'habitudes bourgeoises relevées par le goût artistique le plus sûr, une ferme autorité, le désir persistant de ne rien livrer au gaspillage. On eût dit un de ces honnêtes et confortables intérieurs de province, où l'œil du maître voit tout,

veille à tout, et où des efforts quotidiens donnent d'année en année plus de valeur aux richesses accumulées.

Pour compléter l'illusion, Clara Daverny, en maîtresse vigilante, sortit de sa chambre comme huit heures sonnaient. Cette chambre, située sous les toits, n'était guère plus confortablement meublée que celles des domestiques : un lit de fer sur le parquet nu, une vulgaire armoire à glace en palissandre verni, trois chaises de paille. C'est là où madame couchait quand elle était seule. Pour les jours où monsieur venait, elle avait une autre chambre au premier, une pièce de dimensions monumentales, où chaque objet représentait une fortune, depuis le lit en bois noir, sculpté, ciselé, fouillé, large ainsi qu'il convient à un champ de bataille, surmonté d'un dais que soutenaient quatre sveltes sirènes en argent doré, jusqu'aux tentures brodées au petit point, détachées des murs d'un palais à Venise, pour venir orner l'hôtel de la Daverny. Alors, les torchères s'allumaient, les bûches grosses comme des arbres flambaient dans la haute cheminée, et la chambre prenait des airs de temple en fête. Puis, monsieur parti, les feux éteints, comme au théâtre après la représentation, madame remontait dans son petit logis, en femme économe qui ne veut pas user pour rien des draps de lit de chez Doucet à quinze cents francs la paire.

De même pour les repas. Lorsqu'elle était seule, elle mangeait à l'office, sur un bout de table, avec sa mère, investie des importantes fonctions de femme de charge. Son repas n'était autre que celui des gens. La grande salle à manger, solennelle comme une chambre de justice, ne s'ouvrait que deux ou trois fois par semaine, pour Thélinge, dressé d'ailleurs à ne venir jamais sans s'être annoncé. Il trouvait la maison chaude et confortable, mademoiselle Daverny parée pour le recevoir, le sourire aux lèvres, la séduction dans le regard. Mais ce qu'il ignorait, c'est la métamorphose qui s'opérait en elle et autour d'elle après qu'il s'était retiré. Elle mettait alors des housses sur sa beauté, comme sur les fauteuils de l'appartement. Le linge parfumé garni de fines dentelles, le costume de travail, comme elle disait, était remplacé par une chemise en toile commune ; la

robe de velours ou de soie, chamarrée d'arabesques d'or, faisait place à un peignoir de toile grise qui ne valait pas trente francs. C'est de la sorte qu'on fait une bonne maison, et qu'on amasse une fortune.

Lorsque, chaque matin, la Daverny quittait la modeste chambre où elle avait passé la nuit, rien dans son costume ne révélait la courtisane. Son peignoir mal boutonné flottait sur une jupe d'indienne usée et défraîchie, laissait deviner la gorge sous une chemise de cuisinière et découvrait les jambes déformées par des bas grossiers. Les pieds, chaussés de lourdes pantoufles, traînaient sur le tapis. Les cheveux, défaits, couvraient les épaules d'un mouvant manteau d'or jaune qui semblait à cette heure matinale n'avoir pas encore recouvré tout son éclat. La pureté même des traits paraissait altérée par les rides creusées au front et aux joues durant la nuit, et non encore dissimulées.

Un petit plumeau à la main, elle allait derrière les gens, donnait un coup par-ci, pour enlever la poussière oubliée, jetait un ordre par-là, grondant et criant, activant le zèle de chacun, imprimant à tous la dévorante activité dont elle était elle-même animée. On la voyait tour à tour dans les pièces du premier étage, qui composaient son appartement particulier ; dans les opulents salons du rez-de-chaussée, salons toujours déserts, qui semblaient n'être là que pour faire figure, car la Daverny ne recevait jamais ; dans les écuries où son visage refrogné ne se détendait que pour sourire aux chevaux, des bêtes superbes. Elle grimpait même au grenier à foin pour juger de l'état des provisions. Puis elle descendait à la cuisine, où elle examinait les comptes et donnait ses ordres pour l'ordinaire du jour ; pot-au-feu, choux, miroton fait des débris de viande restés de la veille, ordinaire très suffisant quand monsieur ne dînait pas. De la cuisine, elle allait à la cave, dont elle portait les clefs sur elle. Elle tirait des casiers le vin des domestiques et celui des maîtres, – peut-être était-ce le même, – et le faisait transporter à l'office, où elle l'enfermait.

Pour l'aider dans cette tâche, qu'elle accomplissait chaque jour avec une ponctualité scrupuleuse, elle avait sa mère, une grande vieille, osseuse et maigre, avec un nez en bec d'aigle et

des yeux de chouette, mise comme un souillon, qui la suivait silencieusement et ne parlait que lorsqu'on l'interrogeait. À elles deux, elles tenaient la maison, surveillaient les domestiques, empêchaient toute entente de l'office avec les fournisseurs, discutaient les comptes de ceux-ci, veillaient aux dépenses. Sous la direction de sa fille, la vieille s'occupait de la basse besogne et des menus détails ; mais, dès son lever, elle venait au rapport comme un soldat, ne prenant jamais d'initiative, n'exécutant aucune résolution sans y être autorisée, de peur d'être rudoyée comme la dernière des laveuses de vaisselle.

Une maîtresse femme, mademoiselle Daverny, dont sa mère reconnaissait la supériorité, sans pouvoir dire cependant que c'était son ouvrage, car depuis le jour où la « petite » avait fui la loge du faubourg du Temple, obscur théâtre de sa naissance, elle s'était faite elle-même. En ces temps déjà lointains, elle ne savait ni lire ni écrire. Maintenant, elle mettait l'orthographe, possédait de toutes choses une notion suffisante pour ne rester bouche close dans aucun entretien. En remontant les bruyantes aventures de son passé, il eût été facile de retrouver ses professeurs, de dire avec quel petit journaliste elle s'était initiée aux choses du théâtre et de la littérature, à quelle époque elle s'était occupée de médecine et de chirurgie avec un interne de la Charité, dans quel atelier de sculpteur elle avait servi de modèle, quel brillant officier de cavalerie l'avait rendue experte dans l'art de connaître les chevaux, quel jeune remisier lui avait appris la Bourse. On savait que maintenant Thélinge lui apprenait les finances, et qu'il avait trouvé en elle une élève merveilleusement douée. Mais de qui avait-elle acquis la science de tenir une maison, et d'amasser une fortune ? De tout le monde et de personne, sans doute. Ces choses-là sont dans le sang. Sa fortune s'était formée moins des libéralités qui payait sa vie galante que de ce qu'elle avait su leur faire produire, soit par son intelligence des bons placements, soit par son économie de fourmi. Et, merveilleux privilège ! ces rares qualités bourgeoises ne l'empêchaient pas d'être une incomparable artiste, – s'il est toutefois permis d'appliquer ce

mot à la galanterie, dont elle faisait métier. Artiste, c'est-à-dire sirène irrésistible, quand elle voulait, curieux spécimen de perversité parisienne et de rouerie féminine, comédienne consommée, habile, quoique pourrie jusqu'aux moelles, à se transformer, à jouer l'innocence de l'ange, la naïveté de l'enfant, à enchaîner étroitement à elle, par l'empire qu'elle prenait sur leurs sens, les voluptueux, les affamés de surprises et d'émotions.

Ce matin-là, sans atours, sans masque, elle était elle-même, la fille du peuple, livrée dès l'enfance à ses instincts, délaissée par ses parents, mal élevée, corrompue de bonne heure par les odeurs du ruisseau, souillée, à peine pubère, par ses compagnons de jeu, ayant puisé dans les horreurs de la misère et du vagabondage l'amour de l'argent, n'aimant que l'argent et l'ordre qui en assure la possession, roulant sur la pente de l'avarice, ne prisant tout ce luxe, dont elle se serait aisément privée, que comme un bon instrument de travail, le ménageant ainsi qu'elle ménageait sa beauté, entretenant l'un et parant l'autre, parce qu'ils servaient à sa fortune, mettant des gants avant d'accomplir sa besogne quotidienne de femme de ménage, non qu'elle eût des goûts raffinés, mais pour préserver la blancheur de sa peau et la forme de ses mains, un de ses grands attraits.

Ces soins qu'elle prenait de sa personne et du cadre où elle déployait ses grâces ne s'étendaient pas à son âme, dont la bassesse crapuleuse, dissimulée en présence des hommes, ou remplacée par un cynisme élégant et capiteux, se donnait librement cours dès qu'elle était seule, au milieu de ses gens. Alors elle lâchait la bonde, et l'égout apparaissait. C'était l'injure grossière mêlée aux gronderies qui éclataient dans le coup de feu du rangement, des irritations qui peu à peu remplissaient l'hôtel de jurons de caserne, un langage de portefaix tombant dru comme grêle sur les domestiques et les fournisseurs.

Il était dix heures ; sa tournée finie, elle remontait au premier étage, gagnait un vaste cabinet où elle avait l'habitude de se tenir. Un rideau de toile grise, glissant sur une tringle, divisait

la pièce en deux parties. D'un côté, une baignoire, un appareil hydrothérapique, une vaste table de toilette ; de l'autre, devant la cheminée où l'on ne faisait du feu que par les grands froids, un large divan adossé au mur, à proximité d'une table-bureau, dans les tiroirs de laquelle Clara enfermait les papiers relatifs aux affaires courantes ; une psyché qui lui permettait de se voir des pieds à la tête, et d'essayer des attitudes quand elle se préparait à recevoir monsieur.

C'est là que, toute lasse de sa tâche matinale, elle laissait tomber ses vêtements l'un après l'autre, jusqu'au dernier, avant d'aller se mettre sous la douche froide, qu'elle prenait tous les jours, en toute saison. Nue et frissonnante, elle revenait, le corps humide, la peau brillante de perles d'eau, vers le divan où elle s'étendait et où la femme de chambre la frictionnait vigoureusement, de ses mains fermées, emprisonnées dans les gants de crin. Puis elle se livrait tour à tour à la manucure et au coiffeur, et, quand elle en avait fini avec eux, elle demeurait, allongée, à peine vêtue, recevant les couturières et les modistes, les envois des magasins de nouveautés, ou examinant les factures, qu'elle étudiait de près avant d'en acquitter le montant.

Les choses se passèrent ce jour-là comme elles se passaient tous les autres jours. La douche prise, elle vint s'étendre sur le divan, devant le feu nécessité par la rigueur du froid. Sa mère l'avait suivie.

– Le bouclier se moque de nous, dit Clara d'un accent où se révélait une colère mal contenue. Quatre cents francs de viande dans un mois ! Il faut veiller à cela, maman ; le Pérou n'y suffirait pas...

La vieille, au regard d'oiseau de proie, eut un air lamentable.

– Quatre cents francs ! soupira-t-elle, quatre cents francs, et M. Thélinge n'a pas dîné ce mois-ci plus de deux fois par semaine... Je changerai le boucher.

– Pourquoi donc ? Pour qu'un autre nous vole davantage. Ne le change pas ; je te défends de le changer ; seulement, veille et surveillance, surtout quand je ne suis pas là. Tous ces marchands sont des filous. Dieu sait où ils vous conduiraient, si on les laissait faire.

– À l'hôpital, murmura sentencieusement la vieille.

– Oui, à l'hôpital, c'est bien cela. Mais, moi, je ne veux pas y aller ; non, je ne veux pas, entends-tu, maman ? je ne veux pas.

– Oh ! pour ce qui te regarde, je suis tranquille, continua la mère ; tu as trop d'ordre pour finir misérable. Mais ce n'est pas une raison pour se laisser dépouiller.

Après cette réflexion, le silence se fit. Les deux femmes se regardaient : la jeune, vautreée sur le divan, roulée dans son peignoir, la peau rouge encore de la friction succédant à la douche ; la vieille debout, inquiète et sur le qui-vive, comme si la maison et ses trésors étaient menacés par des brigands, minable sous ses vêtements sordides.

Le timbre de la porte-cochère résonna bruyamment dans le silence de l'hôtel.

– Voilà la procession qui commence, s'écria la vieille ; je te laisse.

– Attends donc de savoir qui nous arrive, dit Clara ; je n'ai pas donné de rendez-vous pour ce matin.

Il y eut un nouveau silence. Immobiles à la place où le coup de sonnette les avait surprises, mademoiselle Daverny et sa mère tendaient l'oreille. On frappa à la porte du cabinet. C'était la femme de chambre. Sur l'ordre de sa maîtresse, elle entra.

– Qui a sonné ? demanda Clara.

– Une personne qui vient de chez Farot pour montrer des chapeaux à madame.

– Farot ! Je ne connais pas...

– C'est une nouvelle maison, une maison qui se fonde et qui tiendrait beaucoup à compter madame parmi ses clientes.

– Comment le savez-vous ?

– C'est cette personne qui m'a dit...

– Alors, qu'elle monte !

– Tu vas encore acheter des chapeaux ! s'écria la vieille. Il y en a, dans les armoires, au moins deux douzaines que tu n'as jamais mis...

La figure de Clara se rembrunit.

– De quoi te mêles-tu, maman ? fit-elle avec brusquerie. T'ai-je demandé un conseil ou de l'argent ? Sois tranquille, quoi

que j'achète, ce n'est pas toi qui payeras. – La vieille baissait le front, silencieuse. – Faites entrer, ajouta Clara, parlant à la femme de chambre ; ça m'amusera.

Des cigarettes traînaient sur la table à portée de sa main ; elle en prit une et l'alluma. Ses mouvements avaient entrouvert le peignoir, dont la couleur sombre tranchait vivement sur la blancheur du corps, noyée dans ses plis. Elle resta ainsi, la tête renversée, les épaules inondées du flot de ses cheveux, les jambes repliées sous elle, les pieds nus, les pantoufles étant tombées sur le tapis. La vieille, toujours debout, regardait sans voir.

La porte se rouvrit. Une jeune fille, petite et frêle, vêtue de noir, se montra sur le seuil, portant, aidée par la femme de chambre, une énorme boîte en bois qu'elle posa à terre, tout intimidée à l'aspect de cette femme étendue, qui, grave et la cigarette aux lèvres, la regardait.

– Avancez donc, mademoiselle, dit Clara ; est-ce que je vous fais peur ?... Montrez vos chapeaux.

La jeune fille s'accroupit, défit la courroie qui fixait le couvercle à la boîte, et commença l'exhibition de sa marchandise. Clara, d'abord, la laissa faire sans prononcer un mot. Ce qu'elle voyait ne lui plaisait guère. Trois chapeaux passèrent sous ses yeux sans retenir son attention. Mais le quatrième produisit un tout autre effet. C'était un chapeau Rembrandt, un feutre couleur rouge feu, avec des plumes noires, doublé, sous ses larges ailes, d'un plissé en satin cerise.

– Tiens, il est joli, celui-là ! s'écria-t-elle.

Brusquement, elle fut debout devant la psyché, relevant ses cheveux en un tour de main, les fixant sur sa tête et y posant le chapeau, dont le soyeux échafaudage tremblait sur de légères armatures. Maintenant, le peignoir flottait autour du corps, duquel il semblait prêt à tomber, comme un voile d'une statue. L'image d'une femme aux formes opulentes et harmonieuses, coiffée d'un chapeau, Rembrandt aux larges ailes, apparemment n'est point déplaisante. Celle que Clara vit dans la psyché mit sur ses lèvres un sourire.

– Montrez ce que vous avez encore, dit-elle ; celui-ci me plaît, et je le garde.

Elle le garda, et reprit sa place sur le divan, au bord duquel elle resta assise, tout à fait intéressée par ce qu'elle voyait. Elle acheta même un second chapeau, mais sans vouloir l'essayer : car, pour l'essayer, il eût fallu enlever l'autre, qui allait à son visage.

– Combien vous dois-je pour les deux que je prends ? demanda-t-elle.

– Deux cent dix francs, répondit la jeune fille après un rapide calcul mental ; mais je ne suis pas pressée de recevoir l'argent de madame. Elle nous payera quand elle voudra.

– Non, non, j'ai l'horreur des dettes, et je paye comptant. Mais je réclame l'escompte. Deux cent dix francs, c'est trop cher. J'offre cent quatre-vingts.

– Le rabais est excessif, madame.

– C'est à prendre ou à laisser, mademoiselle.

– Je ferai ce que madame désire, répondit la jeune fille résignée ; mais, à une prochaine occasion, elle voudra bien se rappeler que je n'ai cédé qu'avec l'espoir que plus tard elle me dédommagera.

– Je suis bonne cliente, et je fais honneur à ce que je porte. J'exige seulement qu'on s'applique à me contenter... Attendez, je vais vous donner votre argent ; faites-moi un reçu ; vous avez sur cette table tout ce qu'il faut pour écrire.

La jeune fille s'empressait d'obéir. Clara, s'adressant à sa mère, reprit :

– Apporte la soupière, maman ; et surtout garde-toi de fourrager dedans ; je sais le compte.

La vieille fit entendre une protestation plaintive, et sortit en murmurant. Elle rentra presque aussitôt, tenant au bout des doigts, comme si c'eût été un saint sacrement, une soupière en vieux rouen qu'elle posa sur les genoux de sa fille. C'était la tirelire de Clara, la caisse des menues dépenses, « la petite caisse », contenant, mêlés dans une pittoresque confusion, des pièces d'or et d'argent de tous les modules, des billets de banque et des gros sous. Clara plongea la main dans le tas, en retira

neuf louis et rendit la soupière à la vieille, qui la reprit avec satisfaction pour l'emporter.

– Vous voilà payée, mademoiselle ; au revoir.

La modiste saluait, reculait vers la porte, traînait sa boîte sur le tapis. La porte se referma. Clara était seule, le chapeau sur la tête, s'étudiant à le porter dans la psyché, où elle suivait avec complaisance les lignes de son corps à peine voilé, très beau quoique un peu empâté déjà par un embonpoint naissant, et sa figure de faunesse, au caractère farouche, animée par l'éclat des yeux larges et noirs.

Sa cigarette s'était éteinte ; elle la jeta dans la cheminée, en alluma une autre. Elle continuait à se mirer, inclinant le chapeau tantôt à droite, tantôt à gauche, relevant les plumes, donnant de légers coups de poing dans la coiffe. Tout à coup, le bruit d'une voiture roulant sur le pavé de la rue imprima aux vitres une longue vibration, et cessa brusquement devant l'hôtel. Clara s'élança vers la croisée, souleva le rideau, regarda au dehors.

– Thélinge, à cette heure ! Que diable veut-il ? A-t-on idée de faire une visite avant midi !

Elle se suspendait à une sonnette. La femme de chambre parut.

– Voilà monsieur, fit Clara en ôtant le chapeau Rembrandt : recevez-le dans le petit salon ; vous lui direz que j'ai dormi tard ; j'étais souffrante, je me lève et je vais être à lui ; vous viendrez m'habiller.

Le petit salon où Thélinge attendait et qu'il connaissait bien, car il y passait depuis longtemps la plupart de ses soirées, était meublé et décoré avec la même élégance luxueuse que le rez-de-chaussée et le premier étage de l'hôtel. Un grand portrait en pied de la maîtresse du logis, signé Ricard, en occupait le plus large panneau. D'autres tableaux étaient accrochés un peu partout. Le long du mur, sur des étagères, sur des consoles, dans des vitrines, un entassement d'objets d'art et de curiosités. La blancheur des marbres, avivée par la dorure de livres richement reliés, découpait sur les tentures aux couleurs sombres les lignes délicates de statuette et de bustes. Puis, c'étaient de tous côtés des plantes de serre, des fleurs épanouies dont les feuillages

s'étendaient capricieusement autour de vases en bronze, de coffrets en bois précieux, de missels d'un autre temps, de reliquaires anciens, dépouilles de monastères et de chapelles, jadis parures des autels de la Vierge ou des saints, maintenant merveilleux ornements de ce boudoir de courtisane.

C'est là que Clara vint recevoir son amant. Il lui avait suffi de quelques minutes pour se transformer. La souplesse féline de son corps, accusée par une attitude voulue, bien qu'elle ne trahît aucun effort, se devinait sous la robe de chambre en velours bleu, bordée, au cou et sur le devant, de vieilles dentelles larges et jaunies. Les manches, très évasées, laissaient voir les bras nus jusqu'à l'aisselle. Les cheveux, défaits, tombaient sur la nuque dans un désordre étudié, encadraient la pâleur du teint. Le regard, tout à l'heure sévère et dur, s'était adouci dans une très savante expression de maladif alanguissement, qu'un trait de bistre au-dessous des yeux rendait plus saisissante.

– Es-tu malade ? lui demanda Thélinge en l'embrassant.

Il était très troublé en la voyant ainsi, presque aussi inquiet que s'il venait d'apprendre que le plus beau cheval de son écurie était indisposé.

– Je ne suis jamais malade, répondit Clara. J'ai mal dormi, voilà tout. Dans une heure il n'y paraîtra plus.

– C'est égal, il faut voir le médecin, te soigner...

– Qu'est-ce qui me vaut cette visite matinale ? demanda-t-elle en l'interrompant, et en s'asseyant sur une chaise longue au coin de la cheminée.

– Je viens te prier de t'absenter de chez toi cette après-midi.

– M'absenter ? Pourquoi ?

– Un de mes amis désire voir l'hôtel.

– Ma maison n'est ni à vendre ni à louer.

– Il ne s'agit de rien de pareil. Mon ami s'installe à Paris ; il est en train d'acheter des meubles, des tentures, il cherche des idées, il espère en trouver ici...

– Ah ! je comprends, fit Clara railleuse ; c'est ta vanité qui lui a donné cet espoir-là... Vous êtes bien tous les mêmes ! Qu'il vienne ; il n'est pas besoin que je m'absente pour cela ; je

serai même enchantée, puisqu'il est de tes amis, de lui faire les honneurs de ma cage ; il verra tout à la fois la cage et l'oiseau.

– C'est qu'il ne désire pas te rencontrer, objecta Thélinge avec un peu d'embarras.

– Alors, c'est une femme...

– Oui, une honnête femme, et tu comprends...

– Qu'elle ne peut s'exposer à être saluée par une fille comme moi... Tu sais, je n'y crois pas, à ton honnête femme. Une honnête femme eût, dans cette circonstance, résisté à sa curiosité.

– Une femme du monde, si tu préfères...

– À la bonne heure !... Ce n'est pas forcément la même chose. Ah ! tu donnes dans la femme du monde ! Ça va te compléter. Quel est son nom, à celle-là ?

– À quoi bon te le dire ? Il ne t'apprendrait rien ; tu ne le connais pas.

– Je veux savoir qui je reçois chez moi ; je veux le savoir. C'est mon droit.

– Eh bien, soit, dit Thélinge résigné ; mais tu seras discrète !

– Comme un tombeau.

– Cette dame s'appelle madame Rocroix, madame André Rocroix. C'est la femme de l'administrateur délégué à la Société des Gisements aurifères de la Nouvelle-Zélande.

– André Rocroix... Mais il y a un préfet qui s'appelle ainsi. Qui donc m'en a parlé ? N'est-il pas l'amant de la petite Chardin, du Vaudeville ?

– On ne peut rien t'apprendre, fit Thélinge en souriant ; il n'y a que toi pour pénétrer les secrets les mieux gardés...

– Oh ! celui-ci est le secret de la comédie. C'est donc de madame Rocroix qu'il s'agit ? Est-elle ta maîtresse ?

– Ma maîtresse ! quelle folie ! Que serais-tu donc, toi ?

– Moi, s'écria Clara railleuse, je suis le crampon, la vieille qu'on voudrait lâcher, mais qu'on redoute, qu'on garde par force et dont on se venge en la trompant.

– Mais, je te jure...

– Oh ! ne jure pas, c'est bien inutile, va ! Il y a beau temps que je ne crois plus à tes serments. D'ailleurs, que madame Rocroix

soit ou non ta maîtresse, qu'elle l'ait été ou soit destinée à le devenir, peu m'importe, elle ne me fait pas peur. Elle ne sera pour toi que la fantaisie d'un jour. Elle passera comme d'autres ont passé. Moi, je resterai. Je resterai parce que je te tiens, parce que tu n'ignores pas qu'il t'en cuirait de me lâcher sans m'en avoir demandé d'abord la permission.

Quoiqu'elle se fût animée et qu'il ne restât rien à ses joues de sa pâleur de tout à l'heure, elle parlait froidement, calme et mielleuse, en femme sûre de son pouvoir, débitant ses menaces en souriant, montrant sous le velours de ses paroles la griffe toujours dressée pour se défendre contre cet amant qu'elle n'estimait pas plus qu'elle ne s'estimait elle-même, et qu'elle ne gardait que parce qu'il défrayait son luxe. Quant à Thélinge, tout décontenancé par ce langage qui lui révélait la solidité de la chaîne qu'en dépit de ses habiletés et de sa malice il s'était mis au cou, il s'efforçait de prendre les choses en plaisanterie.

– On ne pourra prétendre que tu es encourageante pour ceux qui ont besoin de te demander un service, dit-il, se contraignant à sourire.

– Je ne rends service que lorsqu'on me paye, répliqua gaiement Clara. Mais, pour toi, je ferai exception. Amène ta femme du monde ; montre-lui l'hôtel ; la vue ne t'en coûtera rien, pas plus qu'à elle.

– Mais il est bien entendu que tu seras sortie ?

– Sortie ou non, elle ne me rencontrera pas, cela doit suffire.

Sa patience était épuisée. Elle eût mal accueilli une exigence nouvelle. Thélinge n'insista pas. C'était déjà beaucoup que sa démarche eût abouti.

À trois heures, un coupé s'arrêtait devant l'hôtel. Thélinge en descendit, alla sonner, et, quant à son appel la porte eut été ouverte, il revint vers la voiture, afin d'offrir la main à madame Rocroix. Régine franchit en deux pas la largeur du trottoir, se glissa sous la voûte. Thélinge l'avait suivie. Derrière eux, la porte se refermait.

– Je vais devant pour vous guider, madame, dit-il.

Ils passaient devant la loge. Le portier regardait surpris cette femme vêtue de noir, dont une épaisse voilette lui cachait le

visage, et que la présence de monsieur le dispensait d'interroger. En fait de femmes, on ne voyait jamais dans la maison que quelques habituées, joueuses comme madame, venant faire son bésigue ; mais celles-là ne cherchaient pas à se dissimuler, bien au contraire, – Nous voilà dans la place, dit Thélinge avec satisfaction, en se trouvant avec Régine au pied de l'escalier. Comprenez-vous, maintenant, qu'il n'était pas difficile d'y pénétrer ?

– Êtes-vous sûr qu'on ne m'a pas reconnue ? demanda Régine en défaisant sa voilette devant la glace monumentale qui remplissait un des panneaux du vestibule.

– Pour vous reconnaître, il faudrait qu'on vous connût déjà. Qui vous connaît ici ? D'ailleurs, vous étiez voilée...

– Et vous m'assurez que nous n'allons pas rencontrer cette dame chez elle, et qu'elle ne me saura pas mauvais gré d'avoir profité de son absence pour visiter son hôtel ?...

– Vous ne rencontrerez personne, pas même les domestiques ; quant à madame Daverny, elle m'a autorisé à conduire ici qui je voudrais, sans me demander qui. Soyez donc sans inquiétude...

– Si c'est votre madame Daverny qui a présidé à l'arrangement de cet escalier, c'est une femme de goût, dit Régine rassurée.

Elle promenait ses regards de tous côtés, ne songeant plus qu'à jouir de cette visite, à laquelle sa curiosité aiguillonnée par Thélinge l'avait fait consentir, au mépris de toute prudence.

– N'est-ce pas qu'il est d'une belle mise en scène ? fit-il en se rengorgeant. Puis l'homme d'argent se trahit, et, du même coup, l'homme que dominait un impérieux désir : – Ça coûte les yeux de la tête... Mais je ne regrette pas ce que j'ai dépensé ; il y a même quelque part, tout près de moi, une dame qui n'aurait qu'un mot à dire pour me faire recommencer les folies et les prodigalités commises ici pour une personne qui, certes, ne la vaut pas.

Bien que l'offre fût claire, Régine feignit de ne pas entendre. Elle était résignée à lui passer ces bouffées de passion. Alors il appela son attention sur la richesse des objets qui les

entouraient. Les marches de l'escalier, en marbre bleu turquin, venaient de Carrare ; la rampe, une merveille, avait été achetée dans les démolitions d'un vieux château des bords de la Dordogne ou Henri IV coucha, disait la légende, le soir de la bataille de Coutras. À ce sujet, Thélinge fit étalage de ses connaissances historiques. Il raconta qu'il existait au moins une demi-douzaine de châteaux qui se vantaient d'avoir hébergé le Béarnais, et où l'on montrait la chambre dans laquelle il avait dormi en quittant le champ de bataille. Une bonne blague, car on avait découvert depuis qu'après sa victoire il disparut pour aller en porter la nouvelle à la belle Corisande.

– Ah ! un heureux gaillard, celui-là, ajouta-t-il sentencieusement ; il ne trouvait guère de cruelles.

– C'était un roi ! objecta Régine...

Ils venaient d'entrer dans les salons de réception, vastes pièces toujours désertes et toujours closes, où dormaient des richesses dont chaque jour la fantaisie de Clara ou la générosité de son amant augmentaient la valeur et le nombre. C'étaient d'admirables tableaux, réunis lentement, peu à peu, à prix d'or : des Ingres, des Millet, des Chasseriau, des Isabey, des Philippe Rousseau, des Corot, des Courbet, des Decamps, des Regnault, une précieuse collection de ces toiles aussi réputées que peu connues de la génération contemporaine, qu'elle cite sans les avoir vues, que la gravure a popularisées, mais qui ne sont plus offertes à l'admiration publique que dans les expositions rétrospectives, mises à la mode depuis quelques années. C'étaient aussi des dessins originaux, racontant l'histoire et les mœurs du dernier siècle, des statues et des bustes, des tapisseries, des meubles d'autrefois, ramassés dans tous les pays, des médailles, des bijoux rares. Ces merveilles étaient enfouies là, sans ordre, condamnées à l'humiliation d'être estimées non à leur valeur artistique, mais à leur valeur vénale, et à ne voir jamais le jour, jusqu'au moment où mademoiselle Daverny, résolue à faire une fin, confierait à un commissaire-priseur le soin de les disperser.

Régine était éblouie. Elle ne se lassait pas d'admirer.

– Que c'est beau ! murmurait-elle.

– Oui, il y en a pour des millions, répondait Thélinge.

Quand elle croyait avoir tout vu, il trouvait autre chose à lui montrer, des pendules et des flambeaux que l'industrie moderne ne produit plus, des pièces d'argenterie à l'estampille de la Renaissance. Chacun de ces objets avait son histoire. Il n'en était pas un dont l'acquisition n'eût exigé quelque tour de force dont Thélinge parlait avec la satisfaction d'un homme qui a fait une bonne affaire. Tout méritait l'attention et retenait celle de Régine : les broderies des fauteuils, les cuivres des commodes, les étoffes tombant du baldaquin des lits, les sculptures des boiseries. Mais la merveille des merveilles, c'était la chambre à coucher, ses hautes glaces d'un seul morceau, ses vieux gobelins, son lit d'ébène, à têtes de satyre creusées dans le bois, avec de fines statuettes d'argent doré portant triomphalement le dais de lampas violet à ramages. À côté de la chambre, le cabinet de toilette et la salle de bain offraient d'autres splendeurs, un luxe effréné, dont jusqu'à ce jour Régine n'avait pas eu l'idée et qui se retrouvait jusque sur les objets destinés aux plus vulgaires usages.

Puis, quand elle croyait que c'était fini, il fallut descendre aux cuisines, visiter les écuries et les remises, admirer en ses plus menus détails cette installation digne d'une reine, où rien n'était ordinaire, et à laquelle, depuis cinq ans, le caprice de Thélinge consacrait des trésors. Enfin, lorsque Régine eut tout admiré, il la ramena dans le petit salon du premier étage qui précédait la chambre à coucher. Elle s'assit toute lasse de sa course à travers l'hôtel, la tête un peu lourde, le regard encore plein de la vision de tant de richesses.

– Regrettez-vous votre visite, madame ? demanda Thélinge.

– Je ne la regrette pas, parce que j'aime à admirer ce qui est beau, répondit-elle... Mais il est heureux que je ne sois pas envieuse... Si j'étais envieuse, le repos de ma vie serait à jamais détruit, et je jalouerais éternellement la femme à qui vous avez offert ce cadre incomparable. Mon appartement de l'avenue de l'Alma, même quand le plus habile des tapissiers y aura déployé son savoir-faire, va maintenant me paraître aussi pauvre qu'une chaumière... Et vous me disiez que je trouverais dans cet hôtel

des idées pour mon ameublement ! Celles que j'ai trouvées ne sont pas réalisables. C'est trop cher pour moi.

Thélinge, qui restait debout devant Régine, fit un pas vers elle.

– Il ne tient qu'à vous que ce que vous venez de voir ici se renouvelle ailleurs, dit-il avec feu. – Il se méprit au silence qu'elle gardait ; il crut que les grossières séductions déployées par lui opéraient, et, plus bas, il ajouta : – Voulez-vous ?

Il avait une légère pâleur aux joues, ses lèvres étaient tremblantes, son regard trahissait un grand trouble. Depuis une heure, il se contenait sans que Régine s'en aperçût. Maintenant, elle comprenait. Sous le coup de l'indignation qui, subitement, gonflait son cœur, elle se leva comme si elle eût découvert un piège tendu sous ses pieds. Mais ce beau mouvement fut paralysé par la pensée qui le suivit et qui ramenait à son souvenir cette parole de son mari : « Il faut le prendre tel qu'il est ; nous verrons plus tard. » Avec cette parole, elle se rappelait les espérances qu'André fondait sur Thélinge, ce qu'elle s'était déjà dit de la nécessité de ménager le personnage. Son instinct de femme – une femme qui venait de faire en peu de temps beaucoup de chemin – lui conseillait l'indulgence comme un moyen de défense et d'action, plus efficace que la colère ; et, pour la première fois, elle commençait à croire que l'argent donne à ceux qui le possèdent des immunités et des privilèges qu'il est souvent prudent, toujours habile de respecter. Ce fut comme un flot de réflexions soudaines, montant à son esprit, l'envahissant, éteignant l'indignation allumée par l'impertinente question de Thélinge. Il demeurait devant elle, ses yeux répétaient l'interrogation qu'il avait osé poser, en homme capable de toutes les audaces.

– Allez-vous me faire regretter d'être venue, et avez-vous oublié la promesse que vous m'avez faite ? dit-elle avec douceur.

– Quelle promesse ? balbutia-t-il.

– Vous vouliez essayer de conquérir mon amitié.

– Il s'agit bien d'amitié, vraiment, quand tout m'entraîne à solliciter votre amour.

Ce fut dit à voix basse, comme s'il redoutait d'être entendu, non par elle, mais par une autre. Régine n'eut pas le temps de répondre. Au fond de la pièce, une tenture s'agitait ; sous cette tenture une porte s'entrouvrait, et une tête noyée dans une chevelure rousse émergea des plis de l'étoffe.

– Oh ! monsieur, nous n'étions pas seuls, murmura Régine défaillante.

– Que venez-vous faire ici, vous ? cria brutalement Thélinge, en bondissant vers la porte. Je vous avais défendu de vous montrer.

– La, la du calme ! fit Clara sans se laisser émouvoir ; au lieu de vous irriter, tolérez que je m'explique. – Et, avec le plus beau sang-froid, elle traversa le salon, s'avança vers madame Rocroix, et, s'inclinant, prête à s'agenouiller, elle ajouta : – Daignez m'excuser, madame ; j'ai cru que vous étiez partie, et c'est pour cela que je suis entrée. Mais je me retire en vous renouvelant mes regrets. Vous n'avez d'ailleurs rien à redouter. Personne ne saura jamais que vous m'avez fait l'insigne honneur de visiter ma maison. Je sais quelle distance sépare une fille déchue, comme moi, d'une honnête femme comme vous.

C'était à n'y pas croire. Thélinge n'en revenait pas. La surprise emportait sa colère. On lui avait changé sa Clara. Tout était humble en elle, l'attitude et le langage. Régine en fut émue jusqu'aux larmes.

– Vous êtes chez vous, madame, dit-elle simplement ; c'est à moi de me retirer.

– Non, madame, non, restez encore ; si vous partiez maintenant, M. Thélinge croirait que c'est moi qui vous chasse ; il ne me pardonnerait pas.

– C'est que je n'ai plus rien à faire ici, n'est-ce pas, monsieur ?

À ces mots, Clara jeta sur Thélinge un regard suppliant, et, d'un accent obséquieux, elle murmura :

– Avez-vous montré à madame mes bijoux ?

– Tiens, c'est vrai, répondit Thélinge ; il y a encore les bijoux, je les oubliais ; c'est à voir.

– Alors, madame me permettra-t-elle de lui en faire les honneurs ? demanda Clara sur le même ton.

Régine fut un moment sans rien dire, troublée par la présence de cette femme pourrie de vices et perdue de réputation, regrettant, malgré tout, d’être venue là, mais terriblement tentée, maintenant qu’elle s’y trouvait, de n’en pas sortir sans avoir vu de près les écrins. C’était à la fois une satisfaction accordée à sa curiosité et une marque de bon vouloir donnée à cette malheureuse dont l’humble attitude et la beauté excitaient à la fois son admiration et sa pitié. Après tout, mademoiselle Daverny ne portait au front ni les preuves de sa dégradation, ni les stigmates de ses vices. Une honnête femme ne pouvait-elle, sans déchoir, s’abandonner au plaisir secret de la trouver belle et de la traiter sans rigueur ?

– Voyons les bijoux et les dentelles, dit-elle à demi-voix.

D’un mouvement de gratitude supérieurement joué, Clara lui prit la main, y mit ses lèvres et soupira, comme succombant à l’excès de sa joie :

– Merci, merci, madame ; il me semble que vous me réhabilitez. Puis, s’adressant à Thélinge, elle ajouta humblement : – Vous ne m’en voulez plus, mon ami ?

Jamais pécheresse repentie n’eut attitude plus contrite.

– Il ne m’appartient pas d’être plus sévère que madame, répondit-il avec dignité, tout à fait ravi par le tour piquant de cette aventure imprévue.

Ils entrèrent tous les trois dans la chambre à coucher. C’est là qu’étaient déposés les diamants de la Daverny, au fond d’un coffre de fer dissimulé sous des tentures, d’où elle les retira pour les montrer à Régine. Comme le jour lentement déclinait, elle alluma des bougies. Bientôt, sous la vive lumière des candélabres, ce fut un rayonnement plus ardent, qui montait au-dessus des écrins ouverts et à travers lequel madame Rocroix admirait, revêtus du plus féerique éclat, les brillants, les émeraudes, les rubis, les saphirs, les pierres les plus rares, des perles fines, tout un amoncellement de magnifiques bijoux montés en colliers, en boucles d’oreilles, en broches, en bagues,

en agrafes, et couchés délicatement sur le blanc velours des boîtes de maroquin, marquées au chiffre de la propriétaire.

Après le feu d'artifice de cette journée, c'était le bouquet. Pour la première fois, Régine comprenait qu'il faut quelquefois aux femmes une grande force d'âme pour résister à un homme épris, dont la passion sait découvrir et employer d'aussi puissants arguments. Sous l'empire d'une étrange défaillance morale, elle sentait s'amasser dans son cœur des trésors d'indulgence pour la Daverny. Elle écoutait ses explications complaisantes, sans songer à s'indigner de ce qui lui était révélé, des turpitudes et des hontes dont ces splendides parures représentaient le prix, sans rougir même de se trouver en un tête-à-tête familial sur le fumier où s'était épanouie, comme une hideuse fleur, la perversité de ce ménage interlope.

VIII

Le somptueux édifice élevé par Thélinge en l'honneur du « Grand-Crédit » se dressait au cœur de Paris, place de la Trinité.

Une merveille en son genre, cette maison : façade flamboyante, à croisées ogivales, avec de larges portes, au seuil desquelles des cariatides étaient placées comme des sentinelles, et surmontées d'un fronton monumental dont une inscription en hautes lettres d'or couronnait le sommet ; puis, sur la blancheur des murs, des plaques en marbre noir portant, gravées, d'autres inscriptions : « Carrières de marbre de la Calédonie », société anonyme au capital de douze millions ; « Assurances fluviales », au capital de six millions ; « Meuneries de la Vendée », au capital de vingt millions ; « Caisse de la batellerie française », au capital de quinze millions ; « Pétroles du Liban », au capital de vingt-cinq millions ; « Compagnies des Gisements aurifères de la Nouvelle-Zélande », au capital de vingt-cinq millions, toutes les créations de Thélinge réunies dans ce palais, à l'ombre du « Grand-Crédit », cinquante millions, sous le patronage duquel elles étaient nées et fonctionnaient.

Au-delà de l'entrée, un immense, dont un bureau élevé sur une estrade occupait le centre avec cette indication : « Renseignements » ; tout autour du hall, des guichets sous des écriteaux ; « Ordres de Bourse, Caisse, Titres, Dépôts, Chèques, Escompte » ; derrière ces guichets, une armée d'employés penchés sur des registres, de garçons de bureau en uniforme, allant, venant, chargés de papiers, dans le bruit tumultueux des voix et des pas, des appels, des sonneries électriques, et du tintement métallique de l'or et de l'argent, roulant sur le cuivre des comptoirs. Aux étages supérieurs, un balcon circulaire laissait voir d'autres employés dans le jour trop blanc qui tombait du plafond vitré. Tout au fond, un large escalier à rampe de pierre conduisait au cabinet du président du conseil d'administration, chez les administrateurs délégués,

chez les directeurs et dans les diverses salles où ces importants personnages se réunissaient périodiquement pour délibérer.

Ce palais et ses installations étaient une création de Thélinge au même titre que les diverses sociétés qu'il y avait logées. Comme, en sa qualité de fondateur, il les présidait toutes, il avait voulu les tenir sous sa main. Des tuyaux acoustiques le mettaient en relation avec les administrateurs préposés à la direction de chacune d'elles. De son fauteuil présidentiel, il menait superbement ces attelages qui portaient sa fortune et surtout celle de ses actionnaires, attelages fringants mais capricieux dont, depuis quelques jours, la mise en train de la Compagnie des Gisements aurifères était venue grossir le nombre.

Cette affaire nouvelle sortait à peine de ses langes, quand André Rocroix en avait accepté la direction avec le titre d'administrateur délégué, sans prendre la peine de l'étudier, uniquement séduit par les avantages matériels qui lui étaient assurés. Aussi lorsque, après avoir passé une semaine à Foix et transmis les services de la préfecture à son successeur, il était rentré à Paris, avait-il dû aborder l'examen de ce qu'il aurait à faire désormais.

Il trouva les employés, encore peu nombreux, placés sous ses ordres, installés dans l'hôtel du Grand-Crédit, au second étage. Là devait être le siège social. Une vaste pièce, à proximité des bureaux, avait été convertie en cabinet pour lui et en salle de délibération pour les administrateurs qui, sous la présidence de Thélinge, formaient le conseil dans lequel il venait d'entrer. Ces administrateurs, au nombre de cinq, étaient les créatures de Thélinge, dupes ou complices, associés depuis dix ans à toutes ses entreprises, accoutumés à lui obéir aveuglément, à prodiguer leur signature à son profit, à couvrir de leur responsabilité les tours d'adresse à l'aide desquels il se dérobaient aux prescriptions de la loi quand elles gênaient l'accomplissement de ses conceptions, à mettre leur nom au bas des prospectus mirifiques destinés à allumer le public.

Il en avait une douzaine du même genre autour de lui, répandus dans les nombreux conseils qu'il présidait, où, grâce

à eux, il trouvait, en toute occasion, une majorité complaisante, prête à voter ses propositions, clients toujours affamés, épaves des régimes politiques antérieurs, ou obscurs amis des temps passés, dont la conscience s'était émoussée à son contact, qui jouaient à tout instant sur un coup de dés l'honorabilité de leur carrière, l'éclat de leurs services, et dont il récompensait la silencieuse obéissance en leur distribuant la desserte de sa table, parts de syndicat, commissions, actions de fondateur, pots-de-
vin, tous ces gains plus ou moins licites qui fleurissent dans les champs fertiles où poussent les sociétés anonymes.

Naturellement, c'est parmi eux qu'il avait choisi les administrateurs de la Compagnie des Gisements aurifères de la Nouvelle-Zélande. S'il leur avait adjoint André Rocroix, en lui confiant non les pouvoirs directoriaux, qu'il entendait exercer souverainement, mais l'apparence de ces pouvoirs, c'est qu'il voulait infuser un sang nouveau dans un personnel usé, vieilli, enrichi peu à peu, parmi lequel il commençait à surprendre des symptômes de lassitude ou même de résistance. Et puis il n'est pas mauvais, pour une société qui se crée, de s'assurer le concours d'un fonctionnaire. Avoir sur ses prospectus un nom qui figurait la veille au bas des arrêtés officiels est, pour une société, un élément de prestige et de confiance aux yeux des actionnaires.

André Rocroix était trop ignorant des mœurs financières du jour pour mettre en doute l'honorabilité de ses collègues et la régularité des actes auxquels il allait prendre part ou de ceux qui s'étaient accomplis à la formation de la Société. Pour la première fois, ce jour-là, il assistait au conseil, occupant autour d'une table à tapis vert la seconde place, vis-à-vis de Thélinge, qui présidait ; il voyait les visages bienveillants de ses collègues lui sourire ; il recevait des félicitations, il se croyait dans le milieu le plus honnête et associé à la plus régulière des entreprises.

Partout, dans ce que l'œil pouvait saisir, se trahissaient la probité, l'ordre. Un joyeux rayon de soleil entrait dans la salle par la croisée, avec le tumulte de la rue. Il semblait dire, ce soleil aimable : « Comme tout est honnête ici ! » Il accrochait des

étincelles aux appuis-main placés devant les administrateurs, portant dans le maroquin leur nom gravé en or, au vernis des boiseries, aux dorures de la pendule et des lampes, au cuivre des encriers. Tout brillait, tout resplendissait, symbole éclatant et rassurant de l'avenir réservé à la Société.

Oh ! que de choses éloquentes disait ce rayon de soleil ! Mais que de laides choses aussi il négligeait d'éclairer ! Ce qu'il ne disait pas, c'est que ce mobilier sur lequel il s'allongeait en se jouant, et dont un faux luxe dissimulait la vulgarité, figurait au compte de premier établissement pour un prix trois fois plus élevé que celui qu'en réalité il avait coûté. Pour qui veut s'enrichir aux dépens d'autrui, il n'est pas de petits moyens. Majorations de frais généraux sont jeux d'administrateur au même titre que majorations d'apports, jeux piquants entrés maintenant dans les mœurs et universellement pratiqués par la bohème financière, en dépit des lois qui les interdisent.

Mais il ne disait rien de cela, ce joli soleil d'hiver. Il ne pénétrait pas dans les ténèbres où la Compagnie des Gisements aurifères de la Nouvelle-Zélande avait pris naissance ; il n'éclairait aucune des illégalités commises, ni cette attestation mensongère de la souscription des cinquante mille actions de la Société et du versement du premier quart de leur prix nominal, exigé par la loi, ni l'opération trompeuse à l'aide de laquelle le Grand-Crédit ayant prêté pour quelques heures, et moyennant commission, à la Compagnie des Gisements aurifères, une somme équivalente au quart du capital social, on avait fait croire au public que ce capital, maintenant évanoui, existait ; ni l'énumération des pots-de-vin distribués pour acheter le silence de ceux qui auraient pu révéler ces vilenies.

Ce qu'il n'éclairait pas davantage, ce soleil menteur, c'était la correspondance enfouie là-bas, au fond d'un coffre-fort, dans le cabinet de Thélinge. S'il y avait porté sa lumière, le naïf Rocroix aurait appris que les mines d'or dont son illustre patron faisait apport à la Société des Gisements aurifères pour un prix de dix millions, achetées par lui d'un groupe de banquiers anglais, ne lui coûtaient que cinq cent mille francs versés comptant ; il aurait appris que les propriétaires de ces

mines s'étaient décidés à s'en défaire, à cause des difficultés de l'exploitation. Elles étaient loin des centres habités, loin de la mer, loin des routes. Le transport du minerai ne pouvait s'effectuer qu'à frais ruineux, et personne n'avait encore ni mesuré l'étendue ni évalué la richesse des gisements. Il se taisait sur toutes ces choses, ce soleil complaisant, et M. le président dont il éclairait la figure finaude, lui souriait comme à un ami devenu son complice.

La séance du conseil tirait à sa fin. On s'était occupé de divers détails d'organisation ; on avait nommé des employés, précisé les attributions de M. l'administrateur délégué, fixé le chiffre de ses appointements : décisions secondaires prises rapidement, sur un mot de Thélinge, dont les observations brèves et concises, faites avec autorité, ne rencontraient pas de contradicteurs.

– Avant de nous séparer, messieurs, dit-il tout à coup, nous avons à nous occuper d'un sujet important : l'émission de nos titres, qu'il convient de préparer dès maintenant et que je vous propose de fixer à la fin du mois prochain. – Les visages endormis s'éveillèrent à ces mots. L'attention se concentra sur les paroles de Thélinge. Il continuait : – Vous savez comment s'est constituée votre société. Elle a eu pour préliminaire la formation d'un syndicat dont vous faites tous partie et auquel j'ai vendu les mines d'or de la Nouvelle-Zélande, lesquelles étaient ma propriété personnelle. Toutes les actions ayant été souscrites par ce syndicat, elles lui appartiennent et lui ont coûté cinq cents francs l'une. C'est à lui de les offrir au public. Il a chargé le Grand-Crédit de cette opération, dont celui-ci a garanti le résultat moyennant une remise de vingt-cinq francs par titre. Vous avez maintenant à décider à quel prix ces titres seront émis.

– Proposez un chiffre, monsieur le président, dit une voix.

– Il me semble que nous devons appliquer ici le principe qui nous a guidés dans les affaires du même genre, que nous avons déjà faites, et qu'une prime de cent francs par action devra donner toute satisfaction aux syndicataires. Si vous êtes

de cet avis, c'est à six cent vingt-cinq francs que serait porté le prix d'émission :

Ce qu'il n'ajoutait pas, c'est que, propriétaire de vingt mille actions, il allait réaliser un énorme bénéfice. Personne n'en fit la remarque. Chacun songeait à son propre gain, calculait ce qu'il retirerait de l'émission.

– Cinq cents fois cent francs produisent cinquante mille francs, se disait André, souscripteur de cinq cents actions ; c'est assez joli comme entrée de jeu... Cinquante mille francs gagnés en six semaines, honnêtement, sans violer la légalité, ce n'est pas à Foix que cela me fût arrivé... Il n'y a que Paris...

Thélinge, maintenant, exposait son plan. Il allait faire rédiger des prospectus, publier des articles dans les journaux pour allumer le public, s'entendre avec les banquiers de province, assurer, en un mot, le succès. On approuvait son langage avant même qu'il eût fini de parler. Lequel des administrateurs aurait tenté d'exprimer un avis différent du sien ? N'étaient-ils pas tous, à des degrés divers, ses obligés ou ses débiteurs ? Mais André, qui n'avait pas encore abdiqué toute indépendance, s'avisa de glisser une question à travers le discours. Il voulait savoir quelle était la valeur réelle des gisements. La question parut déplacée.

– N'avez-vous pas lu le rapport des ingénieurs anglais ? demanda sèchement Thélinge.

– Ce n'est pas un motif, monsieur le président, pour nous priver du plaisir de vous entendre confirmer les assertions de ce rapport.

– Je ne consentirai à les confirmer que lorsqu'un ingénieur français, que je compte envoyer dans la Nouvelle-Zélande, m'aura éclairé sur leur exactitude.

– Peut-être aurait-il mieux valu commencer par là, objecta Rocroix.

Thélinge lui jeta un rapide coup d'œil exprimant le mécontentement et la surprise que lui causaient ces observations indiscrettes.

C'eût été nous condamner à attendre trop longtemps, dit-il. Je me suis d'ailleurs convaincu, par divers renseignements

recueillis avant d'acheter, que les ingénieurs anglais n'ont pas exagéré la vérité. Il est très exact que ces mines sont d'une richesse fabuleuse et très vraisemblable que, dès la première année, la production sera suffisante pour permettre de distribuer un beau dividende.

– Mais alors le prix des actions s'élèvera, reprit vivement André.

– C'est probable.

– Ce n'est plus cent francs que gagneront ceux qui auront gardé leurs titres, c'est deux cents francs, trois cents peut-être... Pourquoi donc hâter l'émission et ne pas attendre ?...

– Attendre ! s'écria Thélinge impatienté ; attendre ! et le moyen, je vous prie ? À l'aide de quelles ressources fonctionnerez-vous, puisque aucun des souscripteurs primitifs n'a versé le prix de ses actions, pas même vous, monsieur Rocroix ? Oh ! je sais bien que le « Grand-Crédit » leur en a fait l'avance ; mais il a besoin de ses ressources, le Grand-Crédit... il faut qu'on le rembourse. – Et, comme s'il regrettait la sincérité de sa réplique, il ajouta, en s'adressant au secrétaire du conseil qui prenait des notes en vue du procès-verbal de la séance : – Inutile de faire allusion à cet incident.

Il y eut un court silence, succédant à l'effarement général provoqué par l'audace de Rocroix et par les paroles du président.

– Je ne savais pas, balbutia l'administrateur délégué, que le Grand-Crédit...

Thélinge l'interrompit :

– Il n'y a plus rien à l'ordre du jour, fit-il, la séance est levée.

Il se leva brusquement et sortit sans ajouter un mot. André, stupéfait, demeurait assis, tandis que ses collègues quittaient lentement leur place et s'éloignaient en le saluant avec froideur.

– Allons, pour mes débuts, j'ai trop parlé, pensa-t-il ; c'est une sottise à réparer.

Il n'eut pas le temps de prolonger ses méditations. Un garçon venait d'entrer et le pria de se rendre sur-le-champ dans le cabinet de M. le président. Il y courut très inquiet.

– Vous moquez-vous de moi, monsieur Rocroix ? cria Thélinge, en le voyant entrer. Est-ce pour me récompenser de vous avoir ouvert les portes de la maison que, à peine entré, vous me créez des difficultés ?

– Des difficultés, moi, monsieur ?

– Eh ! sans doute. Que signifient vos observations, et de quel droit allez-vous à l'encontre de mes projets ? Retarder l'émission ! Vous me la baillez belle. Avez-vous de l'argent à verser dans mes caisses ?

– Mais je ne pensais pas qu'une objection...

– On ne m'a pas accoutumé à m'en faire, dit Thélinge d'un accent où se révélait son despotisme. Je ne suis pas habitué non plus aux questions semblables à celle que vous m'avez posée : Quelle est la valeur des Gisements ? Est-ce que je le sais, moi ? Et en quoi cela peut-il m'intéresser ? Croyez-vous donc que je veux les conserver *in æternum*, ces Gisements ? Ils valent ce qu'ils valent, et je m'en soucie peu. Ce n'est pas mon métier de le savoir. Je suis un marchand de papier et rien de plus.

– Cependant, monsieur, vous avez dit aux actionnaires...

De nouveau, Rocroix fut interrompu. Thélinge ne l'entendait pas et poursuivait son raisonnement.

– J'assigne une valeur au papier que je fabrique, et je le vends le plus cher que je peux. Ne me demandez rien de plus. Ce que valent les mines de la Nouvelle-Zélande, les actionnaires le verront bien, plus tard.

– Mais c'est un jeu qui peut nous conduire en police correctionnelle ! s'écria André révolté.

– La police correctionnelle ! voilà le grand mot lâché, l'épouvantail... Pourquoi la police correctionnelle, je vous prie ? Existente-elles, ces mines, ou n'existent-elles pas ? Si elles existent, que peut-on me reprocher ? De m'être trompé sur leur valeur, tout au plus. Erreur n'est pas crime. – Il fit une pause. – Oh ! je ne prétends pas que la direction des entreprises financières soit sans péril. Mais croyez-vous que j'ai fait ma fortune et que je ferai la vôtre sans courir de risques, le croyez-vous ? – Il s'arrêta, comme s'il attendait une réponse à sa question. Puis, la réponse ne venant pas, il ajouta d'un ton

radouci : – À vous de voir, mon cher, si vous voulez me suivre aveuglément. Si vous me suivez, vous serez bientôt riche ; si vous hésitez, retirez-vous ; il en est temps encore. Mais pour Dieu, épargnez-moi des observations aussi saugrenues que celles de tout à l'heure.

André était vaincu. Il respirait, rassuré ; il avait eu si peur ! Il prit la main de Thélinge et murmura :

– Je ne voulais pas vous déplaire.

– Oh ! je devine bien : vous avez eu les scrupules des débuts ; mais cela dure peu... Ardeur de néophyte... feu de paille ! Je ne regrette pas l'attitude que vous aviez prise, puisqu'elle m'a permis de vous exposer comment j'entends les affaires... Maintenant, c'est dit ; n'en parlons plus. À propos, ajouta Thélinge, avec l'accent compatissant d'un médecin qui panse une blessure ; je vous avais associé, voici quelques jours, à une petite opération de Bourse. Elle a réussi ; votre part est de vingt mille francs. La somme a été versée au crédit de votre compte...

André fut ébloui. Cinquante mille francs gagnés dans le syndicat des Gisements aurifères, c'était déjà beau. Mais vingt mille francs lui arrivant à l'improviste, cela tenait du miracle.

– Et l'on dit que l'argent est difficile à trouver ! se disait-il.

Il remercia Thélinge et sortit, un sourire dans le regard, un frémissement aux lèvres, marchant dans un rêve. Vingt mille francs au crédit de son compte ! Il avait un compte ! Il avait un crédit ! Il passa à la caisse. Sur un mot de lui, le caissier lui remit cinq billets de mille francs, contre un reçu ; il les serra dans sa poche, fiévreusement, tout fier de ce gain si facilement réalisé. Quand il fut dans la rue, il lui fallut toute sa raison pour ne pas danser sur le trottoir.

Il descendit fièrement la Chaussée-d'Antin, regardant de haut les passants, lorgnant les femmes. Rue de la Paix, il s'arrêta aux boutiques des joailliers. Le soleil qui, depuis le matin, devait sa route et transfigurait sa vie, l'accompagnait encore de ses tièdes rayons. Il enveloppait de sa flamme les bijoux exposés aux vitrines, donnait aux choses une ardente gaieté et embellissait l'avenir.

En d'autres temps, André s'était trouvé à la même place, gêné, pauvre, le gousset quasi vide, modeste préfet, réduit à son traitement, obligé de compter, enviant les heureux qui descendaient de voiture à la porte des boutiques. Il avait fait alors ce rêve d'être riche, d'être aimé, et de pouvoir parer à son gré la beauté dont l'image remplissait son cœur. Ce rêve, maintenant, se réalisait. Ses poches étaient pleines ; la fortune lui souriait ; il pouvait se livrer à sa fantaisie librement. Il entra chez un bijoutier, et fit à Marguerite Chardin l'hommage d'une part de ses premiers bénéfices, sous la forme d'un bracelet d'or, orné d'une grosse émeraude entourée de brillants.

IX

C'était trois semaines après le bal de l'Élysée. Vers neuf heures, par un de ces matins d'hiver qui plaquent aux vitres, en couches de givre, l'humidité de la nuit, dans une chambre, au cinquième étage d'un hôtel de la rue Monsieur-le-Prince, Baret venait de se lever. Enveloppé d'un vieux manteau, une mauvaise couverture sur les jambes, il était assis devant une table, essayant d'écrire, pestant contre le froid qui engourdissait ses doigts et pénétrait d'un frisson son corps tiède encore de la chaleur du lit. Son regard attristé, ses joues pâlies, trahissaient un amer découragement, rendu plus douloureux par le jour grisâtre qui entraît du dehors dans cette étroite pièce aux murs nus, meublée comme une chambre de pauvre.

Il le connaissait depuis longtemps déjà, ce logis modeste, où, même par les jours de soleil, n'entraient plus ni la joie ni l'espérance. C'est là que, trente-cinq ans auparavant, il s'était établi en arrivant à Paris, et là qu'il continuait à habiter, lorsqu'à de longs intervalles la lassitude de la vie de province, la nostalgie d'une existence plus active, un regain d'ambition le ramenaient vers ce Paris où il croyait encore trouver la fortune, en dépit des déceptions et des déboires qu'il y avait recueillis.

Trente-cinq ans ! Un tiers de siècle. Quand il en remontait le cours, quand il jetait un regard sur lui-même, sur sa lamentable histoire, il ne découvrait rien qui ne fût sujet d'amertume, même lorsque sa mémoire interrogée l'arrêtait aux heures de sa jeunesse. Projets détruits, ambitions avortées, enthousiasmes dissipés, voilà tout ce qu'il rencontrait dans cette pénible excursion vers le passé. Vaincu, le parti politique auquel il avait rivé sa destinée ; ingrats, les amis auxquels il s'était dévoué ; misérables comme lui, ses anciens compagnons de lutte et d'exil. À cinquante-cinq ans, au seuil de la vieillesse, à cette heure où les plus laborieux commencent à songer aux douceurs du repos, il se trouvait sans position, sans ressource, n'ayant plus même le morceau de pain que lui avait assuré le

Radical de Foix. Depuis trois jours, la démocratie de l'Ariège, fatiguée de ses longs et vains sacrifices, avait laissé tomber de ses mains cette arme de combat. Avec le journal disparu s'abîmait le dernier espoir, celui qui, jusqu'à ce jour et malgré tout, survivait à d'autres espoirs conçus après la chute de l'Empire, ravivés un moment après la mort de Gambetta et maintenant évanouis. Décidément, il ne fallait plus compter ni sur les événements ni sur les hommes. La démocratie périssait, emportée dans le triomphe de la république bourgeoise dont la doctrine opportuniste était devenue le victorieux symbole. Il n'y avait plus qu'à s'étendre sur la route, qu'à laisser la mort venir, ou, comme disait Fargues dans un accès de cynique franchise, qu'à se mettre du côté des corrupteurs.

La conscience de Baret se révoltait à cette pensée. Lui, traître et transfuge ! lui, complice de ces repus dont il avait tant de fois dévoilé les hypocrisies ! Jamais ! Mourir valait mieux. Et cependant, en dépit de l'âge qui montait autour de lui, il se sentait jeune encore, plein d'énergie et de vigueur. Son imagination conservait les ardeurs d'autrefois ; son cœur, la fraîcheur de la jeunesse ; et malgré la souffrance, malgré les privations, son corps n'était pas encore à ce point usé qu'il ne pût se transformer et trouver dans une amélioration d'existence les éléments d'une métamorphose. Dans l'entraînement de ces pensées, loin d'y puiser la volonté d'en finir par la mort avec son âpre misère, Baret cherchait fiévreusement par quel effort suprême, et sans désertier sa cause, il pourrait avoir raison du destin.

Depuis plusieurs jours, cette idée le poursuivait. C'était comme un désir de connaître, avant de mourir, les joies de la vie, de se dérober aux rigueurs du sort, de manger à sa faim, de boire à sa soif, d'être vêtu chaudement, de savourer la volupté du bien-être, de mordre même à ces fruits d'amour que jamais sa main n'avait pu atteindre. Résolu à ne pas payer la conquête qu'il rêvait du prix d'une trahison, et dévoré cependant du désir d'en jouir, il songeait à quitter la politique, à chercher une position dans les affaires. N'était-ce pas dans les affaires que, depuis quelques années, tant d'autres s'étaient réfugiés

et avaient trouvé un somptueux abri ? Pourquoi ne ferait-il pas comme eux ? Sur la feuille blanche étalée devant lui, il avait commencé à rédiger une demande, et cette demande était adressée à André Rocroix.

C'est durant la soirée de la veille qu'il en avait conçu le plan, en apprenant par un journal que le préfet démissionnaire de l'Ariège, nommé depuis quelques jours administrateur délégué de la Compagnie des Gisements aurifères de la Nouvelle-Zélande, venait de recevoir la croix d'officier de la Légion d'honneur, pour services exceptionnels. La lecture du décret lui avait arraché d'abord un sourire de mépris et de pitié. Quels services exceptionnels le préfet de l'Ariège avait-il donc rendus à la république ? Baret s'était indigné. Puis, l'indignation se dissipant, le souvenir de ses relations avec les Rocroix avait adouci son humeur. Malgré son opposition, malgré les attaques quelquefois violentes de son journal, leur bienveillance ne s'était jamais altérée. Il se rappelait la bonne grâce de la préfète, l'urbanité de son accueil, la douceur de son sourire, l'éclat de sa beauté, et, tout attendri, il se disait que ni Rocroix ni sa femme ne refuseraient de lui tendre la main et de lui porter secours. Ils étaient de ceux que le bonheur qui leur échoit ne rend pas insensibles au malheur d'autrui.

La lettre qu'il écrivait à André s'inspirait de ces sentiments. Elle débutait par des félicitations adressées au nouvel officier de la Légion d'honneur ; elle se continuait par le récit des infortunes de Baret. Il allait la terminer, en formulant son désir de trouver un emploi ne tenant par aucun lien à la politique. Mais ses doigts, saisis par le froid, refusaient leur service. Il se leva pour essayer de se réchauffer en marchant. Ses réflexions prirent un autre cours. Ses projets brusquement se modifiaient. Pourquoi écrire ? Rocroix lirait-il sa lettre ? Aurait-il seulement le temps de la lire ? Ne serait-il pas plus habile d'aller voir madame Rocroix, de solliciter son appui ? Les femmes sont compatissantes. S'il parvenait à émouvoir celle-là, elle ne refuserait pas de plaider pour lui. Ô magique pouvoir d'une espérance évoquée dans un sourire féminin ! Baret reprenait

courage. Maintenant sa pauvreté lui semblait moins âpre, moins désespérée.

Il avait à attendre durant plusieurs heures avant de se présenter chez madame Rocroix. Où et comment passer ce temps ? Il sortit. Après un frugal repas dans une crèmerie du quartier, il alla à la Bibliothèque nationale, rue Richelieu. Ayant demandé un livre, le premier venu, il s'installa à une place et y demeura, bercé par le recueillement solennel qui tombait de la coupole vitrée et que troublait à peine le bruit des allants et venants. Du moins, dans cette vaste salle où il avait chaud, un bien-être relatif, le silence de ses voisins, tout l'encourageait au travail. Mais il ne travaillait pas. En vain, il essayait de fixer son attention sur le livre ouvert devant lui. Une préoccupation plus pressante le détournait des pages feuilletées fiévreusement. Il songeait à madame Rocroix ; il préparait par la pensée le discours qu'il lui adresserait, véritable plaidoirie, puisqu'il s'agissait d'obtenir d'elle une position qui lui assurât du pain.

À deux heures, il quitta la salle et se dirigea vers la maison meublée de l'avenue Montaigne où, quelques jours auparavant, au lendemain du bal de l'Élysée, il avait déposé une carte. Là, on lui apprit que les Rocroix habitaient maintenant avenue de l'Alma. Il continua sa course, et bientôt il sonnait à leur porte, au second étage d'une luxueuse maison nouvellement bâtie, très inquiet, se demandant anxieusement si madame Rocroix aurait conservé de lui un souvenir assez favorable pour le recevoir. À sa grande surprise, le domestique qui vint lui ouvrir, loin de refuser de l'introduire, s'inclina devant lui, souriant, accueillant, comme pour lui donner à entendre qu'il était attendu. Au fond de l'antichambre, remplie de fleurs et embaumée de leur parfum, il lui désigna une porte sous une portière, en disant :

– C'est le jour de madame.

Baret d'abord ne comprit pas. Un peu troublé, il traversa l'antichambre, après avoir laissé son pardessus aux mains de l'introducteur, et se trouva au seuil d'une pièce somptueuse. Il s'arrêta surpris par ce qu'il voyait, tout décontenancé. Il avait

espéré trouver madame Rocroix seule, être libre de lui présenter sa requête. Mais cinq ou six personnes faisaient cercle autour de la cheminée, à droite de laquelle elle était elle-même assise, vêtue d'une élégante robe de velours rouge, minaudant, parlant avec volubilité, tout empressée à faire les honneurs de son salon, ouvert depuis quelques jours seulement, dans cet appartement décoré, orné par elle avec autant de luxe que de goût. Baret restait là, tout interdit, jetant un regard éperdu sur les visages qu'il voyait pour la première fois.

– Bonjour, monsieur Baret, dit alors avec une grâce exquise une voix de femme. – Dès le premier mot, il l'avait reconnue : c'était la voix de Régine. – Entrez, entrez, reprit-elle avec bienveillance ; tenez, venez vous asseoir près de moi.

Cet accueil trahissait une bonté dont il fut touché et qui l'encouragea. Il eut un moment de vertige, sous la curiosité des yeux braqués sur lui. Puis, s'armant de sang-froid, il se redressa et alla s'asseoir à la place que, du bout de son éventail, lui indiquait Régine. Il n'était pas encore assis que déjà la conversation, interrompue par son arrivée, reprenait de plus belle et devenait générale. Il se pencha vers madame Rocroix.

– Si j'avais su que vous n'étiez pas seule, madame, balbutia-t-il, je ne serais pas entré.

– Pourquoi ? demanda-t-elle. Je vous assure que je suis très heureuse, monsieur, de vous voir ici le jour où, pour la première fois, je reçois mes amis.

– C'est que j'avais à vous parler, madame, à vous en particulier.

– À moi, monsieur !

– J'ai tant besoin que votre bienveillance ne me fasse pas défaut !

– Elle vous est acquise, et vous pouvez y compter.

– Alors, quand pourrais-je avoir l'honneur de vous entretenir de moi ?

– Mais, tout à l'heure, après ma réception, quand il n'y aura plus personne, ou, si vous ne pouvez attendre, demain, quand vous voudrez.

Ce fut dit d'un accent qui mit un baume dans l'âme ulcérée de Baret. Sous le coup de la violente émotion qui s'était emparée de lui, il resta cloué sur son siège, sans voir personne, uniquement occupé du motif de sa visite, préparant ses phrases, comme s'il eût redouté d'être provoqué à dire devant tout ce monde dans quel but il était venu. Heureusement, on ne s'occupait plus de lui ; il se remit, sans oser cependant prendre part à l'entretien.

Ainsi que le lui avait dit le valet de chambre, c'était le jour de madame. Elle recevait pour la première fois, depuis son installation dans l'appartement de l'avenue de l'Alma. Baret n'eut qu'à prêter l'oreille pour savoir bientôt quels étaient les gens au milieu desquels il se trouvait. Là, près de la cheminée, Thélinge, grave, silencieux, l'air pénétré en regardant Régine ; à côté de lui, madame Verdier, une amie de pension que madame Rocroix s'était découverte, depuis quelques jours, mariée à un avoué à la cour de Paris ; un peu plus loin, l'avoué lui-même, venu sous le prétexte d'accompagner sa femme, en réalité dans l'espoir de donner comme cliente à son étude la Compagnie des Gisements aurifères de la Nouvelle-Zélande. Le ménage s'efforçait d'être aimable : la femme, une petite brune, maigrelette, sans charme et sans esprit, en ne cessant pas de sourire silencieusement à Régine, avec de grands airs de tendresse et d'effusion ; le mari, un gros blond, commun et trop gras, en s'efforçant d'animer de son geste désordonné, de son rire éclatant, de sa parole bruyante, la conversation qui languissait. Pour compléter le cercle, deux ou trois autres personnages, récemment présentés à madame Rocroix.

Baret se tenait au bord de son fauteuil, pressant les ailes de son chapeau de ses mains crispées qu'emprisonnaient des gants noirs, usés aux coutures, blanchis aux extrémités, posé de trois quarts, s'efforçant de garder une attitude digne et fière, se répétant à lui-même, après chaque parole dite, ce qu'il y aurait répondu s'il avait eu la témérité de répondre. Son regard allait des personnes aux choses, étudiant les uns, admirant les autres, partagé entre le tapis aux ramages roses s'enchevêtrant sur un fond gris, doux et chaud sous ses pieds, et Régine, dont la beauté

vue de près et mise en lumière par le luxe qui l'entourait, ouvrait son cœur à des émotions ignorées jusque-là.

Oh ! que de grandes choses il aurait accomplies s'il eût conquis au début de son existence l'amour d'une si parfaite créature ! Quel chemin il aurait fait, soutenu, conseillé, dirigé par elle ! Quelle énergie il eût puisé dans sa tendresse ! S'il était vrai, comme l'affirmaient certains personnages dont l'opinion faisait autorité à Foix, que Fargues possédât le cœur de cette aimable femme, le sort de Fargues était digne d'envie.

– Mais l'aime-t-il comme elle veut être aimée et mérite de l'être ? se demandait Baret. L'aime-t-il ainsi que je l'aurais aimée, moi ?... Pour jouir d'un si riche trésor, j'aurais donné tout mon sang.

Il s'exaltait, grisé comme si c'eût été un parfum capiteux, par la grâce des attitudes de Régine, la couleur de ses cheveux, l'expression de son regard, par son charme tout-puissant. Il songeait avec mépris à Rocroix, à ce mari sot et bête, au point de ne pas apprécier le prix de son bien, qui courait aux aventures vulgaires, quand il avait sous sa main la perle rare, l'oiseau bleu.

Et dans l'âme naïve et vierge de Baret, dans cette âme à l'enveloppe farouche, dont la violence de ses convictions politiques et les misères de sa vie n'avaient pu détruire la sensibilité, tombait une pure semence d'amour. Elle trouvait un sol fécond, encombré jusqu'à ce jour de préjugés et de haines, et, comme une fleur, y faisait pousser le plus tendre dévouement. C'est l'accueil de Régine qui venait d'opérer cette métamorphose, – un miracle. Baret attendait maintenant sans impatience comme sans appréhension qu'elle se trouvât seule. Elle lui avait inspiré confiance ; il ne doutait plus du succès de sa démarche ; il bénissait le contretemps qui le retenait à la place où il goûtait de si salutaires émotions. Il n'avait aucune hâte de la quitter. Il y serait resté longtemps ; il y serait resté toujours.

Les Verdier se levèrent pour prendre congé. Tout le monde fit comme eux. Il y eut, de leur part, de bruyantes protestations d'amitié. C'était une grande joie de s'être retrouvé ; on se promettait de se revoir bientôt et souvent. La femme embrassa Régine ; le mari lui baisa la main. Elle les accompagna jusque

dans l'antichambre. Quand elle revint au salon, les autres visiteurs, à l'exception de Thélinge et de Baret, la saluèrent avant de s'éloigner. Ils restèrent tous deux, seuls avec elle, se regardant sans bienveillance, en rivaux, résolus à ne se rien céder. Mais, d'un mot, Régine dissipa le nuage qui s'élevait entre eux. Elle dit à Baret :

– Vous pouvez parler de ce qui vous amène. Si c'est ce que je suppose, ne craignez pas de parler devant monsieur. Il est de nos amis. Ses avis pourront vous être utiles.

Elle nomma Thélinge et lui présenta Baret. Encouragé par la présence de l'illustre financier, comprenant quel utile parti il en pouvait tirer, Baret exposa l'objet de sa visite, pourquoi il entendait renoncer aux luttes stériles de la politique, quel sentiment l'avait poussé à solliciter le bienveillant appui de madame Rocroix. Il fit un émouvant tableau de ses anciennes espérances, maintenant brisées, de son âpre misère. Il parlait simplement. Il ne plaidait plus que sa cause personnelle et non celle de son parti ; il la plaidait avec une sincérité qui rendait émouvants ses accents et ses plaintes.

Quand il eut fini, Régine regarda Thélinge ; dans ce regard, il y avait comme une invitation de répondre.

– Vous songez à entrer dans les affaires, fit Thélinge, du ton d'un homme qui veut écarter un importun ; les affaires, c'est bientôt dit. Mais quelles sont vos aptitudes ?

– Je suis journaliste, monsieur ; j'ai dû étudier bien des questions, toucher un peu à tout.

– Sans aller au fond de rien...

– Suis-je donc condamné à mourir de faim ? demanda vivement Baret.

– J'espère pour vous que non ; mais vous voudrez bien reconnaître que ni madame ni moi ne sommes tenus à rien.

Engagé sur ce ton, l'entretien allait mal tourner. Déjà, l'ancien Baret reparaisait, le Baret d'avant la métamorphose, rogue, presque insolent, toujours armé contre les humiliations et les impertinences. Heureusement, Régine intervint, en bonne infirmière, prompte à panser toute blessure faite à l'incorrigible orgueil de ce réfractaire pour qui la vie n'avait eu que cruautés.

– Ne continuez pas, monsieur Thélinge, fit-elle ; il est bien vrai que je ne suis tenue à rien envers M. Baret. Mais il ne sera pas dit que j’aurai trompé l’espoir qu’il a conçu en venant vers moi.

– Oh ! madame, soupira Baret bouleversé par ce que cette parole respirait d’affectueuse compassion.

– Mettez-vous là, monsieur, continua Régine, en lui désignant un élégant petit bureau, voici du papier, de l’encre, une plume ; rédigez une note sur ce que vous avez fait dans le passé et sur ce que vous désirez dans l’avenir ; puis veuillez vous en fier à moi pour vous obtenir promptement satisfaction.

La reconnaissance qui montait dans le cœur de Baret paralysait sa voix. Il ne put qu’obéir. Régine revenait vers Thélinge, debout devant la cheminée.

– Si c’est ainsi que vous devez accueillir mes protégés, lui dit-elle à demi-voix, je ne serai pas encouragée désormais à vous recommander aucun d’eux.

– Votre protégé, ce monsieur-là ! Pouvais-je deviner ? J’ai cru que c’était un gêneur que vous entendiez renvoyer au plus vite.

– Lui ! le pauvre homme ! Je tiens au contraire à lui être utile, à lui donner un peu de joie. Voulez-vous m’y aider, monsieur Thélinge ?

– De tout mon cœur, surtout s’il veut nous laisser ensuite... Vous savez bien que je désire me trouver seul avec vous. Il y a si longtemps que je n’ai pu vous parler de mes sentiments.

– De votre amitié ! répliqua Régine souriante, car c’est de votre amitié que vous voulez me parler, je suppose.

– Non, madame, de mon amour.

– Oh ! monsieur, vous manquez à nos conventions.

– Je suis si malheureux ! soupira Thélinge. Je vous aime...

– Doucement, doucement, et attendez au moins que M. Baret soit parti...

Thélinge se méprit à ce trait de coquetterie féminine. Lui, l’homme fort, le sceptique, le vicieux, il n’était plus à cette heure entre les mains de Régine que comme un enfant naïf et crédule, prêt à aller partout où elle voudrait le conduire. Il crut,

à l'entendre, qu'elle se laissait fléchir ; qu'elle était prête à prendre l'engagement d'écouter la passion qui, des pieds à la tête, le secouait.

– Que désirez-vous qu'on fasse pour votre protégé ? demanda-t-il, tout pâle, très ému.

– Qu'on lui trouve un emploi dans l'une de vos entreprises.

– Vos désirs sont des ordres, madame. – Et, s'adressant au journaliste, il continua : – La note que vous rédigez, monsieur Baret, est inutile. Je n'en ai nul besoin pour savoir qui vous êtes et ce que vous valez. Justement, madame. Rocroix vient de me suggérer une idée qui d'abord ne m'était pas venue. Vous êtes un vétéran de la presse. C'est un homme comme vous qu'il me faut pour diriger, au Grand-Crédit, le bureau des études financières que je me propose de créer. Vous serez chef de cet important service, avec un traitement de douze mille francs. Venez me voir demain matin à mon cabinet. Je vous expliquerai votre besogne.

Baret se leva stupéfait, tremblant, hors d'état de remercier. Il bredouillait :

– Chef du bureau des études financières, je crois, en effet...

Il ne put continuer. Son regard, exprimant l'effarement d'une immense surprise, se levait sur madame Rocroix, chargé de gratitude muette, mais profonde. Il semblait dire à Régine, ce regard attendri :

– Je sais bien ce que je vous dois ; je ne l'oublierai pas.

Mais ce n'était pas fini. De nouveau, Thélinge parlait.

– Je crois que vous vous acquitterez à merveille de la tâche que je vous confie, et, comme j'ai lieu de penser que vous ne roulez pas sur l'or, permettez-moi de mettre à votre disposition, dès aujourd'hui, le montant du premier mois de vos appointements.

Il tirait de sa poche un carnet de chèques, prenait la plume, écrivait quelques lignes et remettait à Baret ébloui un morceau de papier à qui sa signature venait de donner une valeur de mille francs.

– Allez vite, ajouta-t-il, si vous voulez arriver avant la fermeture des caisses.

– Je vous reste très reconnaissant, monsieur, répondit. Baret. M'autorisez-vous à annoncer à M. Rocroix ce que vous venez de faire pour moi ?

– Je vous y autorise volontiers. Vous le trouverez à son bureau.

Baret gagnait la porte, son chapeau dans une main, le chèque dans l'autre, pris d'une envie folle d'éclater de rire, quoique ses yeux fussent remplis de larmes. Régine l'accompagnait, en le félicitant. Prêt à la quitter, il s'arrêta et se tourna vers elle. D'une voix frémissante, il lui dit :

– Madame, daignez me considérer comme le plus ardent de vos amis, et, si jamais il vous faut ma vie, prenez-la. Elle est à vous.

Il se frappa la poitrine, comme pour enfoncer dans son cœur le souvenir de cette offre fiévreuse et spontanée, et il s'éloigna comme si la fortune favorable l'emportait dans un tourbillon.

– Êtes-vous contente de moi, madame ? demanda Thélinge à Régine, au moment où Baret disparaissait.

Elle lui tendit la main.

– Tout autant que vous devez l'être de vous, puisque vous venez de faire un heureux.

Baret n'entendait rien. Il descendait quatre à quatre les degrés de l'escalier, sautait dans un fiacre, en jetant au cocher l'adresse du Grand-Crédit, et tombait sur les coussins de la voiture, écrasé par l'émotion. Douze mille francs par an, son existence à Paris assurée, des relations fructueuses, une route large et superbe ouverte devant lui, le conduisant à un avenir nouveau, et, dominant cette réalité, la fine silhouette de madame Rocroix, adorable femme qu'il aimait éperdument et qui venait de lui ouvrir la porte de cette réalité séduisante comme le plus enchanté des rêves... il n'y pouvait croire. Mais, au Grand-Crédit, il trouva les caisses encore ouvertes, une foule autour des guichets. Sur le vu du chèque signé Thélinge, le caissier l'appela avant son tour et lui compta dix billets de banque de cent francs. Il les serra dans la poche de sa pauvre redingote. Puis, s'étant fait indiquer le cabinet de Rocroix, il y monta. Dans une antichambre au second étage du vaste monument, un

garçon de bureau répondit à sa question que M. l'administrateur délégué, étant en conférence, ne pouvait le recevoir.

– J'attendrai qu'il ait fini, répliqua Baret. Je lui suis envoyé par M. Thélinge pour une communication qui ne peut être remise à demain.

Le nom de Thélinge produisit sur le garçon de bureau le même effet que sur le caissier. Il le rendit aimable et souple.

– Ah ! c'est différent, et si monsieur veut me dire son nom, j'aurai l'honneur de l'annoncer.

Baret donna sa carte et attendit deux minutes à peine. Le garçon revint lui dire que M. l'administrateur délégué allait le recevoir à l'issue de la conférence qui le retenait en ce moment. On l'introduisit dans un petit salon précédant le cabinet de Rocroix, et on l'y laissa seul.

Par une croisée basse, ce salon prenait jour dans le hall. Baret appuya son front aux vitres, en suivant des yeux le mouvement de l'immense salle, toute pleine du bruit des espèces et de la rumeur confuse des appels qui se succédaient de tous les côtés. Le jour déclinait. Sous le plafond vitré, un foyer resplendissant répandait lentement sa clarté blanchâtre, annonçant la fin de cette vie spéciale et tourmentée, dont l'activité paraissait redoubler au fur et à mesure qu'elle approchait de son terme. L'argent circulait plus vite, comme s'il y avait une entente entre ceux qui le versaient et ceux qui le recevaient pour en finir avant l'heure marquée pour la fermeture des caisses. C'était le coup de feu du dénouement, le dernier acte, après lequel, comme tous les soirs, le rideau allait se baisser sur la comédie représentée là durant toute l'année. Baret s'intéressait à ce spectacle. Il pensait que désormais il allait vivre en ces lieux, y chercher le dédommagement qu'il considérait comme lui étant dû, en raison de tant de maux immérités soufferts dans le passé.

Mais, brusquement, son attention fut détournée de ce qui le captivait. Un bruit de discussion se faisait entendre dans le cabinet de M. l'administrateur délégué, de l'autre côté de la haute porte à double battant, tendue de drap brun, qui avait attiré le regard de Baret lorsqu'il était entré. Chose étrange, on eût dit une voix féminine, alternant avec la voix de Rocroix.

– Les femmes discutent donc les affaires maintenant ? se demandait Baret.

Son honnêteté lui défendait de prêter l'oreille. Il ne cherchait pas à entendre : mais voilà que la parole de la femme dominait celle de l'homme. Des lambeaux de conversation passaient à travers la double porte. « Comédie française... ma place est là... J'arriverai... j'en ai assez, des pannes du Vaudeville... il faudra bien que Fargues s'exécute... il a promis d'agir... Aimery Gérard marchera. »

Ce flot de paroles s'arrêta. L'homme parlait à son tour, mais très bas. Puis, de nouveau, c'était la femme, un accent irrité et moqueur.

– Soyez jaloux, c'est-à-dire ridicule, mon cher ; je ne compromettrai pas mon avenir pour vous plaire. Encore une pause, suivie d'un éclat de rire. –... Alors, tu vois bien que tu n'es qu'une bête.

Est-ce M. l'administrateur qu'on traitait ainsi ? Baret ne put le savoir, car maintenant la conférence se poursuivait si paisiblement qu'il n'entendait plus rien. Un grand recueillement enveloppait le cabinet clos.

Baret commençait à s'impatienter, quand enfin la porte s'ouvrit. Une femme passa rapidement, le visage caché sous une voilette noire, très épaisse. Rocroix l'accompagnait, incliné, dans une attitude de respect. Il alla derrière elle jusque sur l'escalier, du haut duquel il la regarda descendre, continuant à la saluer ainsi qu'on salue une personne digne des plus grands égards. Alors, seulement, il revint vers Baret, joyeux, les mains tendues :

– Désolé de vous avoir fait attendre, mon cher... Mais, vous savez, les affaires.

– Oui, oui, monsieur, une conférence importante ; votre garçon de bureau me l'avait dit. J'ai cependant voulu vous attendre. Je tenais à vous offrir mes compliments pour la distinction dont vous venez d'être l'objet.

– C'est très aimable à vous... Entrez donc dans mon cabinet...

Il avait dans le geste et dans le langage la condescendance de l'homme heureux, et aussi un reste de solennité administrative, une vieille habitude de sa vie de préfet. Il désigna une chaise à Baret et resta debout, le dos au feu, jouant avec une cigarette qu'il venait d'allumer.

– Je suis donc ici, monsieur, pour vous porter mes félicitations, continua Baret, et en même temps pour vous annoncer, avec l'autorisation de M. Thélinge, le bonheur qui m'arrive, un peu grâce à lui, beaucoup grâce à la bienveillance de madame Rocroix, ce qui doit vous faire comprendre pourquoi j'ai voulu que vous en fussiez le premier averti.

– Et quel est ce bonheur que vous devez à ma femme et à M. Thélinge ?

– J'entre au Grand-Crédit, comme chef du bureau des études financières.

– Eh ! mais, nous allons travailler aux mêmes affaires et pour les mêmes intérêts, observa Rocroix avec enjouement. Pour ma part, je m'en réjouis. Dites-moi seulement, mon cher, comment cela s'est fait.

Heureux d'obéir, Baret raconta brièvement son aventure en y mêlant maintes manifestations de sa gratitude envers madame Rocroix. André l'écoutait avec une complaisance feinte, mécontent de l'empressement qu'avait mis Régine à faire, au profit de ce pauvre homme, le premier essai de son influence sur Thélinge. Allait-elle maintenant prodiguer cette influence en faveur d'inconnus ou d'indifférents ? Et ce Thélinge, à propos de quoi étendait-il sur Baret une main secourable, lui qui professait l'horreur des besoigneux et des affamés ? Le trait tenait du prodige, et André en prenait ombrage. Mais il se garda de le laisser voir. Lorsque Baret eut terminé son récit, il le félicita, en apparence, plein d'effusion.

– Madame Rocroix a été bien inspirée en vous appuyant de tout son effort, lui dit-il. Rien ne pouvait m'être plus agréable que son intervention. Comptez toujours sur moi, sur elle, comme moi-même je compte sur vous.

– Oh ! monsieur, objecta Baret, ma situation est bien modeste à côté de la vôtre. Il est douteux qu'elle me donne l'occasion de vous prouver mon dévouement.

Rocroix secoua la tête. Il n'était pas convaincu ; il l'était si peu qu'il ne songeait déjà qu'à ménager le crédit naissant de Baret, comme s'il prévoyait que quelque jour ce crédit rivaliserait avec le sien.

X

Depuis le matin, chez les Rocroix, tout était en l'air. Les domestiques préparaient l'appartement en vue du grand dîner qui devait y être donné ce jour-là, pour pendre la crémaillère et aussi pour arroser la croix de monsieur, disait Chamarette. Invités : le ministre de l'intérieur, Thélinge et sa femme, Lucien Fargues naturellement, le ménage Verdier, le successeur de Rocroix dans l'Ariège, qui se trouvait encore à Paris ; les sénateurs et les députés du département, les administrateurs de la Compagnie des Gisements aurifères de la Nouvelle-Zélande, enfin Baret, convié par Rocroix, à titre d'homme à ménager : en tout, vingt-deux convives. Régine aurait voulu que l'oncle Fréminot fût de la fête. Sur ses instances, André avait consenti à aller inviter le vieillard. Mais il était revenu, très mécontent du résultat de sa démarche, assez penaud, l'oncle ayant durement décliné l'invitation.

Un gros évènement dans la vie des Rocroix, ce dîner, une prise de possession de leur état nouveau la première manifestation de leur volonté de se tailler un rôle dans la société parisienne. Aussi n'avaient-ils rien négligé pour donner à leur réception la plus grande solennité. Ils entendaient en laisser à leurs invités un vif et très aimable souvenir. La cuisinière, l'ancien cordon bleu de la préfecture de Foix, avait reçu l'ordre de ne rien épargner pour que le menu, longuement étudié, fût exquis. Chevet devait fournir divers plats. Quant à la soirée, André, pour en charmer les heures, rêvait quelque passe-temps extraordinaire. Il parlait mystérieusement d'un projet dont l'exécution serait une surprise pour tout le monde, et sur lequel il refusait, même à sa femme, toute explication.

Chamarette avait pris en main la direction des arrangements. Elle recevait les fleuristes, transformait les deux salons, veillait au couvert. Pour la seconder, et les Rocroix n'ayant pas encore complété le personnel de leurs serviteurs. Thélinge leur avait prêté son maître d'hôtel Larrigue, qui était en même temps son

valet de chambre, et dont il vantait hautement les mérites. Un géant, ce Larrigue, beau garçon, un peu trop blond peut-être, au teint trop pâle, presque blafard, mais bien découplé, très vain de ses favoris flottant comme des ailes, et de ses yeux trouvés superbes par les chambrières de son quartier.

À tout instant consulté par Chamarette, il donnait son avis d'un ton de condescendance et de protection où se révélait, avec l'expérience d'un valet qui a couru le monde et jaugé les maîtres, un sérieux désir de plaire à cette jolie noiraude dont, en souriant d'un étrange sourire, il avait, dès son arrivée, comparé l'ardent regard à un brasier où il se sentait prendre feu comme une allumette. Ce désir, perçant à travers les paroles, dans les œillades furtives et jusque dans les gestes, flattait énormément Chamarette, la troublait, lui communiquait une fièvre singulière. Pour la première fois de sa vie, elle observait avec intérêt un homme qui ne s'appelait pas Jaqueton et qui n'était pas garde forestier dans l'Ariège. Le coup de foudre. Monsieur Larrigue par-ci, monsieur Larrigue par-là. Elle l'appelait pour rien, pour dresser le dessert, pour placer les couverts, pour disposer les fleurs. Il répondait sans impatience, très calme, gardant seul son sang-froid parmi cette domesticité emballée dans l'excitation du coup de feu.

Vers six heures et demie, tout était prêt. Avant d'allumer les bougies, les gens réunis à l'office mangeaient un morceau, histoire de se donner des forces, répétait Larrigue en se versant du vin à plein verre et en jouant énergiquement des mâchoires. À ce moment, Régine sortit de sa chambre, habillée, parée, toute prête pour la représentation, simplement vêtue d'une robe blanche, en cachemire, flottante à la taille, laissant nus les épaules et les bras, très belle ainsi, et ne l'ignorant pas, ayant aux lèvres le sourire satisfait d'une actrice qui sait ce qu'elle vaut et, sur le point d'entrer en scène, est assurée du succès. En mettant ses gants, des gants noirs montant jusqu'au coude, elle parcourait lentement les deux salons, la salle à manger, jetant à tout un regard pour se convaincre que rien ne manquait. Satisfaite de cet examen, elle entra dans son boudoir afin d'y attendre l'arrivée de ses invités. Elle avait encore trois quarts

d'heure devant elle. Elle resta debout près de la cheminée, les yeux vers la glace, passant la main sur ses cheveux, arrangeant les plis de son corsage, tout heureuse, dans cette inauguration de son luxe, de sa vie nouvelle, un ancien rêve réalisé.

Elle était enfin à Paris, après avoir si souvent et tant souhaité d'y venir. Elle y était comme elle avait voulu y être, ayant devant soi un avenir qu'en ce moment elle voyait tout en rose. Durant cette journée, passée en préparatifs pour le soir, le souvenir des avertissements de l'oncle Fréminot avait, à diverses reprises, troublé sa quiétude, mis un nuage sur son front. Maintenant, la lumière naissante aux bougies des lustres éclairait la réalité d'un jour si rassurant, que l'importun souvenir était éteint et le léger nuage dissipé. Son cœur, tant de fois bouleversé, depuis son arrivée à Paris, par la crainte de perdre son amant, se rassérénait. Quoiqu'elle n'eût pas vu Lucien depuis deux jours, quoiqu'elle eût saisi de nouveaux symptômes du refroidissement qui l'alarmait naguère, il lui suffisait, pour cesser de craindre, de se dire qu'il allait venir et qu'il la trouverait belle.

Ce fut un instant rempli de douceur, durant lequel elle sentit monter autour de soi, avec l'orgueil de sa beauté, une inébranlable confiance, un de ces instants où l'âme puise dans le bien-être matériel comme dans la paix morale une intrépidité qu'on croit invincible. Il ne lui semblait pas qu'aucun malheur pût lui arriver. Elle venait de se le dire, quand le timbre de la porte d'entrée résonna dans l'appartement. Elle crut d'abord que quelqu'un de ses invités était en avance. Mais Chamarette montrait sous la portière sa figure futée et disait :

– C'est l'oncle de madame.

– Mon oncle Fréminot ! s'écria Régine ; qu'il entre, qu'il entre !

Elle se précipita pour aller au-devant de lui, le rencontra dans l'antichambre, et, après l'avoir embrassé, le mena dans le boudoir, où ils restèrent seuls.

– Je passais devant ta porte et je suis monté, dit l'oncle sans ôter sa pelisse et sans s'asseoir. Mais je ne m'arrête pas ; je te sais occupée ce soir, et moi-même je n'ai que quelques minutes.

– Mon oncle, pourquoi n’avez-vous pas accepté notre invitation ? demanda Régine. Vous m’avez fait beaucoup de peine. Et, comme il la regardait, silencieux : – Allons, méchant oncle, expliquez-vous ? Pourquoi n’êtes-vous pas des nôtres ?

– C’est pour te l’expliquer que je suis ici, mon enfant. J’avais commencé à t’écrire ; puis j’ai déchiré ma lettre. Une lettre ne dit pas toujours ce qu’on veut dire ou le dit mal ; elle l’exagère ou le défigure. J’ai craint de te causer un nouveau chagrin. J’ai craint surtout de paraître te retirer ma tendresse, et j’aurais été désolé si tu avais pu croire que tel était mon dessein.

– Oh ! je sais bien que vous ne cesserez jamais d’aimer votre petite Régine. Je n’ai pas démérité, et ce n’est pas un motif parce que vous trouvez qu’en abandonnant sa carrière, pour s’établir à Paris, André a commis une imprudence, pour n’être pas parmi nous quand nous allons célébrer la distinction dont il a été l’objet.

– Sa croix d’officier ! mais j’étais tout disposé à la fêter en famille, chez vous ou chez moi.

– Que ne la fêtez-vous ici, ce soir, avec nos amis ?

– Vos amis ! Thélinge, votre ami ! Allons donc ! Cet homme ne m’inspire que du mépris. Jamais, jamais, entends-tu, ma Régine ? je ne prendrai place à la même table que lui. Jamais je ne consacrerai, par ma présence, l’amitié subite survenue entre vous, cette amitié feinte qui procède, de son côté, d’un intérêt encore caché, que tu verras se révéler tôt ou tard, et, de votre côté, du désir de faire promptement fortune.

– Ce désir n’est-il pas avouable ?

– Non, quand c’est un Thélinge qui en est l’instrument. Un homme sans considération, sans moralité, continua l’oncle Fréminot avec amertume. – Ah ! Dieu sait où vous conduira le personnage. Je voudrais me tromper. Malheureusement, une longue expérience m’a appris que rien de bon ne peut venir d’un coquin.

– Vous êtes dur, mon oncle.

– Je suis juste, ma nièce. Mais je ne veux rien ajouter à la peine que t’a causée ma résolution. J’ai voulu seulement te l’expliquer. J’ai voulu surtout te dire que ma tendresse pour toi,

pour ton mari, n'est pas refroidie. Peut-être serez-vous un jour obligés d'y faire appel. Vous saurez alors ce qu'elle vaut.

– Je n'en ai pas douté, et André n'en doute pas plus que moi.

– Prouvez-le-moi alors : toi en me venant voir souvent ; lui en me demandant conseil avant de s'engager davantage. Peut-être, après tout, est-il possible encore de vous tirer des griffes du sieur Thélinge...

– Mais, en ce moment, nous ne pouvons rien sans lui, s'écria Régine ; nous tenons tout de lui. Plus tard, peut-être.

– Dieu fasse que plus tard ce ne soit pas trop tard !

L'oncle Fréminot se dirigeait vers la porte, embrassant d'un regard attristé l'enfilade des salons, le mobilier somptueux, les tentures, les tapis, les plantes vertes, les fleurs épanouies, tout ce luxe coûteux qui lui semblait bien au-dessus de la condition de son neveu. Régine avait renoncé à le retenir. Elle le suivait, tête basse, péniblement impressionnée, en soupirant :

– À bientôt, mon oncle ! Nous irons vous voir.

– C'est cela, et je vous inviterai à mon tour. Je vous ferai dîner avec mes amis Deloraine, avec Fargues, qui vient chez eux souvent. Voilà de braves gens. Seulement, il ne faudra pas parler de Thélinge dans ce milieu-là. M. Deloraine est un magistrat. Il n'aime pas les financiers d'une certaine école.

Il aurait pu continuer longtemps, l'oncle Fréminot, sans que sa nièce l'interrompît. De ce qu'il venait de dire, elle n'avait entendu et retenu qu'un lambeau de phrase :

« Fargues vient chez eux souvent. » Et maintenant, toute tremblante, elle était dévorée du désir d'en savoir plus long.

– Y a-t-il longtemps que M. Fargues connaît vos amis ? demanda-t-elle.

– Il y a deux ans. J'ai idée qu'il en tient pour la jolie mademoiselle Deloraine et qu'il songe à l'épouser...

Régine mordit ses lèvres jusqu'au sang pour ne pas crier. Elle venait de sentir à son cœur la pointe acérée d'une lame. Elle chancela. L'oncle Fréminot marchait devant elle ; il ne vit rien. Quand, arrivé à la porte, il se retourna, sa nièce lui tendait son front ; il y mit un baiser sans deviner la tempête que, brusquement, il venait de déchaîner sous ce front fiévreux et

brûlant. Il n'était pas encore au bas de l'escalier que Régine, se jetant dans sa chambre comme une folle, tombait dans un fauteuil, éclatait en sanglots.

C'était donc vrai ; Lucien préparait sa trahison ! Ah ! le lâche, le misérable, quelle odieuse comédie il jouait depuis quelques semaines ! Avec quelle habileté il avait endormi la vigilance de sa maîtresse ! Quoi, lorsque quelques jours auparavant il se laissait arracher par elle des promesses d'éternel amour, il était résolu à ne pas les tenir ! À qui se fier désormais, puisque cet homme, qu'elle avait cru sincère et loyal, n'était qu'un fourbe, menteur comme les autres ? Elle s'expliquait tout maintenant, les froideurs, les réticences dont elle avait souffert, ces préliminaires de l'abandon auquel elle était condamnée. Mais qu'allait-elle devenir, sans mari, sans enfants ?

Cette question, par où l'égoïsme reprenait ses droits, se posa brutalement dans son esprit, fit s'évanouir le bruyant cortège de ses récriminations et de ses plaintes. Désormais, elle était seule, seule dans ce luxe maudit, seule dans les apparences de son fragile bonheur. Elle ne vit plus que son isolement, et tressaillit, épouvantée, en se demandant si elle allait rouler dans les bras de Thélinge.

Chamarette entra. Monsieur était au salon. Il faisait avertir madame que M. Baret venait d'arriver. En achevant sa phrase, la femme de chambre resta saisie. Elle avait aperçu, dans la demi-obscurité de la pièce, Régine, étendue, les yeux rouges, le visage convulsé.

– Ah ! mon Dieu ! qu'a donc madame ? Est-elle souffrante ?

– Dites à monsieur que je vais le rejoindre dans quelques minutes, et laissez-moi, répondit impérieusement Régine.

Chamarette se retirait à pas lents, très surprise, curieuse, voulant comprendre et n'y parvenant pas. Alors Régine se souleva par un suprême effort. Elle était brisée, anéantie. Il fallait sourire cependant. Les coups du timbre se succédaient. Pendant quelques minutes, elle demeura inerte, ne pensant plus à rien, uniquement préoccupée de sécher ses larmes, d'en effacer la trace. Par un prodige d'énergie, elle y parvint, et,

quand elle quitta sa chambre, un sourire voulu voltigeait sur sa figure pâlie.

C'est Fargues qu'elle aperçut d'abord en entrant dans le salon. Il se tenait près de la porte, causant avec Rocroix, qu'il quitta pour venir saluer Régine. Elle le laissa s'approcher, et, tandis qu'il lui baisait la main, elle murmura, si bas qu'il l'entendit à peine :

– Je sais que vous vous mariez, que vous épousez mademoiselle Deloraine. C'est un crime de ne me l'avoir pas dit.

Elle passa, le laissant pétrifié. Il la suivit des yeux. Elle souriait au ministre de l'intérieur, incliné devant elle ; à Baret, transformé, rajeuni, superbe dans des vêtements neufs ; aux sénateurs, aux députés, aux collègues de son mari ; elle embrassait madame Verdier, et, sur ses traits, toute trace d'émotion avait disparu. Jusqu'au moment où le majestueux Larrigue vint annoncer d'une voix vibrante que madame était servie, il fut impossible à Lucien d'approcher Régine. Elle semblait le fuir, retenant autour d'elle ceux qui venaient la saluer, excitée, nerveuse, riant aux éclats à tout propos.

À table, ils se trouvèrent éloignés l'un de l'autre. Elle avait le ministre à sa droite, Thélinge à sa gauche ; Lucien, traité comme un familier de la maison, se trouvait tout au bout, entre le préfet de l'Ariège et Baret. Ils causaient ensemble, par-dessus sa tête, du département où le premier allait vivre, où le second avait longtemps vécu et dont les intérêts les préoccupaient tous les deux. La politique ne tarda pas à prendre place dans l'entretien. À propos d'une question budgétaire spéciale à la ville de Foix, le préfet loua le gouvernement, que Baret attaquait avec âpreté, non sans esprit. Le débat, peu à peu, devint général, se passionna. À l'exception de Baret, tous les convives étaient du même avis. Ils soutenaient que le ministère faisait un bon usage de l'argent des contribuables. Seul contre tous, Baret prétendait le contraire. Se trompant au silence de Fargues, convaincu que le député partageait sa conviction, il se tournait à tout instant vers lui, le prenait à témoin de la vérité de ses arguments, l'interrogeait. Fargues répondait distrait, sans entrain, comme

un homme qu'on arrache à ses méditations contre son gré ; puis il retombait à son silence. Bientôt il devint évident qu'il ne voulait rien dire. Baret cessa de s'occuper de lui.

Fargues resta en face de lui-même, écrasé par une émotion qui ne se dissipait pas, se demandant quelle conduite il devait tenir à l'égard de Régine, secoué par une incertitude qui tournait à l'angoisse. Il y avait beau temps que son cœur se détachait de sa maîtresse, au fur et à mesure que le fardeau de leur liaison devenait plus lourd. Cela datait de sa première rencontre avec Noémi. D'abord, il s'était fait illusion, se refusant à croire qu'il allait devenir la proie d'un autre amour, résistant au sentiment nouveau qui montait dans son cœur. Puis, quand, vaincu par le charme souverain de mademoiselle Deloraine, il s'était avoué qu'il ne pouvait plus aimer qu'elle, il avait reculé devant l'obligation de briser le fragile lien qui l'unissait à Régine.

Depuis plusieurs mois, il traînait les débris de sa chaîne, n'osant s'en délivrer même quand l'occasion s'en était offerte à lui, toujours ressaisi par l'ancienne influence, par l'habitude, tirillé entre la volonté d'en finir avec une situation intolérable et la crainte d'affliger un cœur auquel il devait des heures clémentes, dont malheureusement le souvenir ne le protégeait plus.

Parmi les supplices qu'inflige l'amour, le plus cruel n'est pas de désirer en vain ce qu'on aime ; car, même aux heures où le désir semble fatalement destiné à s'épuiser en inutiles efforts, il est encore dominé par une espérance qui, dans les cœurs résolus, survit à toutes les déceptions et ne périt jamais ; le plus cruel de ces supplices, c'est de feindre d'aimer quand on n'aime plus, c'est le mensonge incessant qui met la joie sur le visage quand les larmes sont dans les yeux, et des mots passionnés sur les lèvres lorsque déjà le cœur ne tressaille plus.

Ce martyr, Lucien en connaissait toute l'horreur. Depuis bien des jours, il mentait en maudissant sa faiblesse, reculant devant le coup qu'il fallait porter, retenu non par la puissance de sa passion morte, mais par la pitié. Et voilà que maintenant la délivrance, depuis si longtemps poursuivie, s'offrait à lui. Ce qu'il n'avait osé faire, Régine le provoquait. Allait-il reculer

et, pour la consoler, en la trompant, mentir encore ? C'eût été odieux. Mais, éternelle fragilité de l'homme, son cœur se déchirait, toujours affectionné à ce qu'il repoussait, incertain et désespéré. Sur les ruines de l'amour détruit s'épanouissait encore une petite fleur que l'orage n'avait pu briser, une pure fleur de tendresse, résistante comme l'immortelle et dont le parfum le poursuivrait partout, car partout elle pouvait vivre, même loin du sol où elle avait fleuri.

Il leva les yeux. Son regard croisa celui de Régine. La douleur qu'il y devina sous le sourire feint et fiévreux rendit plus poignante son angoisse. Tout ce qui jadis l'avait séduit dans l'éclatante beauté de sa maîtresse le reprenait. Tout à l'heure, il voulait en finir. Maintenant, il ne voulait plus. Puis, soudainement, il sentit passer sur son front la honte du mensonge. La silhouette virginale de Noémi se dressa devant lui ; il lui demanda du courage ; sa faiblesse passagère se dissipa, et sa résolution fut prise.

Le dîner s'achevait. Dans un grand bruit de voix animées et de chaises roulant sur le parquet, les convives quittaient la table, revenaient au salon.

– Vous avez été silencieux, mon cher député, dit Thélinge à Fargues, en s'approchant de lui.

– J'écoutais ; j'avais tout à y gagner.

– M. Baret a été sévère pour nos gouvernants, reprit le banquier ; il eût été intéressant de vous entendre les défendre.

– Une lutte en champ clos ! Eh ! mon cher monsieur, nous ne sommes pas au spectacle.

En dépit de son aplomb, Thélinge fut déconcerté par l'accent ironique de cette réponse que Fargues lui jeta de haut, en s'éloignant.

– Monsieur le député est de méchante humeur, pensa-t-il.

Au même instant, ses yeux s'arrêtaient sur madame Rocroix, debout au milieu du salon, oublieuse un moment du rôle qu'elle s'était imposé, très pâle, et suivant d'un regard navré Lucien qui rejoignait le ministre. Avec son flair de chien d'arrêt, il comprit qu'un drame se jouait dans ce salon resplendissant et joyeux. Pour un homme qui, depuis un mois, faisait autour de Régine un

siège en règle, le sujet de ce drame n'était pas difficile à deviner. Son imagination s'alluma. La cause à laquelle il attribuait la résistance qu'il s'évertuait à vaincre allait-elle disparaître ? Un mouvement involontaire le poussa vers Régine :

– Prenez garde, madame, lui souffla-t-il d'un accent de condescendance où passait la vibration de son espoir ravivé. Vous allez vous trahir. J'ai lu dans votre cœur, et je compatis à votre peine. Mais si l'amour le plus ardent...

D'un geste dédaigneux, elle l'arrêta :

– Vous avez mal lu, monsieur. Je n'ai que faire d'un ardent amour, ni de la pitié de personne.

Elle prenait le bras de Baret, qui se trouvait à sa portée, et lentement s'éloigna. Thélinge murmurait :

– Nous verrons bien si je me suis trompé.

Baret, bouleversé par la distinction dont il venait d'être brusquement l'objet, ne savait que dire. Il mesurait son pas sur celui de Régine, car c'est elle qui l'entraînait loin de Thélinge. Il sentait le bras de la jeune femme trembler sur le sien. Il la regardait comme pour l'interroger. Elle était très pâle ; mais, sous sa pâleur, le visage exprimait une résolution.

– J'ai à vous parler, lui dit-elle.

Déjà, rien que dans son accent de mystère et d'intimité, se manifestait la volonté de faire cet homme sien.

– Je suis à vos ordres, bégaya-t-il.

Elle le conduisit à l'extrémité du salon, s'assurant qu'on ne pouvait les entendre, s'appliquant à dissimuler l'émotion violente qui la secouait. Elle reprit :

– Vous m'avez dit, il y a peu de jours, que je pouvais compter sur votre dévouement. Est-ce vrai ?

– Si c'est vrai, madame ! Je ne serai heureux que lorsque vous y aurez fait appel, que lorsque je vous l'aurai prouvé. Ce n'est pas seulement mon dévouement que je vous ai offert ; c'est toute ma vie.

Dans son clair regard, rayonnant de jeunesse sous les rides de son front, dans le frémissement de sa ferme parole, éclatait sa sincérité.

– Merci, monsieur Baret, répondit Régine attendrie. Voici donc ce que j’attends de vous. Tout à l’heure, mon mari conduira dans son cabinet ceux de ces messieurs qui désirent fumer. Si vous voyez que M. Fargues se prépare à les suivre, vous le retiendrez ; vous lui direz que je l’attends là – elle désignait la porte du petit salon – que je le prie de m’y rejoindre. Quant à vous, sous prétexte de tenir compagnie aux dames, vous resterez ici, vous veillerez à ce que personne ne franchisse le seuil de cette porte ; vous arrêterez au passage ceux qui voudraient le franchir. Votre habileté vous inspirera ce que vous devez dire ou faire pour que nous restions seuls, un moment, M. Fargues et moi, sans qu’on puisse deviner que je l’ai voulu.

– Je ferai ce que vous désirez, madame, répondit Baret sans hésiter.

– Plus tard, je vous expliquerai...

– Vous n’avez rien à expliquer, madame ; partout, toujours, je vous obéirai aveuglément.

– Oui, je sais que vous êtes mon ami.

Elle le quitta. Il était très ému, très heureux, très fier. Depuis longtemps, il soupçonnait la liaison existant entre Fargues et Régine. Souvent, à Foix, il y avait été fait allusion devant lui. Son instinct d’homme ardemment épris lui faisait deviner au fiévreux langage de madame Rocroix, que cette liaison était menacée, que l’incident auquel il se voyait mêlé à l’improviste en préparait le dénouement. Il se demandait pourquoi Régine, le choisissant entre d’autres, l’avait jugé le plus digne de recevoir ses aveux et, dans sa détresse, recourait à lui. Un orgueil mêlé d’espérance, – une espérance confuse et inavouée, – montait dans son cœur, imprimait à tout son être un esprit de décision d’une invincible énergie qui se traduisit dans les quelques paroles qu’il adressa à Fargues.

Bien qu’une longue habitude du caractère de Régine et plus encore la gravité de la situation eussent préparé Lucien à toutes les éventualités, à toutes les surprises, la communication de Baret le mit en grand émoi. Mais il exerçait assez d’empire sur lui-même pour dissimuler. Il affecta une grande indifférence, beaucoup de calme même, quoique l’appréhension de ce qui

allait se passer lui serrât la gorge, au moment où il se rendait à l'appel de Régine.

Elle l'attendait ; elle vint à lui, hautaine et irritée.

– Tout à l'heure, vous n'avez pas protesté, dit-elle ; il est donc décidé, ce mariage ?

– Régine, apaisez-vous, supplia-t-il.

Mais elle poursuivit avec emportement :

– Répondez, répondez ! Oui ou non, épousez-vous mademoiselle Deloraine ?

C'est elle qui prononçait ce nom, qui brusquait la situation. Les tergiversations n'étaient pas possibles. Elle exigeait une réponse catégorique. Il fallait s'engager pour toujours ou se délivrer. Lucien n'hésita pas. Il venait de sentir une fois de plus le joug qu'il était résolu à secouer.

– Je n'ai pas encore demandé la main de mademoiselle Deloraine, et je ne sais si elle me sera accordée. Mais mon dessein est bien de la solliciter.

– Et c'est à moi que vous osez le dire ?

– Puisque c'est vous qui m'interrogez.

En dépit des récriminations et des plaintes, en dépit de ce qui allait suivre, la rupture se consommait dans ces propos violents et heurtés, échangés à voix basse. Ce n'étaient plus des amants, ces deux êtres en présence, l'un se ruant à l'attaque, l'autre se tenant sur la défensive, mais des ennemis.

– Voilà donc quelle récompense vous réserviez à mon infatigable amour ! continua Régine. Pour vous, à votre ardente prière, j'ai violé des devoirs sacrés ; entre mon mari et moi, j'ai creusé un abîme ; j'ai détruit à jamais le bonheur de mon foyer.

– C'est votre mari que vous accusiez naguère de l'avoir détruit, objecta doucement Lucien...

– Avant de vous connaître, je l'aimais. Malgré tout, je l'aimais encore assez pour lui pardonner et, étant sans reproches, pour essayer de reconquérir son cœur, de retrouver la paix... C'est vous qui m'avez détachée de lui. Vous faisiez luire à mes yeux la suavité d'une tendresse indestructible ; vous juriez de m'aimer toujours. J'ai eu foi dans votre parole. Loin de chercher à délivrer André de ses liens, comme c'était

mon devoir, j'ai souhaité qu'ils se resserrassent autour de lui, pour l'éloigner plus sûrement de moi. Je lui ai enlevé toute espérance de pardon. Je voulais être libre pour vous... Vous ne l'ignoriez pas plus que vous n'avez ignoré l'ardeur passionnée qui consumait mon cœur, le faisait s'ouvrir au vôtre. Mon mari, rebuté, est retourné à sa chaîne, absous de l'injure qu'il m'avait infligée par celle qu'il recevait de moi. Aujourd'hui, nous sommes en présence l'un de l'autre, lui et moi, comme deux coupables, ayant perdu le droit de nous rien reprocher et le pouvoir d'effacer les fautes qui nous séparent... Je n'avais donc plus que vous, et, devant ma conscience, mon amour partagé était ma justification... De quel droit m'abandonnez-vous ?

Elle répéta sa question par deux fois, avec une violence d'accent et de geste qui la jeta sur Lucien, blême, le sang aux yeux, toute frémissante de sa colère à peine réprimée. Il recula devant elle en balbutiant :

– Vous n'êtes pas raisonnable... Vous avez tort de vous livrer à ces récriminations... Il y a longtemps que vous auriez dû comprendre que je ne pouvais éternellement rester près de vous.

– Vous aviez juré d'y rester jusqu'à la mort...

– Oui, oui, j'ai juré ; je le reconnais, et j'étais sincère en jurant, convaincu que la passion qui me dominait ne s'éteindrait jamais. Mais ce qui se dit dans ces moments de fièvre... – Il n'acheva pas de formuler sa pensée, effrayé par l'expression terrible du visage de Régine, qu'indignait ce désaveu mal déguisé des propos éloquents qui l'avaient séduite. Il revint à sa première idée : – J'étais sincère, désireux de vous aimer toujours... Mais, hélas ! nous bâtissions sur le sable. Malgré tout, vous étiez la femme d'un autre ; vous ne pouviez me donner ni famille ni foyer. C'est ce qui lentement a changé la douceur même de votre amour en un fardeau trop lourd pour mes épaules et m'a fait désirer que, peu à peu, cet amour se transformât en amitié...

– Vous mentirez donc toujours ! s'écria-t-elle. Ce qui vous a inspiré ce désir, ce n'est pas la lassitude, c'est l'amour que vous avez conçu pour mademoiselle Deloraine. C'est elle qui vous

arrache à moi. Allez, allez la rejoindre ; épousez-la ; tout n'est pas fini entre nous. Je saurai me venger.

Dans la compassion dont le pénétrait le désespoir de Régine, dans la fermeté de sa résolution, Lucien avait jusque-là puisé le calme. Mais la menace le fit bondir.

– Vous vous vengerez, dites-vous... Si c'est sur moi, vous me trouverez invulnérable ; si c'est sur celle que j'aime, je saurai la défendre. – Puis, honteux de sa fureur, il s'apaisa et reprit d'une voix plus douce : – Croyez-moi, renoncez à ce dessein. De nouveau, Régine, je fais appel à votre raison. Résignez-vous à ce que vous ne sauriez empêcher, et ne repoussez pas l'amitié que je vous offre.

Elle secoua la tête et dit lentement :

– Gardez-la, votre amitié. Elle ne comblerait pas le vide de mon cœur, elle ne panserait pas ma blessure ; elle n'apaiserait pas mon désespoir. L'amitié qui succède à l'amour n'est qu'une forme du dédain ou de l'oubli. La vôtre me serait odieuse. Je lui préfère encore la douleur de mon isolement.

Elle s'apaisait ; des larmes descendant le long de ses joues pâlies trahissaient la détente qui s'opérait dans son âme. Elle s'était assise, les yeux fixés sur le tapis. À demi-voix, sur un ton de mélodie, elle se racontait à elle-même l'histoire de leurs amours brisées : les jours heureux du passé, les premières heures de leur bonheur, les anciens projets caressés avec complaisance, les incessants témoignages de sa tendresse ; puis ses craintes, ses espérances tour à tour abîmées et renaissantes, et enfin les pressentiments que justifiait d'une manière si cruelle l'implacable réalité. En vain Lucien voulait l'interrompre : elle ne l'entendait pas, et il demeurait devant elle, laissant passer ce flot de souvenirs et de plaintes, assez maître de lui pour se demander comment il l'arrêterait et couronnerait l'œuvre de sa délivrance.

Un secours inattendu vint mettre un terme à ses perplexités. Brusquement, Baret entra :

– Pardonnez-moi de troubler votre entretien, madame, dit-il ; M. Rocroix vous cherche, il vient de ce côté.

– Eh bien, restez avec nous et causons, répondit Régine.

De nouveau, elle fut debout, essuyant ses yeux, composant son visage, s'essayant à sourire. Très troublé par l'arrivée imprévue de Baret, Fargues s'efforçait de feindre une sérénité qui était loin de lui. Quant à Baret, dans cette atmosphère lourde encore de l'orage qui venait d'y passer, il se sentait mal à l'aise ; comme s'il eût redouté de trahir le tendre intérêt qu'il portait à madame Rocroix, il affectait des airs de discrétion, s'embarrassait dans les phrases banales qu'il cherchait à placer pour dissimuler son inquiétude. Mais le sentiment du péril rendait à Fargues et à Régine le sang-froid perdu, et lui-même recouvra le sien. Quand, sur le seuil de la pièce, André parut, sa femme et ses amis étaient engagés dans un entretien dont aucun trait ne permettait de deviner les émouvants préliminaires.

– Que faites-vous là, chère amie ? cria-t-il impatient à Régine. Votre place est au salon. Venez m'aider à recevoir nos artistes.

– Nos artistes ! répéta Régine sans comprendre.

– Oui, la surprise dont je vous avais parlé. Venez, venez.

Elle le suivit en affectant un grand calme. Baret allait en faire autant. Fargues le retint.

– Un mot, mon cher Baret, dit-il. J'ai lieu de penser que vous avez reçu de madame Rocroix des confidences qui vous permettent de deviner les paroles échangées ici entre elle et moi.

– Je les ai devinées, répondit Baret froidement.

– Quoi que vous en pensiez, je fais appel à votre discrétion, à votre loyauté ; vous tenez l'honneur de cette aimable femme, son honneur et son repos.

– Son honneur m'est assez cher, et le souci que j'en ai est assez en éveil, pour que vous soyez dispensé, monsieur, de me demander le silence au nom de votre repos.

Sans ajouter un mot, Baret rentra dans le salon. Là, tout était en émoi, un émoi causé par l'arrivée de Marguerite Chardin, accompagnée d'une chanteuse premier sujet de l'Opéra et d'un jeune pensionnaire de la Comédie française. Une comédie à deux personnages, que mademoiselle Chardin allait jouer avec son camarade, un monologue récité par elle, deux ou trois morceaux chantés par la diva, voilà la surprise que Rocroix

réservait à ses invités et dont il n'avait cessé, durant le dîner, de leur parler sans leur dire en quoi elle consistait. Maintenant il triomphait de leur satisfaction, recevait leurs compliments, échangeait avec Marguerite des regards d'intelligence. C'est elle qui lui avait donné l'idée de cet impromptu, désireuse de se produire devant des personnages influents, dont elle entendait s'assurer l'appui ; elle aussi qui avait organisé le spectacle, un spectacle de roi, disait-elle.

Son entrée venait de produire un coup de théâtre. Sa robe de soie rouge, très décolletée, toute scintillante de paillettes d'or jetées dans la trame du tissu, avivait son teint mat, voilé d'une chaude couleur brune sous l'éclat des cheveux noirs, comme si le feu des regards l'eût embrasé. Avec ses yeux rieurs, ses épaules et sa poitrine nues jusqu'à mi-gorge, elle avait des airs de bacchante en fête, qui, brusquement, prenaient tous ces hommes, excités par le repas, dans les filets de son charme brutal, mais puissant. La grâce un peu sévère de la chanteuse n'exerçait pas le même attrait sur eux. C'est autour de Marguerite qu'ils s'étaient groupés sous le coup de fouet du désir allumé par sa séduction. Elle devinait les convoitises déchaînées, s'y plaisait, les attisait par une infernale habileté à donner à chacun de ces galants la conviction que la conquête de ses faveurs n'exigerait ni le même héroïsme ni les mêmes prouesses que la conquête de la Toison d'or.

En entrant, elle s'était d'abord fait présenter le ministre, puis successivement les autres personnages, et, dès les débuts de l'entretien, avait mis sur le tapis la Comédie française et le désir qu'elle nourrissait d'y entrer. Comme dans une plaidoirie préparée à l'avance, elle multipliait les arguments qu'elle répétait depuis six semaines à tout venant. Le théâtre de la rue Richelieu baissait visiblement. Les artistes qui s'y étaient illustrés jadis vieillissaient. Parmi les jeunes, aucun ne donnait de brillantes espérances. Dans la vieille maison, tout imbu de préjugés et de traditions, il fallait infuser un sang nouveau. De ces théories générales elle passait à sa situation personnelle. Elle ne se faisait, certes, pas illusion sur son mérite. Mais elle connaissait sa valeur. À défaut de qualités de premier ordre, elle

avait au moins le feu sacré, un instinct indéniable pour deviner sous à prose des maîtres ce qu'ils avaient vu et voulu. Si la Comédie française ne s'ouvrait pas devant les artistes de sa trempe, devant qui s'ouvrirait-elle ? Elle soulignait toute cette jacasserie de pauses, de clignements d'yeux, de gestes jetés au bout des phrases comme des points d'interrogation. Et tous ces graves personnages, qui ne la connaissaient pas plus tout à l'heure qu'ils ne connaissaient la question discutée devant eux, englués dans sa beauté de fille bien en chair, lui donnaient raison, secouaient la tête, se regardaient de ce mouvement qui veut dire : « Comme c'est vrai ! »

Seul entre tous, Thélinge se déroba à l'influence de la comédienne. Son sourire narquois révélait le scepticisme à peine dissimulé de l'homme que les belles phrases ne pouvaient plus tromper. André, à qui elles étaient familières, laissait ses convives en jouir à leur gré. Il s'était mis à la recherche de sa femme. Quand il l'eut trouvée, il la ramena vers le groupe au milieu duquel pérorait Marguerite.

Il fallut à Régine une rare force d'âme pour réprimer la colère qui, soudainement, s'emparait d'elle. La maîtresse de son mari dans son salon ! C'était le comble de l'audace et du cynisme. En tout autre moment, elle l'eût chassée. Mais son cœur, brisé par le souvenir de l'adieu de Fargues, n'avait même plus l'énergie de la révolte. Elle ne bondit pas sous l'injure, salua de haut, et se tournant vers son mari :

– Vous avez raison, dit-elle à demi-voix ; c'est une surprise, une grande surprise.

Elle s'approcha de l'autre femme, la chanteuse, qui se tenait à l'égard discrètement, et l'entoura d'autant d'égards et de prévenances qu'elle en avait témoigné peu à mademoiselle Chardin. Elle la fit asseoir près d'elle sur le même rang que madame Thélinge et madame Verdier, au moment où allait commencer la représentation qu'ouvrait un monologue récité par Marguerite.

Soit que celle-ci fût préparée à l'accueil qui lui était fait, et payât d'effronterie, soit qu'elle ne devinât pas la colère provoquée par sa présence dans l'âme de l'épouse outragée,

elle joua avec un superbe sang-froid, envoyant ses sourires aux hommes qui l'applaudissaient à tout rompre, cherchant du regard ceux qu'elle avait distingués et qui croyaient lire dans ses œillades d'attrayantes promesses. Quand ce fut fini, ils l'entourèrent de nouveau, prodiges de félicitations, poussés vers elle par d'inavouables espérances.

André, très ému, dit au ministre :

– N'est-ce pas qu'elle ne serait pas déplacée aux Français ?

– Oui, oui, nous l'y ferons entrer, répondit le ministre par politesse, sans mesurer l'étendue de l'engagement qu'il prenait.

André s'élança vers mademoiselle Chardin, lui répéta ces paroles. Mais, au lieu de s'en montrer satisfaite, elle répliqua brusquement, à voix basse :

– Mon cher, depuis l'an dernier, votre femme s'est embellie encore ; elle est radieusement belle. Vous possédiez cette merveille, et vous êtes venu me chercher ! Décidément, les hommes sont de fiers imbéciles.

André, décontenancé, restait bouche bée. Il aurait voulu s'expliquer, se justifier. Les mots fuyaient ses lèvres. Enfin, péniblement, il balbutia :

– Ce n'était pas à vous à le faire remarquer.

Mais Marguerite ne l'entendait pas. Déjà loin de lui, elle venait de se rapprocher du ministre, le remerciait de ses bonnes intentions, lui énumérait les moyens qu'il devrait employer pour réussir, et répétait à toute minute :

– Je vous suis reconnaissante, oui, très reconnaissante.

– Silence ! fit durement une voix irritée.

Mademoiselle Chardin, surprise, se retourna du côté d'où ce cri était parti et baissa les yeux sous le sévère regard de Baret, qui lui montrait la chanteuse debout au milieu du salon, attendant, pour commencer son morceau, que le calme fût rétabli.

Ces incidents échappaient à Régine, la laissaient indifférente. Déjà bouleversée par la terrible scène où son bonheur était mort, l'effort qu'elle venait de faire pour dominer, en présence de mademoiselle Chardin, son ressentiment contre son mari avait achevé d'épuiser ses forces. Peu à peu, pendant

que la comédienne récitait son monologue, elle était retombée dans ses douloureuses méditations, rendue lentement insensible au mouvement qui se faisait autour d'elle, tout entière à ses souvenirs par lesquels son âme était emportée vers le passé qui la tenait dans sa puissante étreinte et lui rendait odieux le présent. Elle ne voyait ni Baret ni Thélange, qui, chacun de son côté, la suivaient des yeux, l'un avec une sollicitude inquiète, premier symptôme d'un amour qu'il ne s'avouait pas encore ; l'autre aiguillonné par une impatiente curiosité, fruit maladif de l'impérieuse passion qui secouait sa cervelle, et dans cette femme malheureuse lui montrait une proie destinée à tomber tôt ou tard sous sa dent. Elle n'avait entendu ni les applaudissements qu'excitait mademoiselle Chardin, ni les propos échangés par ses invités après que l'actrice avait eu fini. Elle ne gardait d'énergie que pour entretenir en soi la douleur qui la déchirait.

Elle fut tout à coup arrachée à ses réflexions par des accents harmonieux qui retentirent jusqu'au fond de son cœur. C'était la pure voix de la cantatrice qui s'élevait dans le silence du salon. Elle disait la plainte de Sapho. Régine, apitoyée dès le premier vers, se reprit à la réalité, écouta fiévreusement. Dans ce tragique cri d'une peine inconsolée, elle retrouvait un écho de la sienne. Sous les accords tour à tour éclatants et doux, exprimant à la fois la résignation et les révoltes de l'amante désespérée, elle suivait les péripéties d'un drame d'amour qui n'avait plus rien à lui révéler, dans lequel elle retrouvait divers traits de sa propre histoire. La poignante émotion qu'elle subissait devint bientôt une torture rendue plus cruelle par la présence de ces indifférents devant qui elle ne pouvait ni pleurer ni crier. Tant de joie autour d'elle quand la mort glaçait son cœur, c'était intolérable.

D'un mouvement involontaire, ses yeux se levèrent, cherchant Lucien à la place où tout à l'heure ils l'avaient vu. Une dernière fois, ils le rencontrèrent. Se dissimulant au second rang, derrière les personnes placées au premier, il s'efforçait de gagner la porte. Régine attachait son regard sur lui, comme si, par cet appel muet, elle espérait le retenir. Soudain il disparut. Alors

il sembla à l'infortunée que la séparation suprême venait de se consommer. Un frisson monta le long de son corps, paralysa ses membres, éteignit son regard, la renversa immobile et pâmée dans le fauteuil où elle était assise, tandis qu'un léger cri s'échappait de sa bouche, couvert par les bravos enthousiastes qui saluaient le dernier accent de la mourante Sapho.

– Madame Rocroix se trouve mal, s'écria Baret, dont la voix domina le bruit.

Il s'élançait, arrivait le premier près de Régine, la prenait inanimée entre ses bras et l'emportait dans le boudoir où il l'étendait doucement sur une chaise longue. Entraînés par Rocroix, tous les invités avaient suivi, au milieu d'un grand trouble, se pressant, se bousculant, parlant tous à la fois, chacun donnant un conseil, exprimant son avis. Mais, déjà, Chamarette était auprès de sa maîtresse et lui donnait des soins, en fille alerte, qui en a vu bien d'autres.

– Obtenez que tout le monde retourne au salon, monsieur, dit-elle à André.

André n'eut qu'un mot à prononcer pour être obéi. Seul avec Chamarette et madame Thélinge, il resta auprès de Régine, à qui la femme de chambre faisait respirer des sels, en dégrafant la robe, en desserrant les cordons du corset. André, violemment troublé par l'évènement, se lamentait. Il ne pouvait dire comment le malheur était arrivé.

– C'est probablement la chaleur, objecta Chamarette en coulant vers son maître un coup d'œil qui trahissait son incrédulité.

– Oui, c'est la chaleur, répéta Régine d'une voix très faible.

Elle reprenait connaissance. André s'élança vers elle, anxieux, empressé. Elle s'efforça de le rassurer. L'accident n'avait de grave que l'apparence. Ce n'était, en réalité, qu'un malaise passager. Après une bonne nuit, il n'y paraîtrait plus. Elle suppliait André de retourner au salon, d'y ramener madame Thélinge.

– Mais je peux rester près de vous, ma chère, dit timidement la belle Tolly.

– Non, je ne le souffrirai pas. Vos soins me sont inutiles. Ceux de Chamarette suffiront. Elle m'aidera à me mettre au lit. André, excusez-moi auprès de nos invités. Qu'ils s'amusez librement.

André résistait ; elle insista ; il se laissa convaincre, et bientôt, ramenée chez elle par Chamarette, elle reposait. La femme de chambre s'installait à son chevet, afin de veiller sur son sommeil. Mais, de l'autre extrémité de l'appartement, à travers les portes closes, arrivaient des rumeurs de rires et d'éclats de voix, des bruits de battements de mains. Ils empêchaient Régine de s'endormir. Elle s'agitait, soupirait, et, entre les gémissements, Chamarette surprit un sanglot.

– Allons, madame, allons, du courage, murmura-t-elle ; ne pleurez pas.

– Je suis si malheureuse ! soupira Régine.

– Ah ! ces hommes, observa philosophiquement Chamarette, comme on a tort de croire à leurs promesses... Pour moi, mon parti est pris ; bien malin celui qui m'enjôlera, oui, bien malin.

Elle répétait ces mots fièrement, avec assurance, comme si elle eût été au-dessus du péril auquel Régine avait succombé. Présomptueuse Chamarette !

XI

Durant six semaines, Régine fut sous le coup du plus cruel abatement. Elle condamna sa porte, ne voulut recevoir personne. Pour justifier auprès de son mari sa tristesse, son désir de solitude, elle alléguait l'état de sa santé, très ébranlée, disait-elle, par les fatigues de son installation à Paris. Thélinge fut consigné comme les autres. Il n'en prit pas aisément son parti. Il venait tous les jours, essayait de corrompre Chamarette, d'obtenir qu'elle l'introduisît auprès de madame Rocroix. Mais Chamarette, quoiqu'elle parût résignée à ses générosités, se montrait incorruptible. Elle le payait en bonnes paroles, en compassion, en patience. Elle écoutait ses plaintes, la chanson d'amour qu'il lui chantait dans l'antichambre, à chaque visite, avec l'espoir qu'elle en répéterait le refrain à Régine. Puis, brusquement, il cessa ses démarches, les remplaça par des envois de fleurs, par des lettres passionnées. Les fleurs furent accueillies, les lettres restèrent sans réponse.

Ce silence exaspérait sa passion. Tantôt, il l'interprétait au gré de ses désirs ; tantôt, au contraire, il n'y voyait qu'un motif de découragement. Déjà très troublé par la beauté de madame Rocroix, il fut, au bout de huit jours, sérieusement atteint. Ses lettres, de plus en plus suppliantes, exprimaient l'état de son esprit. L'ardeur de son désir s'y traduisait à toutes les lignes ; il adjurait Régine de le prendre en pitié, de le recevoir et de l'écouter. Il se disait son esclave, traçait de ce qu'il espérait le plus éloquent tableau, s'attachait invinciblement à son espérance, loin de se douter que Régine ne lisait même plus les brûlantes déclarations qu'il lui adressait.

Baret, lui aussi, venait tous les jours. Mais il se montrait plus discret, se contentait de demander de ses nouvelles, et se retirait en laissant sa carte. Il aimait Régine, sans rien attendre d'elle, sans rien espérer. Il vivait heureux dans le culte de son amour, tout idéal, un amour empreint de mysticisme, qui remplissait son cœur où jamais n'avait poussé si pure fleur, et qui sur ce

sol vierge et sain, non épuisé par des passions antérieures, se traduisait en un impérieux et silencieux besoin de se sacrifier, de se dévouer.

André, après s'être montré très affligé du pitoyable état de sa femme, avait repris son train de vie, usait et abusait de sa liberté, se consolait au dehors. Les affaires, les plaisirs, Marguerite Chardin absorbaient sa vie. Déjà, avant de se fixer à Paris, il était membre d'un cercle où on le voyait peu, à cause de la rareté de ses voyages ; maintenant, il s'y montrait tous les soirs, y prenait goût au jeu, y restait, cartes en main, jusqu'à une heure avancée de la nuit. Il aurait bien pu d'ailleurs y passer la nuit tout entière. Régine ne s'informait plus de ses faits et gestes, avait renoncé à l'importuner de ses questions. Quand il rentrait, elle dormait ; le matin, toujours pressé par quelque rendez-vous, c'est à peine s'il avait le loisir d'entrer chez elle et de lui faire ses adieux pour la journée.

La rupture commencée depuis longtemps entre les époux se consommait ainsi peu à peu. Il n'y avait plus rien de commun entre eux. Régine ne savait même pas si son mari était satisfait de ses affaires ; elle ne désirait pas le savoir ; cela ne l'intéressait plus. Elle était uniquement dominée, absorbée par sa douleur. Elle pleurait Lucien ; durant des journées entières, renfermée dans sa chambre, étendue sur une chaise longue, elle essayait, en livrant son imagination aux souvenirs du passé, de s'arracher au présent, ne s'arrêtant à ce présent maudit que pour se demander ce qu'elle allait devenir, si elle se résignerait à vivre seule, dépossédée de toute joie, ou si, au contraire, elle allait se rattacher à la vie s'étourdir en s'abandonnant aux distractions, aux entraînements du monde. Elle ne voyait plus Fargues ; elle ne l'avait plus revu depuis le triste soir où il s'était repris. Elle n'entendait parler de lui que par son mari, qui recevait de temps en temps la visite du député, et allait fréquemment le voir à la Chambre. À toute minute, elle s'attendait à apprendre la nouvelle de son mariage. Elle s'armait de courage pour se préparer au choc de cette suprême douleur, et, en l'attendant, entretenait dans le déchaînement de ses peines un dernier espoir,

se refusant encore, tant que Lucien ne cessait pas d'être libre et malgré l'évidence, à le croire à jamais perdu.

Vainement Chamarette, qui devinait sans effort la cause de ce chagrin sourd à toute consolation, poussait Régine à le secouer. On eût dit que la jeune femme se plaisait à ses larmes, s'affectionnait à son martyre.

– Madame a bien tort de s'abandonner ainsi, lui répétait chaque jour Chamarette. Avec un peu d'énergie, elle se délivrerait de ce qui l'afflige. À son âge, il n'y a pas de mal qui dure. Le jour où elle se décidera à retourner dans le monde, à accueillir les hommages qui l'attendent partout, elle sera surprise de la facilité avec laquelle elle guérira. Mais, pour guérir, il faut vouloir.

Ces conseils, pendant plus d'un mois, restèrent inefficaces. Régine semblait détachée de tout ; elle ne s'intéressait pas plus à Thélange qu'à Baret, dont Chamarette cependant l'entretenait chaque matin, en lui remettant les lettres et les roses de l'un, la carte de l'autre. Les promenades au Bois, les soirées de théâtre, les bals, étaient pour elle sans attrait. Sa coquetterie même semblait éteinte, et ni les récits des fêtes mondaines, ni la lecture des journaux de modes, ne réveillaient son goût immodéré pour la toilette, maintenant apaisé.

Les choses tout à coup se modifièrent. Les Verdier préparaient la célébration du cinquième anniversaire de leur mariage. Ils envoyèrent aux Rocroix une invitation de bal, que la femme appuya d'une lettre à Régine, très touchante et très pressante. En termes affectueux, elle lui reprochait de ne l'avoir pas reçue depuis qu'elle vivait retirée. Elle lui rappelait les souvenirs de pension, leur ancienne amitié, et, au nom de cette amitié renouée, la suppliait de venir à son bal.

Régine hésitait encore, quoique ébranlée déjà. Son mari, sur le conseil de Chamarette, s'appliqua à dissiper cette hésitation. Quoiqu'il trouvât son compte à la liberté que lui créait la prétendue maladie de sa femme, il était las de la tristesse qui pesait sur sa maison. Il aimait à voir autour de lui des visages joyeux. Il pria d'abord ; puis ses prières prirent une forme impérative. Verdier était l'avoué-conseil du Grand-Crédit, et

des diverses sociétés fondées par Thélange. Il était dépositaire de beaucoup de secrets. La prudence commandait de ne lui pas déplaire. L'argument eut raison de la volonté de Régine. Elle se résigna à accepter l'invitation.

Elle commença ses préparatifs pour la fête avec autant de mauvaise grâce que s'il se fût agi d'une corvée. Mais, bientôt, ses instincts de jolie femme l'emportèrent. La coquetterie se ranima ; avec la coquetterie, l'amour du chiffon. Le soir du jour où elle était sortie pour aller commander sa toilette chez une célèbre couturière de la rue de la Paix, elle parut transformée. Le même soir, André, en mari qui avait beaucoup à se faire pardonner, lui rapporta, en rentrant, une parure de grand prix, des brillants montés en épingles à cheveux. Le cadeau fit plaisir. Chamarette décida sa maîtresse à en faire l'essai sans tarder. La soirée s'écoula dans ces passe-temps, meilleure que les précédentes.

Le lendemain, Régine consentit à se laisser conduire au Théâtre-Français, dans une avant-scène, envoyée par le ministre de l'intérieur. André avait invité les Thélange et les Verdier. Après la représentation, le banquier, la cervelle ensoleillée par ces heures passées auprès de la femme qu'il aimait, transformé par l'espoir, quoiqu'il lui eût été impossible de se ménager un tête-à-tête avec elle, emmena tout le monde au café Anglais. Le souper fut très gai. Régine rentra chez elle toute surprise de ne plus croire à l'impossibilité de se consoler. Le bal, qui eut lieu deux jours après, activa sa convalescence.

Les Verdier habitaient un confortable appartement sur le boulevard de la Madeleine, un troisième étage entre deux cours immenses. Leurs relations étaient nombreuses dans le monde du Palais. Des magistrats, des avocats vinrent, en grand nombre, à leur fête. Dans ce milieu où elle était encore inconnue, Régine trouva le même accueil qu'au bal de l'Élysée. Madame Verdier lui présenta plusieurs personnages qui, eux-mêmes, en présentèrent d'autres. Les minces feuillets d'ivoire du carnet sur lequel elle inscrivait les invitations de danse qu'elle acceptait furent bientôt remplis. Elle se livra fiévreusement, comme à un puissant consolateur, au plaisir qui venait vers elle. Elle avait

devant soi assez d'invitations pour être retenue là jusqu'au jour. Elle résolut de n'en décliner aucune, désireuse, pour la première fois, d'oublier ce dont elle avait tant souffert.

Thélinge assistait à ce bal. Il ne dansait pas ; mais, laissant sa femme faire tapisserie dans un autre salon, il était venu s'asseoir dans celui où se tenait Régine, tout auprès d'elle. Lorsqu'à la fin de chaque danse, elle revenait à sa place, elle le retrouvait, gardant sa chaise, attentionné, plein de sollicitude, avec un air ému, doux et grave, qui révélait le bonheur qu'il goûtait à remplir ce rôle de protecteur. Le plaisir la rendait indulgente. Elle ne songeait pas à s'offenser de cette assiduité, pas plus que des propos qu'entre deux valse Thélinge soufflait à son oreille. Il lui disait qu'elle était belle, qu'elle le rendait fou. Allait-elle le condamner à souffrir éternellement ? Qu'exigeait-elle de lui ? Par quel trait, par quel acte souhaitait-elle qu'il prouvât son amour ?

Régine écoutait, souriante, un peu distraite, le laissait aller sans répondre, ne lui donnait la réplique que lorsque quelque déclaration plus brûlante que les autres l'obligeait à l'arrêter. Souvent, c'était un danseur qui se présentait au moment le plus pathétique, enlevait Régine. Elle s'envolait avec lui, jetait à Thélinge un regard qu'il pouvait interpréter aussi bien comme un encouragement que comme une raillerie, lui laissant croire que, quoi qu'il dût arriver de sentiments exprimés avec une si violente ardeur, elle était flattée de les avoir déchaînés.

Dans un des moments où elle se trouvait près de lui, il se plaignit de la rigueur avec laquelle elle s'était, durant trois semaines, faite invisible. Il parla de ses lettres, si passionnées, si sincères.

– Vos lettres ! dit Régine en riant, je ne les ai pas même lues. La première seule a été ouverte. Il m'a suffi d'en prendre connaissance pour me convaincre que les autres ne m'apprendraient plus rien. Si vous venez me voir, je vous les montrerai toutes en tas, non décachetées.

– Oh ! c'est mal, c'est très mal, soupira Thélinge déconfit.

– Ce qui est pire, monsieur, répondit-elle, sans que l'expression de son visage se modifiât, c'est de tenir à une

honnête femme le langage que vous tiendriez à une femme capable de se donner sans aimer.

– Comment donc vous dire, sans vous offenser, que je vous aime ?

– Il ne faut me le dire jamais, puisque je ne puis vous écouter.

– Vous ne pouvez m’écouter ! Pourquoi ? Ce n’est, certes, pas la crainte de manquer à vos devoirs. Vous y avez manqué avec un autre, ajouta-t-il d’un accent dur et mauvais.

Une rougeur légère couvrit les traits de Régine. Le trait avait porté, mais sans que le choc ébranlât la résolution qu’elle avait prise de ne pas se brouiller avec Thélinge et de lui pardonner beaucoup.

– J’aimais celui dont vous parlez, monsieur, répondit-elle simplement, et je ne vous aime pas. Ne cherchez pas d’autre cause à ce que vous appelez ma rigueur.

– Mais, alors, qu’est-ce que je vais devenir, moi ?

Il prononça ces mots avec l’expression du plus âpre désespoir.

– Mon ami, si vous le voulez, ce que vous aviez promis d’être. Rendez-moi cette justice que je n’ai rien fait pour vous tromper. Vous n’avez pu vous méprendre sur mes intentions. Il n’est pas une parole, un geste qui vous ait laissé croire que vous auriez autre chose de moi que de l’amitié. Résignez-vous, contentez-vous de ce que je vous offre. Songez aussi que votre femme m’a accueillie, qu’elle m’a serré la main. Je ne la trahirai pas.

Elle se leva pour aller au-devant d’un jeune homme qui s’avançait vers elle. Elle s’abandonna à son étreinte, et bientôt ils disparurent dans le tourbillon des valseurs. Thélinge était resté à sa place, jouant l’accablement, mais, en réalité, plus calme qu’il ne le laissait paraître, très capable de calculer avec sang-froid les chances qu’il avait encore de réussir.

En parlant de son amour, il mentait. Il n’aimait pas autrement Régine qu’il n’avait aimé d’autres femmes. Sa vanité seule était en cause, et non son cœur. Son prétendu désespoir n’était que du dépit, car la défaite qu’il ne pouvait plus se dissimuler atteignait ses sens seulement. La crise n’allait pas au-delà. Elle

ne lui enlevait rien de sa présence d'esprit, ne l'empêchait pas de reconnaître que ses batteries étaient enclouées. Encore inaccessible au découragement, son espérance survivait à son désastre.

– Je recommencerai, pensa-t-il.

Et, se recueillant au milieu des rumeurs joyeuses excitées autour de lui, il se mit à penser à ce qu'il devait faire pour rassurer madame Rocroix et lui rendre la confiance qu'il venait de détruire. Quand elle eut regagné sa place, il se pencha vers elle et, d'une voix très douce, lui murmura :

– J'ai été fou ; pardonnez-moi et n'attribuez mon méchant langage qu'au mal qui me torture. Je demande à votre amitié beaucoup de bonté, beaucoup de patience. Je suis si malheureux !

Régine le croyait sincère ; sa compassion s'éveillait ; elle avait tant souffert elle-même d'un mal analogue ! Jusqu'au moment où Thélinge, renonçant à atteindre la fin de la soirée, se retira, elle se montra affectueuse. Quand il partit, après lui avoir dit adieu, elle put croire qu'il était résigné. Elle se trompait ; elle connaissait mal le personnage, sa rouerie, son habileté à mentir, son indomptable orgueil. S'il avait cessé d'espérer, il ne lui aurait pas pardonné son refus. Mais, malgré tout, il ne se préoccupait que de faire naître une occasion meilleure et d'en profiter. Lorsqu'il eut quitté le bal, Régine respira, délivrée d'un cauchemar, satisfaite d'avoir dit à Thélinge ce qu'elle pensait, et coupé court au malentendu dans lequel il semblait se complaire. Elle ne songea plus qu'à s'amuser librement.

Vers deux heures, la fête battait son plein. Le parquet tremblait sous les pieds des danseurs. Une fine poussière montait au-dessus des têtes, voilait l'éclat des lustres. Verdier et sa femme se prodiguaient, s'attachaient à retenir ceux de leurs invités qui voulaient partir, les gardaient pour souper.

Au milieu de ce tumulte, deux personnes entrèrent. C'étaient M. Deloraine et sa fille. Ils arrivaient à cette heure avancée, s'étant attardés dans un autre bal, et M. Deloraine n'ayant pas voulu manquer à la promesse faite par lui à Verdier, qu'il tenait pour l'un des avoués les plus habiles du Palais. Dans un tour

de valse, madame Rocroix vit arriver Noémi, très jolie, malgré la simplicité virginale de sa toilette. Elle tressaillit, non pas seulement parce qu'elle considérait cette jeune fille comme l'ennemie victorieuse de son bonheur, mais encore parce qu'elle pensa que Lucien allait venir chez Verdier pour la rejoindre.

Si vive fut son émotion qu'un tremblement s'empara d'elle ; elle se serait affaissée, sans l'appui que lui donnait le bras de son cavalier. Mais elle recouvra vite sa présence d'esprit. Elle redoutait d'être bravée par Noémi, et voulait prendre les devants. Elle la regarda à plusieurs reprises d'un air de défi. Noémi ne comprit pas l'irritation de ce regard fixé sur elle. Elle reconnut Régine qu'elle avait vue une seule fois chez l'oncle Fréminot, la salua d'un doux sourire. Alors, Régine eut honte de son ressentiment. Après tout, ses relations avec Lucien étaient ignorées de mademoiselle Deloraine, et c'est sans le vouloir que celle-ci lui infligeait une souffrance. À cette pensée, elle s'attendrit et rendit à Noémi son salut, avec toute la grâce qu'elle y put mettre.

Leurs relations, ce soir-là, n'allèrent pas plus loin. Régine ne s'appartenait pas ; les danseurs se la disputaient, ne lui laissaient aucun repos. Lorsque, au petit jour, le souper interrompit les danses, mademoiselle Deloraine s'était retirée. Mais Régine garda de cette vision rapide, enveloppée dans un mélancolique souvenir, un grand apaisement. Elle ne pouvait se résigner à absoudre Lucien ; elle n'accusait plus Noémi.

À dater de ce jour, ne trouvant plus de distractions que dans les jouissances de la vie mondaine, elle s'y précipita, avide de s'amuser et d'oublier. Élégante et belle, les invitations lui arrivaient de toutes parts. Aux premières représentations, dans les soirées officielles, dans les fêtes qui se multipliaient au fur et à mesure qu'avancait l'hiver, aux expositions artistiques, au cirque, partout où se font et se défont les réputations que Paris, tour à tour, consacre et détruit, on la voyait. Les journaux citaient son nom, décrivaient ses toilettes, sollicitaient son concours pour ces festivals de charité, récemment mis à la mode. Le matin, elle montait à cheval, se montrait au Bois, y retournait en voiture l'après-midi. Les visites chez les

couturières et les modistes achevaient d'absorber son temps. Les journées s'écoulaient trop courtes à son gré. Elle n'y pouvait saisir une heure pour se recueillir, pour penser.

Une fois par semaine, elle recevait le jour, une autre fois le soir. Rapidement son cercle s'étendait, un cercle brillant et bruyant, composé d'indifférents et d'oisifs qui saluaient sa fortune naissante, son luxe, son train de vie, comme ils auraient salué un soleil levant, mais dans lequel elle n'aurait pas compté un ami si Baret ne s'y fût trouvé, toujours respectueux, toujours fidèle, aux côtés de Thélinge, qui, de nouveau, mettait le siège devant la place, avec son indomptable ténacité.

L'un et l'autre lui donnaient l'illusion d'un attachement passionné, d'un dévouement toujours ardent, jamais lassé. Mais, tandis que chez Thélinge ces sentiments se traduisaient par des familiarités compromettantes, par des soupirs qui semblaient exprimer une douleur inconsolable, par des assiduités indiscrètes, par une tyrannie qui, sous prétexte d'amitié, s'imposait durement, à toute heure et sous toutes les formes, au nom des services qu'il avait rendus et de ceux qu'il pouvait rendre encore, chez Baret, ils s'exprimaient timides et humbles. Ce n'est qu'aux pieds de l'autel que l'un adorait la divinité ; l'autre au contraire priait de loin, obscur, se dissimulant, comme s'il eût redouté de laisser surprendre son secret ou d'être obligé de confesser sa foi.

À tout instant, Régine recourait à Thélinge. Qu'elle eût envie de dîner au cabaret, d'aller au spectacle, d'acheter un bibelot aperçu la veille aux vitrines d'un marchand, c'est à lui qu'elle s'adressait, avec une facilité qu'encourageait l'inépuisable complaisance du banquier. Elle le payait en amabilités ; fréquemment elle l'appelait à déjeuner, lui donnait des rendez-vous au Bois pour marcher avec lui dans une allée écartée, le recevait aux heures où elle était seule, écoutait d'une oreille affectueuse ses confidences, lui faisait à demi-voix, d'un ton plaisant, des querelles de femme jalouse, jeux de coquette, à l'aide desquels elle flattait sa vanité, le consolait des refus passés, en lui donnant à entendre que personne ne vivait aussi avant que lui dans son intimité. Pour les impérieuses exigences

de Thélinge, c'était bien peu ; c'était assez cependant pour les entretenir et les nourrir d'espoir.

Avec Baret, elle se montrait tout autre, n'étant obligée à aucun effort pour le retenir, à aucune feinte pour le garder. Toujours prêt à obéir, ainsi qu'il l'avait promis un jour, il recevait les ordres qu'il plaisait à madame Rocroix de lui donner, sans en demander les motifs, heureux d'agir pour elle, payé lorsque, d'un mot, elle avait témoigné sa satisfaction. Il ne parlait jamais de lui. Tous les jours, vers six heures, en quittant son bureau pour regagner le modeste logement qu'il habitait aux Ternes, depuis que la fortune se montrait plus clémente, il passait par l'avenue de l'Alma. À ce moment, Régine était presque toujours rentrée, et toujours elle le recevait. Même quand elle devait sortir le soir et s'occupait de sa toilette, elle trouvait moyen de lui accorder une minute, montrant, par cette attention qui lui coûtait peu, combien elle était touchée de sa sollicitude, encore qu'elle ne l'en remerciât jamais. Ses visites, dans ce cas, se bornaient à quelques mots échangés, à un serrement de main. Cela suffisait à le rendre heureux. Il s'en allait apaisé, rafraîchi, un peu plus sous le charme. D'autres fois, il la trouvait dans un cercle d'adorateurs. Il s'asseyait dans un coin, restait là sans parler, buvant les paroles qu'elle prononçait, attisant ses feux à ce spectacle de la radieuse beauté qui l'avait séduit. Il arrivait aussi qu'elle le gardait à dîner, surtout si elle devait dîner seule. C'étaient là les grandes joies de Baret. Alors, tout radieux de ce tête-à-tête il s'excitait, s'appliquait à intéresser Régine en l'entretenant de choses d'art, d'histoire, de littérature, en homme à qui les loisirs de sa vie solitaire et triste avaient permis d'étudier beaucoup.

Cette assiduité respectueuse peu à peu enveloppait Régine, la prenait plus sûrement que ne le pouvaient faire les attitudes passionnées de Thélinge. Près de Thélinge, elle se sentait mal à l'aise, restait sur la défensive, armée contre les surprises, appliquée à déjouer les calculs qu'elle devinait, obligée de jouer une comédie sans fin. Avec Baret, elle s'abandonnait librement à sa nature, laissait parler son cœur, que ses égarements n'avaient pu pervertir. Elle se devinait en présence d'un ami

constant et fidèle ; peu à peu, il entra dans son existence, y devenant une habitude. Elle s'accoutumait à compter sur lui, certaine qu'elle pouvait lui demander beaucoup, sans qu'il exigeât jamais un dédommagement.

Le temps s'écoulait ainsi. André, retenu au dehors par ses affaires et ses plaisirs, vivait si peu dans sa maison, que ces incidents lui échappaient. Il ne se figurait pas plus Baret amoureux, qu'il ne devinait les visées de Thélinge. S'il avait été homme à remarquer leurs assiduités, loin d'en prendre ombrage, convaincu de l'impeccabilité de sa femme, il les aurait encouragées, comme une facilité donnée à sa libre vie d'époux infidèle. Mais il ne les remarquait pas. Indépendamment de la lourde chaîne d'une liaison compromettante, souvent troublée par des querelles et par sa jalousie, trop de préoccupations d'un autre ordre captivaient son attention, absorbaient sa pensée. Ses affaires lui laissaient peu de loisirs ; ceux qu'il leur arrachait appartenaient à Marguerite Chardin. Elles engendraient mille soucis ; puis c'était la nécessité de se procurer les ressources qu'exigeaient les dépenses auxquelles il devait pourvoir et qui, dès son arrivée à Paris, dépassaient ses revenus.

Il avait à défrayer deux ménages dont l'entretien lui coûtait gros. Marguerite était fille à longues dents, elle demandait souvent et beaucoup, sans qu'il osât refuser, ni même se plaindre, redoutant quelque coup de tête provoqué par ses refus. Régine avait aussi ses exigences, ses fantaisies. Il n'y résistait guère. Il avait tant à se faire pardonner ! Ces deux gouffres engloutissaient, et au-delà, les gains qu'il retirait de la Compagnie des Gisements aurifères de la Nouvelle-Zélande.

Pour parer à l'insuffisance de ces gains, il jouait à la Bourse. Grâce au crédit de l'entreprise qu'il dirigeait, il avait trouvé un agent de change qui opérait pour son compte à découvert. Malheureusement, à la Bourse comme au cercle, le jeu se montrait capricieux ; toutes les parties engagées ne rapportaient pas ; souvent, elles le laissaient avec des dettes qu'il fallait payer. Il s'adressait alors à Thélinge, escomptait à grands frais les bénéfices à venir. Thélinge prêtait facilement. Mais il prenait ses garanties, sans compter qu'en toutes circonstances

où il devenait nécessaire de couvrir quelque opération d'une légalité douteuse, il empruntait la signature de Rocroix. S'étant mis à sa discrétion, Rocroix signait sans lire. S'il hésitait, quelques billets de mille francs offerts à propos dissipaient ses hésitations.

Et, comme l'argent recueilli de la sorte ne suffisait pas à ses besoins, il se lançait dans toutes sortes d'affaires véreuses, s'entourait d'hommes tarés, prêtait son nom à des combinaisons financières sans moralité, faites en violation des lois, se classait de plus en plus parmi ces financiers discrédités en dépit des sourires que leur prodigue un jour la fortune, et pour qui les honnêtes gens n'ont que défiance et dédain. Il avait rêvé de devenir administrateur de la Banque de France, du Crédit foncier, de sociétés honorables, des grandes compagnies de chemins de fer. Maintenant, son rêve se dissipait sans s'être réalisé ; ce n'était plus qu'un souvenir, une terre promise qu'il n'atteindrait jamais.

S'il faut beaucoup de temps, de probité, de patience pour construire un édifice stable, il suffit d'une imprudence pour le détruire ou même pour empêcher de l'élever. En quelques semaines, Rocroix en était réduit à cette impossibilité. Quoique, en apparence, son étoile restât brillante, il glissait sur la pente qui conduit aux abîmes. Quelle que fût son épouvante, quand il envisageait de sang-froid sa situation, il ne pouvait plus s'arrêter. Alors, il cherchait le salut dans des aventures nouvelles, s'accrochait à quelque espérance fragile, cherchait à s'étourdir.

Vers ce temps, un avertissement lui fut donné par Baret. Le Grand-Crédit préparait alors l'émission des actions de la Compagnie des Gisements aurifères de la Nouvelle-Zélande. Il s'agissait d'offrir au public, en les grevant d'une prime, ces actions souscrites, au moment de la constitution de la Société, par Thélinge et ses amis, accoutumés à se faire ses complices. Pour justifier le prix d'émission, il fallait démontrer que la valeur des actions était égale à ce prix. Le soin de faire cette démonstration appartenait à Baret, chargé, en sa qualité de directeur des études financières, de rédiger les prospectus.

Il reçut à cet effet les instructions de Thélinge, et communication de divers documents, parmi lesquels se trouvaient les rapports d'un ingénieur envoyé dans la Nouvelle-Zélande pour évaluer la richesse des Gisements aurifères. Ces rapports étaient loin de répondre aux conclusions que Thélinge voulait en tirer. Ils ne dissimulaient ni la rareté du minerai, ni les difficultés de l'exploitation. Après en avoir pris connaissance, Baret, sans tenir compte des ordres de Thélinge, rédigea un projet de prospectus dont la lecture fit bondir le banquier.

– Êtes-vous fou ? s'écria-t-il ; je vous demande l'apologie de mon affaire, et vous m'en apportez la critique. Vous voulez donc faire échouer l'émission ! À qui diable supposez-vous que la lecture d'un fatras pareil donnera l'envie de souscrire ?

– J'ai dit la vérité répliqua fièrement Baret.

– Il fallait la taire.

– Ma conscience me défend de mentir, de tromper le public.

– Votre conscience ? Que vient-elle faire là-dedans ? Je n'ai pas sollicité votre opinion ; je vous ai prié d'exprimer la mienne, et pas autre chose. Ce n'est pas vous qui signerez ce prospectus ; vous n'en assumez pas la responsabilité.

– Je ne veux pas prêter ma plume à un mensonge.

– Mais, alors, pourquoi êtes-vous ici ?

– Pour vous donner ma démission, monsieur. J'ai l'honneur de vous saluer.

Sans vouloir entendre un mot, Baret se retira, pendant que Thélinge, emporté par la colère, mettait en morceaux le projet de prospectus. Le même soir, le brave homme racontait à Régine ce qu'il avait fait. Elle resta stupéfaite, n'osant ni l'approuver, ni le désavouer, inquiète déjà, pressentant les périls qui menaçaient son mari.

– Mais qu'allez-vous devenir ? lui demanda-t-elle avec sollicitude.

– Depuis trois mois, j'ai réalisé quelques économies. Elles me permettront d'attendre...

– Pour vous aider à trouver une autre position, M. Rocroix ne vous refusera pas son concours. Comptez toujours sur nous.

– J’ai d’autres projets, madame, reprit Baret. J’ai assez des affaires financières. J’ai vu ce qui s’y passe ; ce ne sont pas choses d’honnête homme. Engagez M. Rocroix à en sortir, madame, et surtout à se dégager des entreprises de M. Thélinge. Il y va de son honneur, de votre repos... Quant à moi, votre amitié a donné des ailes à mon ambition... Je veux m’élever plus haut, devenir digne de vous.

Il tremblait un peu, et sa pâleur trahissait son émotion.

– Digne de moi ! fit Régine touchée.

– Vous faire honneur, madame. Je suis averti qu’une élection aura lieu bientôt dans l’Ariège, en remplacement d’un député nommé sénateur. Il ne m’est pas impossible de devenir candidat du comité radical.

– Vous allez retourner à la politique ?

– Oui, pour vous prouver ce que je vau.

Régine répéta le soir à son mari les conseils de Baret.

– Il a eu tort de donner sa démission, dit André avec humeur. Il n’y a pas plus de sagesse dans sa conduite que de raison dans ses conseils. Ces radicaux, tous des puritains... Et nous qui ne pensons pas comme eux, des corrompus !

Il souriait ironiquement, s’appliquait à rassurer sa femme. Mais, tout au fond de lui, il pensait que peut-être Baret n’avait pas eu tort ; il regrettait de ne pouvoir plus l’imiter, d’avoir signé le prospectus rédigé sous une forme nouvelle. Sa préoccupation n’échappa point à la clairvoyance de Régine. Elle en fut alarmée toute une nuit, y pensa encore un peu le jour suivant ; puis elle oublia cet incident, comme elle en avait oublié d’autres.

XII

Un peu avant cinq heures, M. le juge d'instruction Deloraine et l'oncle Fréminot descendaient, bras dessus, bras dessous, l'escalier du Palais de justice, tournaient à droite au bas de cet escalier et, longeant les bâtiments de la Conciergerie, sortaient de la Cité par le pont Neuf, d'où ils n'avaient plus qu'à filer tout droit le long des quais pour rentrer chez eux.

On touchait au mois de mars. Le froid moins rigoureux, le soleil plus brillant, les jours plus longs, annonçaient le terme de l'hiver. L'oncle Fréminot, grand marcheur, en dépit de son âge, après être venu gaillardement de Passy à pied, comme un jeune homme, s'en retournait de même, moins pour se donner le plaisir de recommencer sa promenade que pour en imposer une à son ami, dont les fatigues professionnelles avaient, en ces derniers temps, ébranlé la santé. L'ayant arraché de force à son bureau, il l'emmenait, aussi heureux qu'un médecin qui contraint un malade récalcitrant à exécuter son ordonnance.

Cette fin de journée, embellie par la sérénité du ciel et la douceur de la température, donnait un charme infini à la promenade. Le soleil déclinait. Ses rayons pâlis jaunissaient le fleuve, dont la première fonte des neiges grossissait les eaux ; ils commençaient à s'éteindre dans une brume naissante. Le jour restait brillant encore ; l'air s'était attiédi, et, aux branches effeuillées, une légère brise imprimait une agitation qui faisait craquer leur écorce, avec un bruit avant-coureur de la poussée des sèves.

Les deux amis se taisaient. Après une journée employée tout entière à l'instruction d'une grave affaire criminelle dont il était chargé, et qui l'avait obligé à interroger trois accusés et trente témoins, M. Deloraine, soit préoccupation, soit fatigue, semblait muet ; l'oncle Fréminot respectait son silence et ne s'en étonnait pas. N'est-ce pas le privilège d'une intelligente amitié de n'exiger aucun effort de la part de ceux qu'elle lie ? Ils peuvent demeurer longtemps ensemble sans se rien dire et sans

qu'aucun d'eux soit choqué des préoccupations de l'autre, ni de son mutisme. C'est comme un repos qu'ils goûtent en commun, qui, loin de les séparer, les unit plus étroitement dans l'usage accoutumé de leur liberté réciproque.

Donc l'oncle Fréminot continuait à ne rien dire, en apparence très occupé à siffloter un air de régiment, sur lequel, inconsciemment et peu à peu, ils marquaient le pas en l'accélérant. Mais, aux regards remplis de sollicitude que de temps à autre il jetait sur son compagnon, il eût été aisé, à quiconque eût suivi ce petit manège, de deviner qu'il brûlait du désir de lui adresser la parole et de le détourner de ses réflexions. C'était si vrai que lorsque sa provision de patience fut épuisée, il ne trouva plus en soi de quoi la renouveler et qu'il éclata.

– Vous vous êtes encore surmené, aujourd'hui, ami Deloraine ? dit-il.

Sans doute l'esprit de M. Deloraine voyageait loin de là, car il fut un moment tout ahuri, comme s'il n'avait pas compris la question. L'oncle Fréminot la répéta.

– Pas plus aujourd'hui que les autres jours, répondit alors le juge d'instruction.

– C'est encore trop ; il n'est pas raisonnable de pousser le souci du devoir jusqu'à vous mettre dans l'état où vous voilà.

– C'est moins le souci du devoir que le fardeau de la responsabilité qui pèse sur moi. Il est quelquefois écrasant. Je ne me suis jamais vu aux prises avec une affaire aussi difficile que celle que j'instruis depuis quinze jours. J'ai devant moi trois accusés, et ma raison me dit qu'il n'y a qu'un coupable, encore que les mêmes preuves les accablent. Ce coupable, comment le découvrir ? – Pour qu'il soit châtié, dois-je m'exposer à frapper deux innocents ? Pour les sauver, faut-il au contraire que la justice désarme et renonce à atteindre l'auteur d'un grand crime ?

– Il faut d'abord ménager votre santé, répliqua l'oncle Fréminot. Vous avez une fille ; vous êtes son unique appui, vous devez aussi songer à elle.

– Croyez-vous donc que je n’y songe pas ? J’y songe beaucoup, trop peut-être ; car, s’il faut vous l’avouer, elle a une part, la plus grande part, dans les préoccupations que vous me reprochez.

– Je ne vous les reproche pas ; elles m’inquiètent ; c’est bien différent. D’ailleurs, si c’est votre fille qui en est l’objet, elles sont trop légitimes, trop respectables pour que je m’en étonne.

– Eh bien ! oui, c’est de Noémi qu’il s’agit.

– Pourquoi vous inquiète-t-elle plus aujourd’hui qu’il y a deux mois ?

– Parce que, depuis deux mois, une transformation s’est opérée en elle. Elle a perdu sa gaieté, son bel entrain, ses couleurs. N’en êtes-vous pas frappé, mon vieil ami ?

– Peut-être ne l’ai-je pas suffisamment observée ; mais je n’ai rien vu de ce qui cause vos alarmes. L’aurais-je vu d’ailleurs, comme vous, que je l’aurais attribué à des raisons très naturelles.

– Lesquelles ? demanda M. Deloraine avec vivacité.

– Elle a dix-neuf ans, un cœur sensible, toute l’imagination de son père... L’amour a trouvé là un terrain fécond. Il y a fleuri.

– L’amour ! Que me dites-vous là ?

– La vérité, monsieur le juge, fit l’oncle Fréminot en riant ; la vérité qui vous a échappé, ce qui prouve que vous êtes plus habile à sonder la conscience des criminels qu’à lire dans un cœur de jeune fille.

La gaieté de l’oncle Fréminot gagna M. Deloraine.

– Et vous savez y lire, vous ! Je voudrais bien savoir si c’est en restant célibataire et en commandant un régiment de dragons que vous avez acquis cette science-là. Comment ! depuis que sa mère, ma pauvre chère femme, m’a été ravie, Noémi a vécu près de moi ; je lui ai prodigué mes soins, je l’ai environnée de ma sollicitude, je n’ai eu que son bonheur en vue, et je n’aurais rien deviné, tandis que vous...

– Oui, oui, achevez ; je vous vois venir : tandis que, moi, j’ai surpris ce qui se dérobaît à votre attention. Rien de plus vrai. Je ne suis qu’une vieille culotte de peau ; mais, comme on ne se

défait pas de moi, je n'ai eu aucun mérite à être clairvoyant là où vous étiez aveugle. Votre fille est amoureuse.

– Amoureuse, elle ! Et de qui ?

– De Lucien Fargues, parbleu !

– C'est impossible.

– Impossible, pourquoi ? N'est-elle pas à ce moment de la vie où le cœur se révèle ?

– Elle ne m'a jamais rien dit.

– Et vous êtes bien le dernier à qui elle se confiera, si vous ne provoquez ses confidences.

– Lucien Fargues ! répétait M. Deloraine stupéfait.

– Il n'y a rien là qui puisse vous alarmer, mon cher ami. La situation est ce qu'elle est ; elle porte en soi son dénouement, un dénouement très logique, très heureux.

– Lequel, je vous prie ?

– Un mariage.

– Mais Noémi n'a pas de fortune, et M. Fargues est riche !

– Tant mieux, puisque cela le dispensera de vous demander une dot.

– Mais il ne l'aime pas, lui.

– Non, il ne l'aime pas ; il l'adore.

– Il vous l'a avoué, à vous ?

– Il ne m'a rien avoué, mais j'ai deviné cela comme le reste.

Et l'oncle Fréminot se mit à énumérer les incidents sur lesquels reposait sa conviction. Depuis longtemps, il s'était aperçu des assiduités du jeune député de l'Ariège auprès de mademoiselle Deloraine. Cela datait de plusieurs semaines, de leur rencontre à l'Élysée. C'est à partir de ce jour que Fargues s'était fait un devoir de venir souvent chez Noémi. Il se présentait tantôt le soir, tantôt dans l'après-midi. Toujours bien reçu, il restait là, durant de longues heures, comme en un coin doux et chaud, où l'on se plaît. Noémi paraissait heureuse de le recevoir. Elle avait avec lui de longs entretiens ; et comme ils étaient beaux tous deux, tous deux jeunes, ces fréquents tête-à-tête avaient, entre eux, fait naître l'amour.

– Et, malgré ma sollicitude, tout cela m'a échappé ! soupira M. Deloraine.

– Vous étiez si loin de la vérité !
– Mais que faire, mon Dieu, que faire ?
– Les marier ; il n’y a pas mieux.
– Fargues voudra-t-il, seulement ?
– S’il voudra ! Mais puisque je vous dis qu’il adore votre fille !

M. Deloraine n’en revenait pas ; il ne voulait pas se laisser convaincre. Il fallut beaucoup de temps et de patience à l’oncle Fréminot pour faire partager son opinion au père de Noémi.

– Lucien Fargues la rendra-t-il heureuse ?
– Qu’ils s’épousent d’abord. Moi, je crois à la droiture de ce jeune homme. Il appartient à une école politique que je n’aime pas, que vous n’aimez pas plus que moi, mon cher Deloraine. Il est ambitieux, sceptique ; il n’est pas affectionné comme nous à ces principes de gouvernement qui ont été le culte de notre vie. Mais il a de la probité, de l’honneur.

– Il est bon surtout, dit M. Deloraine, entraîné malgré soi à faire l’éloge de Lucien ; je connais sa bonté, j’en ai eu des preuves.

– Alors, n’hésitez pas, puisqu’il aime votre fille, et puisqu’elle l’aime.

– Je ne peux cependant la lui jeter à la tête !

– Oh ! soyez tranquille ; ou je ne suis qu’un sot, ou, avant peu, il vous aura demandé sa main... et alors, mon cher, vous verrez notre Noémi telle qu’elle était naguère. Le bonheur dans l’amour, il n’est rien de tel pour rendre la gaieté aux jeunes filles.

Les deux amis avaient franchi la plus grande partie du chemin. Ils gravissaient maintenant les rampes de Passy entre les vertes pelouses du Trocadéro. Le soleil s’était éteint ; le jour commençait à décroître.

– Vous dînez avec nous ? dit M. Deloraine.

– Très volontiers, répondit l’oncle Fréminot sans se faire prier.

Ils entraient dans la grande rue. Sur la droite, au long d’un vieux mur, des affiches de tous les formats étalaient la variété de leurs couleurs. En marchant, ils les frôlèrent. L’une d’elles

attira l'attention de l'oncle Fréminot, non seulement par sa taille gigantesque et la hauteur des lettres qui couvraient son fond jaune, mais parce qu'il venait d'y voir ces mots remplissant la largeur du papier : « On souscrit aux guichets du Grand-Crédit. »

– Le Grand-Crédit ! s'écria-t-il ; qu'est-ce que cela signifie ?

Il s'arrêtait, obligeant M. Deloraine à en faire autant, et, sans se communiquer leurs pensées, dans la clarté pâle du jour tombant, ils lurent silencieusement l'annonce de l'émission des Gisements aurifères de la Nouvelle-Zélande : Cinquante mille actions de capital, de cinq cents francs, libérées de cent vingt-cinq francs, émises à six cent vingt-cinq francs.

– Ces drôles-là vont bénéficier d'une prime de cent vingt-cinq francs, observa l'oncle Fréminot... Un vol manifeste...

Ces drôles-là, c'étaient les fondateurs et administrateurs de la Compagnie, dont la liste figurait sur l'affiche au bas d'un boniment destiné à convaincre le public que les actions qui allaient être émises avaient une valeur réelle, bien supérieure au prix de vente.

Tout à coup, l'oncle Fréminot tressaillit. – Il a signé ces mensonges ! murmura-t-il d'un accent d'indignation et de désespoir. Sur la liste de ces « drôles » il venait de voir le nom d'André Rocroix. – Allons, le voilà sur le chemin de la correctionnelle. Le malheureux ! Mon ami Deloraine, si jamais il passe par vos mains, soyez-lui bienveillant.

– Hélas ! en un tel cas, je n'aurais qu'un droit, celui d'être juste.

Ce fut tout ; les deux amis reprirent leur route, silencieux et pensifs, sans avoir vu, sous l'immense affiche jaune dont la lecture venait de troubler l'oncle Fréminot, une autre affiche, beaucoup plus petite, rouge celle-là, et sur laquelle il était écrit qu'une réunion publique aurait lieu le surlendemain, à la salle Graffard, et que « le citoyen Baret y traiterait la question des impôts ».

La promenade s'achevait plus tristement qu'elle n'avait commencé. Une préoccupation douloureuse poursuivait l'oncle Fréminot. Tout à l'heure, ses exhortations avaient ramené la

sérénité dans le cœur troublé de M. Deloraine ; c'est à lui, maintenant, que des consolations devenaient nécessaires.

– Allons, mon vieil ami, lui dit le juge d'instruction, chassez les pensées noires. Il n'est pas dit, après tout, que vos craintes se réalisent.

– Oui, vous avez raison. Il est inutile de s'alarmer à l'avance. Et puis je ne veux pas troubler votre joie, car c'est une grande joie que vous allez ressentir tout à l'heure, lorsque votre chère Noémi vous aura fait des aveux qui confirmeront mes prévisions. Ne nous occupons plus que de son bonheur.

Ils étaient devant leur demeure. Ils entrèrent ensemble. Mais, au lieu de traverser la cour pour regagner le pavillon qu'il occupait dans la partie postérieure de l'immeuble, l'oncle Fréminot suivit M. Deloraine au second étage du principal corps de logis, construit sur la rue. C'est là qu'habitaient le juge d'instruction et sa fille. Simple mais confortable était l'appartement, embaumé, dès l'antichambre, d'un fin parfum de jeunesse et de féminité ; on y devinait partout, dans les arrangements, une main de jeune fille ; tout y était gracieux et riant. Les fenêtres s'ouvraient sur le jardin de l'oncle Fréminot. Par-dessus le toit de sa maisonnette, on apercevait les rives de la Seine, et au-delà, sous un ciel violacé, au pied de coteaux noyés déjà dans la nuit montante, un coin brumeux de Paris, tout un entassement de façades assombries, surmonté de clochers et de dômes.

– Fréminot dîne avec nous, dit M. Deloraine à sa fille, venue, au bruit de ses pas, sur le seuil du salon.

– M. Fargues est là qui vous attend, mon père, fit Noémi en tendant son front, sur lequel M. Deloraine déposa deux tendres baisers.

Après ce qu'il venait d'apprendre, le nom de Fargues ne pouvait être prononcé devant lui sans déchaîner une violente émotion dans son cœur. Il se contenta cependant.

– Très heureux de vous trouver chez moi, mon cher député, dit-il en entrant dans le salon.

Fargues était debout et fit un pas au-devant de lui.

– J’ai pris la liberté de vous y attendre, monsieur ; j’avais à vous parler.

M. Deloraine regarda à la dérobée l’oncle Fréminot qui marchait sur ses pas, et ce regard semblait dire :

– Nous y voilà.

– Suis-je de trop ? demanda l’oncle Fréminot.

– Oh ! non, non, mon colonel, répondit Fargues. Je suis toujours heureux de vous voir. Mais, aujourd’hui, votre présence m’est particulièrement douce. – Et, s’adressant à M. Deloraine, il ajouta : – Monsieur, j’aime mademoiselle Noémi, et j’ai l’honneur de vous prier de m’accepter pour son mari.

Le visage de l’oncle Fréminot s’éclaira d’un sourire de satisfaction.

– Parbleu ! mon jeune ami, dit-il, vous venez à propos pour prouver à M. Deloraine que je ne me trompais pas, tout à l’heure, en lui annonçant ce qui arrive.

– Que lui aviez-vous annoncé, mon colonel ?

– Que vous ne tarderiez pas à demander la main de sa fille.

– Qui vous avait dit ?...

– Personne, j’ai deviné. À votre tour, Deloraine, répondez.

Il était très troublé, M. Deloraine ; un léger tremblement agitait ses lèvres minces et pâles ; des larmes montaient à ses yeux.

– Je suis touché, mon cher député, oui, très touché, très honoré de votre demande. Mais, avant d’y répondre, ce que je ne saurais faire d’ailleurs sans avoir consulté ma fille, je voudrais être assuré que vous connaissez notre position. Je n’ai pas de dot à donner à Noémi ; le modeste bien qu’elle tient de sa mère suffira à peine à payer son trousseau. Quant à moi, je ne possède rien ; les fonctions que j’occupe sont peu rétribuées ; elles ne m’ont pas permis de réaliser des économies.

– Ces détails m’étaient connus, monsieur. Je suis assez riche pour offrir une dot à ma femme.

– Vous n’ignorez pas non plus que par mon éducation, mon passé, mes opinions, j’appartiens à un parti vaincu. Je compte parmi les vainqueurs beaucoup d’ennemis que ma tolérance n’a

pu désarmer ; sans l'inamovibilité qui me protège encore, je serais déjà révoqué ; en conséquence, en vous unissant à ma fille, vous vous exposez à mettre un obstacle sur votre chemin. Vous êtes ambitieux, et cela vaut que vous y réfléchissiez.

– Le jour où mes amis politiques s'aviseraient de trouver mauvais que j'aie obéi à mon cœur et épousé celle que j'aime, je déserterais leurs rangs.

Ce fut dit avec netteté, fièrement, de l'accent d'un homme qui a prévu les critiques que pouvait provoquer sa conduite.

– Vous avez répliqué à tout, reprit M. Deloraine. Alors, ma chère fille, c'est à toi qu'il appartient de nous révéler ce que tu penses. Tu as entendu la demande de M. Fargues ?

Noémi écoutait son père, cachée derrière lui. Elle s'avança et, sans honte, d'une voix claire et ferme, répondit :

– Tout à l'heure, mon père, M. Fargues m'a parlé en honnête homme. Il m'a juré de me consacrer toute sa vie, d'être pour moi un loyal mari ; à mon tour, et sous la réserve de votre consentement, je lui ai juré d'être sa femme, une femme dévouée...

– Vous voyez qu'ils avaient arrangé leurs petites affaires sans nous consulter, s'écria l'oncle Fréminot ; ai-je eu assez raison ?

Noémi s'était précipitée dans les bras de son père, lui couvrait le visage de baisers, comme pour provoquer plus vite sa réponse, en l'attendrissant, et ne cessait de l'embrasser que pour lui glisser ces mots à l'oreille :

– Je l'aime, mon père, je l'aime, et je n'aurai jamais d'autre époux que lui !

– Ceci décide tout, reprit à haute voix M. Deloraine. Il la poussa doucement vers Lucien. – Désormais, mon enfant, vous êtes responsable de son repos.

– Et ce repos va devenir la plus grande préoccupation de ma vie, monsieur.

– Je l'ai élevée dans des principes qui ne sont plus guère en honneur aujourd'hui. J'espère que vous respecterez toujours la volonté qu'elle a d'y demeurer fidèle.

– C’est le premier engagement que j’ai pris, mademoiselle Noémi peut le dire, après celui de l’aimer toujours. Soyez donc rassuré, mon père.

M. Deloraine, en s’entendant appeler ainsi, eut des larmes aux yeux. Son émotion gagnait tout le monde.

– À quand la noce ? demanda joyeusement Fréminot.

Ce fut Noémi qui répondit :

– À la fin des vacances de Pâques, M. Lucien sera libre, et vous aussi, mon père. Nous pourrons partir ensemble pour l’Ariège, où notre mariage sera célébré. Vous viendrez avec nous, mon colonel, et vous ne refuserez pas d’être mon témoin.

– Tout était réglé d’avance, à ce que je vois, objecta en souriant M. Deloraine.

– Je ne voulais vous présenter ma requête qu’après avoir obtenu l’assentiment de mademoiselle Noémi, dit Lucien.

L’oncle Fréminot se mit à rire :

– C’était une véritable conspiration.

Il était très heureux de la joie de ses amis, très fier surtout d’avoir deviné ce pur et jeune amour.

XIII

Par l'intermédiaire du Grand-Crédit, la Compagnie des Gisements aurifères de la Nouvelle-Zélande lançait ses actions. Prix d'émission : six cent vingt-cinq francs. Bénéfice pour les syndicaux : cent francs par titre ; pour le Grand-Crédit : vingt-cinq francs par titre, c'est-à-dire que tout souscripteur était tenu de verser deux cent cinquante francs pour chaque action souscrite. Comme le capital social se composait de cinquante mille actions le syndicat d'une part, le Grand-Crédit de l'autre, allaient réaliser un gain colossal aux dépens du public, invité à payer très cher une feuille de papier, couleur rose tendre, embellie de jolies vignettes en taille-douce, de lettres majuscules à forme bizarre et de lettres minuscules également bien choisies pour tirer l'œil. Voilà les affaires.

Quant à la question de savoir ce que valait l'entreprise dont ce séduisant papier était la représentation visible et tangible, le cher Thélinge s'en inquiétait peu. Il l'avait dit à Rocroix : « Je ne suis qu'un marchand de papier. » Et puis, il connaissait son temps. Il savait que le public auquel il s'adressait ne s'inquiétait pas plus que lui de cette question capitale. Au moment de verser son argent au Grand-Crédit, le souscripteur se demanderait surtout si les titres, qu'il allait acheter au prix de six cent vingt-cinq francs, en faisant un premier versement de deux cent cinquante francs, prime comprise, avaient chance de bénéficier prochainement d'une hausse grande ou petite. L'intérêt de Thélinge et de ses associés consistait donc uniquement à prouver à ce bon et crédule public que le prix des actions était destiné à s'élever, et qu'avant peu les souscripteurs à six cent vingt-cinq francs pourraient revendre à sept ou huit cents francs.

Pour faire cette démonstration, il fallait présenter le plus séduisant tableau de l'entreprise, montrer ces mines lointaines comme une source bénie, d'où la fortune allait jaillir pour les heureux actionnaires, pénétrer dans leurs profondeurs, mesurer le filon d'or qu'elles renfermaient, sans que par aucun trait,

les difficultés de l'exploitation pussent être devinées. Il fallait vanter aussi la haute moralité, l'habileté, les services passés, la position des administrateurs.

C'est à cette tâche, à laquelle l'honnête Baret avait refusé de s'associer, que Thélinge travaillait depuis trois mois, avec la collaboration de M. l'administrateur délégué. Il était passé maître dans l'art de duper le public. Il recommençait, en cette circonstance, ce qu'il avait déjà fait pour les « Assurances fluviales », pour les « Meuneries de la Vendée », pour la « Caisse de la batellerie française », pour les « Pétroles du Liban », pour les « Carrières de marbre de la Calédonie », pour tous ces enfants du Grand-Crédit, conçus et lancés peu à peu.

D'abord, dans le journal hebdomadaire, organe de la Société, une étude générale sur l'industrie minière, sur la nécessité d'arracher à la terre les richesses qu'elle contient et d'accroître ainsi la production métallique, une belle étude savante, éloquente, où le sujet était traité de haut, sans la moindre allusion à la Compagnie des Gisements aurifères de la Nouvelle-Zélande ; puis, dans d'autres journaux, qui s'étaient imprudemment inféodés au Grand-Crédit, des notes rares et discrètes, celle-ci célébrant les mérites de M. André Rocroix, ancien préfet, officier de la Légion d'honneur, celle-là parlant, à mots couverts, des gisements d'or que le Grand-Crédit avait pris sous son puissant patronage ; d'autres établissant des comparaisons ingénieuses entre ce qu'on pouvait en attendre, d'après des données sûres, et ce qu'avaient déjà produit les mines les plus célèbres.

La presse illustrée elle-même était appelée à la rescousse. Sur des croquis « communiqués par la direction de la Compagnie », elle publiait le portrait de M. l'administrateur délégué, des vues de la Nouvelle-Zélande, un itinéraire du domaine minier, le tout entouré de légendes attrayantes.

Destiné à allécher le public, ce travail préparatoire avait pour base divers rapports parvenus au siège social, dont les auteurs ne dissimulaient pas les difficultés qu'offrait l'entreprise, mais qu'on avait tronqués, mutilés, torturés, pour cacher ce qu'ils contenaient d'alarmant et pour leur faire dire ce qu'ils ne

disaient pas. Une fois la date de l'émission fixée, des prospectus résumant ces mensonges étaient expédiés par milliers à Paris, en province, à l'étranger, à des adresses relevées sur le Bottin, aux courtiers d'assurances, aux notaires, aux banquiers, à qui un bénéfice était assuré sur les actions qu'ils placeraient parmi leurs clients. Enfin, des annonces à la quatrième page des journaux, même de ceux qui se refusaient à recommander à leurs abonnés les affaires du Grand-Crédit, commentées par les bulletins de Bourse des plus complaisants ou même par des articles spéciaux, des affiches placardées par toute la France, jusque dans les communes les plus humbles, venaient couronner l'œuvre.

Cette immense publicité produisait bientôt ses fruits. Les demandes de renseignements arrivaient au siège de la Compagnie ; puis c'étaient des chèques, des bons sur la poste, des billets de banque, envoyés par des gens que séduisaient tant d'éblouissantes promesses et qui souscrivaient sans prendre la peine de se renseigner. À la Bourse, où les nouveaux titres devaient être cotés aussitôt après l'émission, on en parlait déjà. Le bruit se répandait qu'elle serait plusieurs fois couverte, qu'il y aurait plus de souscripteurs que d'actions à souscrire ; avant même que les guichets du Grand-Crédit fussent officiellement ouverts, des transactions s'engageaient sur un titre qui n'existait pas encore, ordres d'achats, ordres de ventes se succédant dans l'entraînement que déchaînait l'espoir d'un gain à réaliser.

Si dans le concert enthousiaste qui se donnait aux entours du Grand-Crédit s'élevait une note discordante, si quelque voix indépendante exprimait un doute sur les avantages de l'entreprise, si les journaux qui refusaient obstinément de se vendre à Thélinge s'efforçaient de mettre le public en garde contre la séduction, ces avertissements étaient étouffés sous la publicité des feuilles vendues, des prospectus et des affiches. Si quelque journal coutumier de chantage, mécontent d'avoir été trop peu payé, menaçait de chanter un air de guerre, on l'obligeait à se mettre à l'unisson des amis en lui donnant ce qu'il exigeait.

C'est Thélinge qui, de son cabinet, dirigeait la campagne ; mais c'est Rocroix qui en portait la responsabilité, en sa qualité d'administrateur délégué. On ne voyait que lui ; seul, il avait qualité pour parler. Il rédigeait et envoyait les communications à la presse ; il réchauffait les tièdes, activait le zèle des ardents, réfutait les notes malveillantes. Il recevait les journalistes qui se pressaient aux abords de son bureau, le matin dès neuf heures, des messieurs très bien qu'on voyait entrer successivement dans son cabinet et qu'on en voyait sortir, au bout de quelques minutes, avec des airs importants et mystérieux, un sourire au bout des lèvres, la redingote boutonnée sur les secrets qui venaient de leur être confiés, suivis jusqu'à la porte d'un regard d'envie, – le regard de ceux qui attendaient leur tour d'être reçus. Enfin, il signait les réponses aux demandes de renseignements, les lettres aux banquiers ou aux directeurs des succursales du Grand-Crédit, tout un monde de documents qu'il n'avait pas le temps de lire et qu'à la fin de chaque journée Thélinge lui envoyait, après les avoir visés, afin qu'il y mît son nom.

Sous cette forme dangereuse, le mensonge se répandait de toutes parts. Mensonge, les prospectus ; mensonge, les annonces ; mensonge, les affiches ; mensonge, les bulletins de Bourse et les revues financières ; mensonge enfin, les correspondances que les trains express emportaient le soir au nord, au midi, à l'est, à l'ouest, partout. C'est ainsi que Rocroix se faisait inconsciemment le complice de Thélinge, servait ses desseins, favorisait la fraude, secondé dans sa besogne par d'autres complices encore plus inconscients que lui, la presse, les chemins de fer, l'imprimerie, la poste, le télégraphe, mais qui, ceux-là, du moins, pouvaient, à leur insu, aider Thélinge à tromper le public, sans courir aucun péril.

Enfin, le grand jour arriva. C'était à la fin de février. Ce matin-là, André quitta son domicile à huit heures pour se rendre au Grand-Crédit. Quand fut distribué le courrier, c'est dans son cabinet qu'on le lui apporta. Depuis déjà quarante-huit heures, l'émission pouvait être considérée comme un succès. Au flot de lettres que son garçon de bureau répandit devant lui,

Rocroix comprit que ce succès n'était plus douteux. La province donnait le coup de collier de la fin, en même temps qu'une file tumultueuse, s'allongeant dans la rue aux portes du Grand-Crédit, démontrait que Paris voulait aussi sa part du gâteau. On avait requis des employés supplémentaires pour alléger le personnel ordinaire de la maison, déjà surmené. En attendant la livraison des titres définitifs, on délivrait aux souscripteurs des certificats provisoires, indiquant le nombre des actions souscrites et le montant des fonds versés.

Presque tous petites gens, ces souscripteurs, attirés par les boniments variés de Thélinge, tous pigeons qui venaient se faire plumer. On les voyait tendre timidement au caissier leur pauvre argent, avec un air suppliant, comme s'ils eussent redouté qu'on ne voulût pas le prendre. Et quand ces écus, si laborieusement amassés au fond du bas de laine d'où on les avait tirés pour les porter au Grand-Crédit, tombaient avec bruit dans la caisse, quel contentement sur les visages, que de confiance soudain exprimée ! Et comme ces naïfs et ces crédules souriaient béatement pour répondre au sourire de la fortune, qu'ils avaient entrevue derrière les grillages où ne s'élaborait, hélas ! que leur ruine.

Lorsque, à la fin de cette journée, le caissier vint soumettre respectueusement à M. le président le bordereau des sommes qu'il avait reçues du public ; lorsque les directeurs des sept succursales répandues dans Paris annoncèrent à leur tour le total des fonds versés à leurs guichets, Thélinge n'eut qu'à rapprocher ces chiffres de ceux que, depuis plusieurs jours, annonçaient les agences de province et les banquiers correspondants, pour comprendre que la souscription était couverte et au-delà.

Le soir, en entrant chez lui, André dit à sa femme :

– Tout a marché au gré de nos désirs. À dater de ce jour, la Compagnie des Gisements aurifères est fondée, solidement fondée. Nous avons notre capital.

En d'autres temps, ce succès eût tourné la tête à Régine. Maintenant, il la laissait indifférente. C'est que les questions d'argent ne tenaient plus la première place dans

ses préoccupations. Par ce côté, facile était sa vie. André donnait sans compter, obéissait à ses caprices, cédait à ses fantaisies. Elle le croyait en position de subvenir à leurs dépenses communes et ne l'interrogeait jamais, peu soucieuse de savoir si la source à laquelle il puisait était intarissable. Elle ne songeait plus qu'à s'étourdir, afin d'oublier plus vite les souffrances de son cœur déchiré par l'éloignement de Lucien.

Le lendemain, le conseil des administrateurs de la Compagnie des Gisements aurifères se réunit. Thélinge communiqua les résultats de l'émission.

– Maintenant, messieurs, dit-il, nous sommes en règle.

Cette déclaration soulagea les consciences, dissipa les appréhensions. À la suite de la réunion des administrateurs eut lieu celle des membres du syndicat à l'aide duquel s'était constituée la Société. Il s'agissait de répartir les bénéfices. Ce fut une joyeuse séance. Chaque syndicataire recevait pour sa part cent francs par titre. André ne put se défendre d'une vive émotion quand Thélinge lui fit connaître qu'il lui revenait cinquante mille francs, et que, dès ce moment, la somme était à sa disposition. M. le président négligea de dire à combien s'élevaient ses propres bénéfices. Personne n'osa le lui demander ou ne songea à le faire. La satisfaction de chacun ne laissait aucune place aux questions indiscrètes.

Cependant, un si beau gain réalisé n'améliorait pas sensiblement les affaires d'André. Depuis deux mois, il l'escomptait et l'engageait en détail. Le montant des avances qu'il avait reçues du Grand-Crédit dépassait cette somme, de laquelle il n'aurait rien touché si Thélinge eût exigé un remboursement immédiat. Mais Thélinge se montra bon prince. Il eut la générosité d'un homme qui gagne deux millions d'un seul coup. André fut autorisé à encaisser son gain, à rester débiteur du Grand-Crédit et à acquitter sa dette à l'aide des bénéfices ultérieurs.

Cet acte de complaisance allait achever de le perdre, d'abord en le livrant pieds et poings liés à Thélinge, en le mettant à sa discrétion ; ensuite en fortifiant ses illusions, en lui laissant croire qu'il lui serait toujours aussi aisé de se procurer de

l'argent. Un riche cadeau à mademoiselle Chardin, un autre à Régine, le paiement de diverses factures, accumulées sur son bureau, entamèrent les cinquante mille francs. La nécessité de régler des différences de Bourse, pour conserver son crédit chez l'agent de change chargé de ses opérations, emporta ce qui restait. Au bout de quinze jours, la gêne revenait, et avec elle l'obligation de continuer à recourir à des expédients ruineux.

Pendant ce temps, Thélinge retirait des caisses du Grand-Crédit les deux millions qui constituaient sa part du gain. Depuis longtemps, il ne laissait plus son argent dans les entreprises qu'il dirigeait. Tout bénéfice réalisé par lui était enlevé sur l'heure, placé à l'étranger ou converti en valeurs au porteur, en immeubles achetés au nom de madame Thélinge. Il poussait si loin les précautions et la prudence que lorsqu'il avait constitué une Société, il ne conservait que le nombre d'actions dont, aux termes des statuts, il devait être propriétaire pour avoir le droit de faire partie du conseil d'administration. Ces opérations, qui, rendues publiques, auraient excité la défiance des actionnaires, se perdaient dans le mouvement du Grand-Crédit, dans la multiplicité des écritures. Elles n'étaient connues que des comptables, discrets par devoir, ou des administrateurs, que leur intérêt condamnait au silence, puisque eux-mêmes en faisaient autant.

Un mois après l'émission, les choses avaient repris leur train ordinaire au Grand-Crédit. M. le président confiait à ses amis qu'il étudiait une affaire nouvelle, un projet de canal qui traverserait la France, mettrait la Méditerranée en communication avec l'Océan. Il en parlait mystérieusement, à mots couverts, comme d'une entreprise sûre et lucrative, qui exigeait néanmoins des recherches, une grande circonspection, car des établissements rivaux songeaient à une entreprise analogue. Il entretenait ainsi le dévouement et les espérances de ses associés.

Quant à Rocroix, indépendamment des soucis que lui créaient ses affaires personnelles, il était absorbé par les intérêts de la Compagnie qu'il dirigeait. La période des mesures financières étant close, on était entré dans la période

préparatoire de l'exploitation. Divers agents s'apprêtaient à partir pour la Nouvelle-Zélande, à l'effet de prendre en main la direction des services. Des machines étaient commandées pour leur être expédiées à brève échéance. C'était une préoccupation de tous les instants, des traités à conclure avec les constructeurs, des ordres à donner, des renseignements à se procurer, des décisions à prendre, toute une correspondance à rédiger et à signer.

Rocroix consacrait ses matinées à ce travail, qui eût exigé tout son temps, toute sa surveillance. Malheureusement, il s'était créé tant d'exigences que ni son traitement ni les gains accessoires à l'aide desquels il l'augmentait, ne pouvaient lui suffire. Il avait été conduit ainsi à entrer dans d'autres affaires. Il appartenait à quatre ou cinq conseils d'administration. Là aussi il avait des devoirs à remplir, des responsabilités à endosser, et c'était encore une cause de préoccupations.

En même temps, engagé dans des spéculations de Bourse, il était tenu de suivre le mouvement des cours, les incidents financiers, les événements politiques même, en raison de l'influence qu'ils ont sur les valeurs. Le cercle où il allait tous les jours, où le jeu le retenait souvent jusqu'à une heure avancée de la nuit, ses assiduités auprès de Marguerite Chardin achevaient d'épuiser ses loisirs. Il ne voyait plus sa femme qu'à l'heure du dîner, quand ils étaient invités quelque part, car il avait renoncé à prendre ses repas chez lui s'il devait s'y trouver seul avec elle.

Dans ce déchaînement de vie fiévreuse et surmenée, les jours s'écoulaient sans qu'à la fin d'aucun d'eux il eût fait ce que le matin, à son lever, il se proposait de faire. Il n'avait même plus le temps de réfléchir, d'étudier les innombrables combinaisons à l'aide desquelles il s'efforçait de grossir ses revenus, sous l'empire de nécessités de plus en plus impérieuses. En moins de six mois, il en était arrivé à ce point que tout bénéfice annoncé était dévoré avant même d'être réalisé, et que, lorsqu'il l'encaissait, il se voyait réduit à ne s'en servir que pour boucher les trous précédemment creusés. Entre ses mains, l'argent ne faisait que passer. Il pouvait, dès ce moment, calculer qu'il

gagnerait dans son année plus de cent mille francs. Mais il était endetté déjà pour une somme bien supérieure, et le flot des dettes montait toujours, les revenus ne suffisant plus ni aux dépenses de Régine, ni aux exigences de mademoiselle Chardin, ni aux besoins ruineux que lui-même s'était créés.

Ce qui ajoutait à l'âpreté de ses inquiétudes, c'est qu'il n'osait en faire confiance à personne. Envers Thélinge, qui maintes fois lui était venu en aide, l'orgueil clouait sa bouche. Il savait le personnage peu sensible, sans bienveillance, toujours prêt à abandonner à leur sort les gens à qui la chance ne souriait pas. Il ne voulait pas devenir pour lui un objet de raillerie ou de pitié. Il redoutait que l'aveu de sa détresse ébranlât son crédit, suggérât au banquier l'idée de se priver de ses services. Envers sa femme, il gardait aussi le silence. Elle ne pouvait rien pour lui. Toute confiance entre eux était détruite. Et puis il l'avait si cruellement outragée qu'il eût été fou d'attendre d'elle une consolation. Restait Marguerite Chardin. Mais il savait que, s'il commettait l'imprudence de lui confesser ses misères, l'aimable comédienne se séparerait de lui sur-le-champ, et, soit amour survivant encore au passé, soit puissance de l'habitude, il subissait toujours sa domination.

Ainsi, le fardeau de ses soucis l'écrasait. Il le sentait partout, lourd à ses épaules, jusque dans ses plaisirs, jusque dans son sommeil. Il le traînait comme un boulet dont il espérait chaque matin être délivré et dont, chaque soir, il sentait plus durement le poids. Il avait voulu goûter à la vie de Paris : ses vœux se réalisaient ; il y goûtait. Mais, loin d'en savourer la douceur, il n'en connaissait que l'amertume. Le temps qui passait aggravait cette situation, la rendait plus périlleuse, menaçait de la rendre irréparable. À la fin de cet orageux hiver, le tourbillon parisien commençait à balloter furieusement dans son flot bourbeux le ménage Rocroix, et la prédiction de l'oncle Fréminot à se réaliser.

Thélinge continuait à tourner autour de Régine avec les allures mélancoliques d'un amoureux résigné aux rigueurs de celle qu'il aime, mais non guéri. Il jouait maintenant l'amour platonique, avec l'espoir de regagner peu à peu, en la rassurant,

la confiance de madame Rocroix. Il la voyait tous les jours, la comblait de prévenances, lui donnait à toute heure des preuves de sa sollicitude, lui parlait sans cesse de son dévouement, un dévouement éternel, à ce qu'il affirmait. Il poussait sa résignation feinte jusqu'à ne plus faire allusion aux projets qu'il avait un moment conçu et essayé de réaliser.

Ce n'est pas qu'il y eût renoncé. Sa nature astucieuse et brutale le rendait incapable de ces généreux sacrifices où se complaît l'amour vrai. Il était tout raisonnement, tout calcul, même dans les emportements de ses passions. Il ne décidait rien que froidement, par volonté, et lorsque, atteint jusqu'aux moelles par le charme tout-puissant de Régine, il s'était jeté tête baissée dans cette aventure, il avait très exactement calculé ses chances et dans quelles mesures les services qu'il rendait au mari pouvaient aider au succès de la campagne contre la femme.

Avec son instinct de vieux routier, passé maître en galanterie, il avait prévu qu'un jour viendrait où les Rocroix, à bout de ressources, épuisés par un train de vie au-dessus de leurs moyens, engagés envers lui par de nombreuses preuves de sa bonne grâce et de sa générosité, le considéreraient comme une providence et seraient contraints de le solliciter. C'est là que maintenant il attendait Régine, après avoir tenté vainement de réussir plus vite.

Bien qu'André s'appliquât à dissimuler ses embarras, les difficultés de sa situation, Thélinge n'en ignorait rien. Il voyait se creuser le gouffre sous les pieds des Rocroix. Mais loin de les avertir du danger couru ou de les en préserver, il se plaisait à l'aggraver par son empressement à venir en aide à André, à lui donner l'illusion que, lorsqu'on a près de soi un ami tel que Thélinge, on est assuré de se tirer toujours d'affaire. Sa caisse lui restait ouverte ; André librement y puisait, plein de l'espoir que les gains des affaires futures lui permettraient de se libérer, bien éloigné de penser que la bienveillance persistante de M. le président cachait un calcul odieux.

Les relations affectueuses qui s'étaient formées entre Régine et madame Thélinge favorisaient les desseins du banquier, lui permettaient de la voir tous les jours, chez elle ou chez lui, sans

la compromettre. À toute minute, il manifestait son désir de conserver ce rôle d'ami fidèle dont il vantait la douceur ; non seulement il le manifestait, ce désir, mais en toute circonstance propice, il le prouvait, par une continuité d'attentions, à laquelle Régine se montrait sensible. C'étaient des fleurs, des loges, des dîners, des promenades à la campagne, tout ce qui peut être offert à une honnête femme sans l'offenser. C'était surtout une inébranlable persistance à saisir les occasions de faire gagner de l'argent à André pour en tirer avantage aux yeux de madame Rocroix.

Peu à peu, elle s'était laissé envelopper par ces apparences de dévouement ; ses défiances qu'avaient éveillées, au début de leurs relations, les ardents propos de Thélinge s'apaisaient, s'endormaient. Il ne parlait plus d'amour, mais il jouait habilement de sa discrétion, s'en faisait un mérite, la représentait comme un acte d'abnégation qui lui donnait des droits et, entre ces droits, celui d'être le premier dans l'affection de Régine et de prétendre au traitement du plus favorisé. Convaincue de sa sincérité, elle accueillait ces propos comme un trait de passion qui méritait l'indulgence. Elle s'attachait à le rassurer, se montrait désireuse de ne pas le faire souffrir. Si parfois sa coquetterie l'emportait, ou si, pour expérimenter son pouvoir sur lui, elle se plaisait à exciter sa jalousie, ce n'était qu'un jeu passager, suivi d'une douce querelle, qui le rendait plus docile et le laissait toujours apaisé.

Quand elle lui affirmait qu'elle n'aimait et n'aimerait plus, elle ne le trompait pas. Aimer encore, après avoir si cruellement souffert de l'amour, elle n'y songeait guère. Et puis, l'histoire qu'elle avait vécue ne se recommence plus. Quel homme pourrait de nouveau la séduire, lui rendre la confiance d'autrefois, la jeunesse de son cœur maintenant flétri par l'abandon d'un ingrat ? Non, elle ne voulait pas se livrer une fois encore à ces orages. Jamais elle ne connaîtrait plus ce puissant amour, qui supprime la raison, la conscience, emporte les remords, mais qui, fatalement, réserve aux joies qu'il procure d'amers lendemains. On ne le subit qu'une fois.

Elle ne regrettait rien de son brûlant passé, mais elle se sentait hors d'état de le revivre.

XIV

Une radieuse après-midi d'été.

Filant à toute vapeur à travers les champs ensoleillés, un train express de la ligne du Nord emportait Thélinge vers Compiègne, et, avec lui, Régine Rocroix, son mari, le ménage Verdier, Baret et divers amis, tous invités par le banquier à passer quelques semaines au château de Loiselière.

Comment Baret se trouvait-il là, à l'heure où son nom était livré aux disputes électorales dans l'Ariège et où se jouait le sort de sa candidature ? C'est que le comité radical du département, en le présentant aux électeurs, avait exigé qu'il ne comparût pas devant eux : « Laissez-nous faire, lui avait-on écrit ; ne venez pas : votre profession de foi nous suffit. » Soumis à ces ordres impérieux, il s'était abstenu de toute démarche, laissant à ses partisans le soin de le défendre et de le faire triompher. En attendant le résultat, il avait accepté la pressante invitation de Thélinge, malgré le mépris que lui inspirait le personnage, heureux d'aller là où devait se trouver Régine, et peu sensible aux humbles et basses flatteries du banquier qui, devinant en lui une influence politique en train de monter et lui pardonnant sa démission, saluait par avance son succès.

Régine accomplissait une promesse déjà ancienne, faite à Thélinge. Mais, au moment de partir, elle avait exigé qu'il invitât madame Verdier, afin de n'être pas seule étrangère durant son séjour au château. Quant à André, il n'était là, comme l'avoué, qu'en passant et pour accompagner sa femme. Sous quarante-huit heures, ses occupations allaient le rappeler à Paris. Il était même convenu qu'il ne viendrait à Loiselière que du samedi au lundi, pendant le séjour qu'y devait faire Régine. Cet arrangement, dont il avait pris l'initiative, le réjouissait, à cause de la liberté plus grande qu'il y trouvait pour la durée de cette saison d'été, si favorable aux escapades et aux excursions qu'il se proposait de faire avec Marguerite Chardin. Pour tout le monde, l'invitation de Thélinge était donc une bonne fortune.

Dans le wagon-salon dont il faisait les honneurs à ses invités, on n'entendait que rires bruyants et joyeux propos, dominés par sa voix. Il y trônait, fier, satisfait, heureux de vivre. La noire fumée qui montait dans l'air, au-dessus du train, voilait parfois le ciel bleu, enveloppait le paysage, noyait dans ses flots les arbres, les eaux, les coquettes villas échelonnées sur les coteaux, toutes vibrantes d'un mouvement de vie récemment recommencée, après le profond sommeil de l'hiver. Malgré le bruit des roues sur les rails, apaisant et doux était le spectacle de la nature resplendissante, entrevu par les croisées du wagon comme les tableaux d'un panorama se déroulant avec une vertigineuse vitesse. Mais ce spectacle laissait indifférents les voyageurs, suspendus aux lèvres de Thélinge, qui leur racontait comment, trois ans auparavant, il était devenu possesseur du domaine où il les conduisait.

– C'est la plus splendide affaire que j'aie faite depuis que je fais des affaires, disait-il.

Son accent trahissait l'orgueil qu'il tirait de son habileté, et la pitié dédaigneuse qu'il conservait à ceux que cette habileté avait mis à mal.

– Je connais l'histoire, hasarda l'avoué Verdier ; elle est curieuse. Racontez-la à ces dames, mon cher Thélinge.

Le président du Grand-Crédit négligea de se faire prier.

– Il faut d'abord que vous sachiez, reprit-il, que le château de Loiselière appartenait jadis à une illustre famille dont la Terreur envoya le dernier héritier à l'échafaud et confisqua les biens au profit de la nation. C'est, comme vous le verrez, un monument superbe, bâti sur une éminence au milieu d'un parc qui lui-même est environné de forêts. Sous le premier empire, un ancien fournisseur général des armées acheta ce somptueux domaine, qui n'appartenait à personne parce qu'il appartenait à tout le monde. Il l'eut pour un morceau de pain, l'agrandit et sut l'embellir. C'est de son petit-fils que je l'ai acquis.

– Un écervelé, ce petit-fils, dit l'avoué ; je l'ai connu, il était célèbre dans le monde où l'on s'amuse ; il s'y est ruiné, en crevant d'ennui.

– Si bien ruiné, continua Thélinge, qu'à court d'argent et criblé de dettes, il vint un jour m'emprunter deux cent mille francs. Il me plaisait, ce garçon ; je lui prêtai la somme sans d'autre garantie que sa signature au bas d'un billet à ordre, payable à six mois...

– Qui ne fut pas payé, je suppose ? interrompit André.

– Justement ; il me revint protesté. Je me fâchai, je grondai ; je menaçai de poursuivre. « Me poursuivre ! m'écrivit un matin le jeune châtelain, à quoi bon ? Consentez plutôt à venir au château déjeuner avec moi. Au dessert, nous causerons et, sûrement, nous nous entendrons. » L'offre était d'un homme d'esprit. Elle me séduisit. J'arrivai un jour, à l'heure du déjeuner. Je fus reçu comme un bienfaiteur, et nous nous mîmes à table. Après un repas copieux, et quand le café fut servi, mon débiteur me dit brusquement : – Pour m'acquitter envers vous et envers mes autres créanciers, je suis contraint de vendre cette propriété. Vous êtes riche, monsieur, achetez-la. Vous l'aurez à un prix modique, et, en réalisant une brillante opération, vous recouvrez du même coup ce que je vous dois. – C'est qu'avant de me prononcer je voudrais visiter, déclarai-je. – Oh ! qu'à cela ne tienne ; quand vous voudrez. – Sur-le-champ. – Nous quittâmes la table, et la visite commença, une visite rapide et superficielle qui me donna le désir d'acheter et me permit de faire une offre. Je proposai douze cent mille francs : mais je posai comme condition que le vendeur partirait le jour suivant, sans rien emporter que les objets à son usage personnel. Il se récria. Douze cent mille francs, c'était pour rien. Indépendamment du parc qui mesure quatre-vingts hectares dans l'enceinte de ses murs, il y a sept cents hectares de terres et de bois, cinq fermes. – C'est à prendre ou à laisser, répliquai-je. Si vous agréez ma proposition, nous allons rédiger un contrat provisoire ; je vous donnerai contre la quittance de ce que vous me devez, un chèque d'un million, et vous partirez demain sans regarder derrière vous. – C'était roide, n'est-ce pas ? poursuivit Thélinge ; eh bien, cela réussit tout de même ; il accepta sans condition, le petit. Il est vrai qu'un million, c'est une somme.

Et Thélinge s'arrêta en riant aux éclats.

– La fin est plus drôle encore, fit observer Verdier.

– Voyons la fin ! je demande la fin ! cria Rocroix.

– La voici. Après le départ du vendeur, je découvris que les baux de fermages, récemment renouvelés, assuraient un revenu annuel de soixante-cinq mille francs. Soixante-cinq mille francs, vous entendez bien ! J’avais fait un placement immobilier à cinq et demi pour cent. Est-ce assez beau ?

– Superbe, murmura André.

– Et ce n’est pas tout. Les arbres bons à abattre permettaient une coupe immédiate et fructueuse. Il y avait neuf chevaux dans les écuries, six voitures sous les remises ; d’abondantes provisions de linge, de vin, de blé, de foin ; un mobilier d’une merveilleuse richesse, des tapisseries splendides, des tableaux de maîtres, des étoffes anciennes, de la vieille argenterie, des dentelles, des bijoux, tout un trésor qui ne me coûte rien, puisque je l’ai eu par-dessus le marché. – Il se pencha vers Régine et ajouta à voix basse : – Vous avez vu une partie de ces richesses chez madame Daverny.

Puis, relevant le front, il promena sur ses invités un regard de satisfaction et d’orgueil.

Ces propos, d’autres du même genre, remplirent agréablement le temps du voyage. Quand le train entra dans la gare de Compiègne, personne ne voulait croire qu’on fût arrivé déjà. Un grand break, attelé de quatre chevaux conduits par un postillon, attendait Thélingue et ses amis ; ils y montèrent, tandis que les domestiques, parmi lesquels se trouvait Chamarette, veillaient aux bagages. Le brillant équipage partit aussitôt et, par la route de Pierrefonds, se dirigea vers le château, où l’on fut rendu en moins d’une heure.

Avec ses vieux murs, couronnés à leur crête, et sur presque toute leur étendue, d’un lierre épais, dont les feuillages laissent passer çà et là des couches de mousse jaunie, étoilées de pâles fleurs, le parc de Loiselère forme une large échancrure dans les bois qui s’étendent autour de Compiègne. De la route, on ne voit pas le château ; il se dérobe derrière un rideau de vieux arbres. Ce n’est qu’après de longs circuits à travers des allées ombreuses et montantes que, sur une hauteur dominant la

vallée, on découvre le bâtiment très imposant avec ses murs de briques, égayés par la blancheur des pierres qui les encadrent, flanqué aux angles de quatre tourelles à pignons d'ardoise.

Devant l'une des façades, un lac immense étend la nappe de ses eaux, du milieu desquelles émerge, parmi des roseaux, un kiosque dont le toit de chaume est couvert d'une végétation luxuriante ; devant l'autre façade, une pelouse déroule son vert tapis et laisse voir les communs, derrière une avenue de tilleuls. Puis, de tous côtés, dans un océan de verdure, le regard embrasse un merveilleux assemblage de fleurs et d'arbustes, qui jettent sur le fond sombre du parc les joyeuses variétés de leurs couleurs.

– C'est très beau, dit madame Rocroix au moment où le break, sortant du demi-jour des ombrages, déboucha brusquement sur le lac.

Les eaux, les toits, les arbres, les vitres des croisées resplendissaient dans une flambée de soleil ; elle allumait à leur surface de miroitantes étincelles. Des cygnes, lentement, sillonnaient le lac, laissant derrière eux une traînée de plumes blanches. Sur le perron, un paon se tenait immobile, dans l'auréole de son plumage étalé. Un murmure confus, traversé par des cris de bêtes, montait dans l'air tiède, et au-dessus des choses, que le calme qui les environnait semblait embellir, flottait une vapeur dorée, légère et tremblante.

– Voilà mon domaine, s'écria vaniteusement Thélinge.

Mais personne ne répondit. Tous demeuraient silencieux, charmés par la beauté du site, par l'éclat radieux de cette journée, par l'aspect grandiose du château, par la sensation de richesse et de bien-être qu'éveillait dans les esprits la splendeur de cette propriété où tout était à souhait, mais impressionnés surtout par les réflexions qu'elle provoquait.

– Vous ne dites rien ? demanda Thélinge.

– Madame Thélinge est bien heureuse de vivre ici ! soupira madame Verdier.

– À la condition d'être aimée, une femme est heureuse partout, objecta Régine ; il semble cependant qu'un cadre tel que celui-ci doit sertir merveilleusement l'amour.

La réflexion fit rire André Rocroix :

– Voilà bien mon romanesque de femme, s'écria-t-il ; eh bien, ma chère, si je deviens riche, vous aurez une propriété aussi belle que celle-ci.

L'avoué Verdier choisit ce moment pour placer son mot, en enfant terrible qu'il était.

– Moi, fit-il gouailleur, je voudrais savoir ce qu'elle coûte aux actionnaires du Grand-Crédit.

– Silence, mauvais plaisant, répliqua Thélinge en essayant de tourner la phrase en plaisanterie. Elle ne leur coûte rien. Je me suis enrichi, c'est vrai, mais non à leurs dépens.

Il y eut un silence. Le trait lancé par Verdier avait porté. Chacun en était frappé, et le visage railleur de l'avoué exprimait clairement que l'assurance de Thélinge n'en imposait à personne, et à lui moins qu'à personne.

– Monsieur Baret se tait, reprit Thélinge, qui cherchait à dissiper une impression qu'il jugeait peu favorable pour lui.

Baret se redressa et, d'un accent assez vif, répondit :

– Moi, monsieur, je pense qu'il était inutile de fonder la République, si l'avènement de la démocratie ne devait avoir pour conséquence que de substituer l'aristocratie de l'argent à l'aristocratie du nom. Aristocrates pour aristocrates, j'aime encore mieux ceux d'autrefois.

– C'est une opinion comme une autre, balbutia Thélinge interloqué.

Heureusement le break s'arrêtait devant le perron du château, et l'entretien resta suspendu au moment où il allait peut-être s'envenimer. Les voyageurs descendaient de voiture, reçus par madame Thélinge, l'impassible Tolly, plus belle, plus majestueuse que jamais, châtelaine des pieds à la tête, souhaitant d'un sourire, sans prononcer une parole, la bienvenue aux nouveaux arrivés.

En attendant les gens et les bagages, ils se réunirent au salon, où le thé était servi. Il y eut un moment de grande agitation. Thélinge donnait des ordres, montrait les détails de l'habitation, promenait Rocroix et Verdier à travers les appartements du rez-de-chaussée.

Les dames causaient entre elles. Régine s'informait de la santé des enfants de Thélinge, s'étonnait de ne pas les voir, apprenait de Tolly que, retenus à Paris par leurs études, le garçon au lycée Louis-le-Grand, la fille au couvent, ils ne devaient venir à Loiselière qu'à l'époque des vacances. Madame Verdier, avec son instinct fureteur et envieux de petite bourgeoise peu faite aux habitudes de la vie de château, coulait ses curieux regards sur le mobilier, calculait mentalement le prix de ce luxe dont, avant ce jour, elle n'avait pas idée. Tolly répondait aux questions d'un léger signe de tête ou par des phrases brèves, cherchant son mari de l'œil avant de répondre, très inquiète d'être obligée de dire oui ou non, sans y être autorisée.

Thélinge revint au salon.

– Liberté entière pour tout le monde, disait-il. Le déjeuner est servi à onze heures et demie, le dîner à sept heures. En dehors des repas, chacun peut mener sa vie à son gré, rester chez soi, sortir, lire, faire de la musique. Il y a des chevaux dans les écuries, des voitures sous les remises, des domestiques pour recevoir les ordres. La vie commune n'est agréable que si chacun y trouve ses aises.

On n'est pas plus généreusement hospitalier, et la bonne grâce de l'amphitryon lui attirait les remerciements des invités. À six heures, on procéda aux installations. Les domestiques conduisaient les hommes aux chambres qui leur étaient réservées. La belle Tolly s'était chargée d'installer le ménage Verdier. Quant à Régine, c'est Thélinge qui voulut lui faire les honneurs de l'appartement qu'il lui avait réservé, au premier étage. C'était le plus confortable et le plus luxueux du château. Il se composait de trois vastes pièces et d'un cabinet, destiné à Chamarette.

– J'espère que vous vous y trouverez bien, dit Thélinge à Régine. Plus vous daignerez y rester, plus vous me causerez de joie. Veuillez vous rappeler que vous êtes ici chez vous, et que vos moindres désirs seront des ordres pour votre ami.

Sous cette forme encore, il manifestait ses sentiments, très appliqué à faire montre de leur honnêteté, à dissimuler

ses visées, à ne pas effaroucher madame Rocroix par une expression trop vive de sa passion désordonnée. André était logé à l'autre extrémité du château, dans le voisinage de Baret. Il ne se plaignait pas d'être séparé de sa femme.

Dans son appartement, Régine avait trouvé Chamarette en train d'ouvrir les malles, d'en verser le contenu dans les tiroirs, d'accrocher les robes dans les armoires et d'étaler sur le lit la toilette du soir. Thélinge se retira. Madame Rocroix commença à s'habiller pour le dîner. Autour d'elle, Chamarette allait et venait, prodiguait ses services, et, entre-temps, jetait au hasard ses réflexions, avec une familiarité depuis longtemps autorisée par Régine.

– Il est immense, ce château, disait-elle ; je m'y suis égarée en arrivant. Heureusement, M. Larrigue était là pour me guider. Il m'a remis dans mon chemin. Il est bien obligeant, M. Larrigue.

Elle se répandait en éloges, vantait la mine du maître d'hôtel, son inépuisable complaisance, son esprit :

– Il me semble que vous parlez de lui avec enthousiasme, objecta Régine en souriant.

Chamarette devint pourpre.

– Enthousiasme, c'est beaucoup dire, madame. Il n'est pas défendu d'être reconnaissante à un si bel homme de ses attentions.

– À la condition que la reconnaissance ne fasse pas oublier ce qu'on doit à un autre.

– C'est de Jaqueton que madame veut parler ! Elle peut être sans crainte. Jaqueton, c'est quasi mon mari, c'est sacré, cela, et je ne l'oublie pas.

La cloche, brusquement, se fit entendre. C'était le premier coup, sonné une demi-heure avant le second. Régine acheva sa toilette, et quitta sa chambre pour descendre au salon. M. et madame Thélinge s'y trouvaient déjà. Les autres invités arrivaient peu à peu. Tous se trouvaient réunis quand le second coup de cloche annonça le dîner. Presque aussitôt Larrigue ouvrit à deux battants la porte de la salle à manger, et lança à toute voix un « Madame est servie ! » qui coupa court aux

conversations. Thélinge offrit son bras à Régine, et Baret eut l'honneur de conduire à table madame Thélinge.

Le dîner fut digne de la luxueuse salle à manger dans laquelle il était servi et des richesses étalées sur la table, porcelaine de Chine, verrerie de Bohême, vieille argenterie, tout un merveilleux étalage de coûteuses raretés. Il se passa sans incident. Thélinge avait pris la parole au potage ; il la garda jusqu'au dessert, parlant de lui, de ses affaires, de sa fortune, de ses projets, comme s'il eût entrepris d'éblouir madame Rocroix, en lui donnant de ses conceptions financières, de son habileté, de sa puissance, la plus haute idée. Peu à peu, il s'excitait ; il s'attardait au récit de quelques-unes des opérations qui l'avaient enrichi, dédaigneux de toute prudence, poussant le cynisme jusqu'à faire l'aveu d'actes qui frisaient l'indélicatesse, mais qu'il considérait comme excusables ou même légitimes, puisqu'ils lui avaient rapporté gros. On l'écoutait courtoisement et il ne voyait pas, tout à fait lancé, quelle fatigue il imposait à ses convives, trop bien élevés pour la laisser paraître.

Il n'avait pas encore fini, quand on revint au salon. Quelques-uns d'entre eux lui échappèrent. Régine fut du nombre. Elle se laissa entraîner par Baret à l'extrémité de la vaste pièce ouverte sur le perron où lentement, avec une calme majesté, descendait la nuit. Mais il garda près de lui Rocroix et Verdier, continuant pour eux l'histoire de sa vie.

– Moi, je ne fais rien comme personne, disait-il. Cela tient à ce que je suis sans préjugés. Tenez, je vais vous en fournir une preuve, puisque nous sommes entre nous. Vous avez vu Larrigue, mon maître d'hôtel. Un beau garçon, n'est-ce pas ? et qui représente bien... Savez-vous d'où il sortait, quand je l'ai trouvé ? – Et, baissant la voix, après s'être assuré que ceux à qui il s'adressait pouvaient seuls l'entendre, il ajouta : – Ceci est un secret ; vous ne le divulguez pas. M. Larrigue sortait de prison, où il venait de faire deux ans pour vol.

– C'est une recommandation ! dit ironiquement Verdier.

– Eh bien, oui, mon cher, c'est une recommandation, et même mieux que cela, une garantie. Après ses malheurs, cet

homme, bien qu'ils l'eussent à jamais corrigé, ne pouvait plus trouver de position à cause du trou creusé dans sa vie, de ces deux années dont il lui était impossible d'expliquer l'emploi. Il allait être réduit à crever de faim, et peut-être à commettre de nouveau une méchante action. En le prenant à mon service, je l'ai soustrait à ces dangers, et, du même coup, j'ai acquis des droits à sa reconnaissance, dont son intérêt me répond.

– C'est très habile, dit André.

– Très habile et très moral. Voilà comme je suis, moi. J'ai un régisseur en Angleterre, commis à la garde de mes propriétés d'outre-Manche, dont je me suis assuré le dévouement par un procédé analogue. C'est un vieux camarade, un ami d'enfance. Un jour, il m'arrive : – Je vais être déclaré en faillite, me dit-il, toi seul peux me tirer de là. Il me faut cent mille francs. Et moi de répondre : – Cent mille francs, c'est beaucoup d'argent ; ça ne te sauvera peut-être pas, et il est au moins inutile d'engraisser tes créanciers. Laisse-toi déclarer en faillite, et à l'aide de la somme que tu me demandes, je t'empêcherai de traîner la misère. Il a fait ainsi que je le conseillais, et le voici chez moi, très heureux, se la coulant douce.

– Un condamné et un failli, cela vous fait un personnel de choix, dit Verdier en riant.

– Oui, oui, riez, répliqua Thélinge ; vous n'empêcherez pas que ces deux hommes, qui me doivent leur pain, ne me soient dévoués à la vie, à la mort. D'ailleurs, condamnation et faillite sont des accidents auxquels nous sommes tous exposés, et vous voyez bien qu'on n'en meurt pas.

Il affichait ainsi son cynisme. Puis, brusquement, il s'éloigna de ses interlocuteurs, chercha des yeux Régine, et, l'ayant aperçue au seuil du salon ouvert sur le parc, causant avec Baret, il se rapprocha d'elle.

La nuit venait, achevait d'éteindre les dernières clartés du jour. Des nuées légères, frangées de pourpre, se repliaient sur la masse assombrie des arbres, découvraient les étoiles qui s'allumaient dans le ciel et que reflétaient les eaux. Avec la nuit, un grand apaisement descendait sur les choses, les enveloppait dans sa suavité. Sous l'exquise impression de cette

heure clémente, Régine goûtait un inexprimable bien-être. Elle se consolait du passé, s'abandonnait aux douceurs du présent et librement s'accoutumait à causer de toutes choses avec Baret comme avec un ami.

XV

Grâce aux distractions de la fin de l'hiver, grâce à sa jeunesse, Régine, consolée peu à peu de ses douleurs, avait trouvé le repos. Ce séjour à la campagne, le calme qu'elle y goûta, achevèrent sa guérison. La fidèle et intelligente amitié de Baret contribua principalement à ce résultat.

Ce n'était plus le farouche Baret qu'avaient connu les habitants de Foix, se vengeant de sa misère et des duretés de la vie par la violence, par l'acrimonie de ses attaques contre la société et les lois. Avec l'espoir d'une existence plus heureuse, moins tourmentée, et surtout sous l'influence bienfaisante de Régine, il s'était transformé. Tout ce que son cœur renfermait de mauvais, l'égoïsme, l'envie, les ferments de révolte, avait disparu. Un homme nouveau se révélait sous les ruines du passé, vigoureux d'esprit et de corps, généreux et sensible.

Au fur et à mesure que s'éteignaient les souvenirs de sa misère, qu'il goûtait un peu de ce bien-être dont il avait été toujours privé, ses pensées s'élevaient ; il devenait indulgent pour les hommes, ne les rendait plus au même degré responsables de l'inégalité des conditions, de ses propres épreuves, et, quoiqu'il demeurât résolu à poursuivre l'amélioration du sort des pauvres, il se résignait à la patience, à la modération, comprenant enfin qu'il n'y a de progrès durable et sain que celui que les peuples réalisent sans secousse, avec le temps.

Il est probable que, si le comité radical de Foix avait connu ce Baret nouveau, devenu en quelques mois si différent de l'ancien, il se fût abstenu de le présenter aux électeurs de l'Ariège et de patronner sa candidature. Mais les meneurs de la campagne électorale vivaient sur le souvenir du Baret qu'ils avaient admiré. Dans la fermeté de ses déclarations de principes, envoyées de Paris et résumées sous la forme de proclamations éloquentes, ils le retrouvaient tel qu'autrefois, et

le croyaient toujours disposé à se faire le champion de leurs passions et de leurs convoitises.

Au début de ses relations avec Régine, c'est d'elle que Baret avait reçu assistance et secours ; maintenant, au contraire, c'est lui qui la soutenait de tout l'effort d'une tendre affection, dévouée et sans exigence. Tandis que Thélinge, sous les apparences de la sienne, ne cherchait qu'à satisfaire les instincts de sa perversité, ne rêvait que jouissances matérielles, négligeant même de se demander si Régine pouvait les partager sans déchoir, Baret plaçait sa tendresse haut dans l'idéal, et loin de tirer espoir ou vanité des droits qu'elle pouvait lui donner, ne songeait qu'aux devoirs quelle lui imposait.

Ce n'est pas lui qui eût voulu tromper la confiance de Régine, jouer une comédie odieuse. Tout ce qu'il disait, tout ce qu'il faisait, ne cessait pas d'être sincère. Si le soir, quand Régine prenait congé de lui, il ramassait derrière elle une fleur tombée de son corsage, s'il conservait cette petite fleur sur son cœur, jusque dans son sommeil, le parfum qu'elle exhalait et les souvenirs qu'elle rappelait ne servaient qu'à l'affermir dans la volonté de se sacrifier pour celle à qui il devait sa régénération.

La vie s'écoulait paisible au château de Loiselière. En attendant l'ouverture de la chasse qui devait y attirer des invités en plus grand nombre, Thélinge n'avait à offrir à ses amis que des promenades en forêt ou quelques excursions aux environs. Le temps que ces distractions n'absorbaient pas se passait dans une tranquillité très douce au cœur de Régine. Après le déjeuner, ces dames se réunissaient dans le parc, à l'ombre des tilleuls plantés en bordure sur la pelouse. Une broderie à la main, elles attendaient que la grosse chaleur fût tombée. Ces messieurs, quand le billard ou les cartes ne les absorbaient pas, venaient leur tenir compagnie. Lorsque Baret se trouvait auprès d'elles, la conversation ne languissait jamais. Il savait beaucoup, et de toutes choses parlait agréablement. On eût même dit que la présence de Régine et son désir de lui plaire donnaient des ailes à son éloquence. Elle était heureuse de l'écouter, et, sous cette forme, il avançait un peu plus, chaque jour, dans la confiance de la jeune femme. Vers la fin de l'après-midi, on partait en

voiture ; jusqu'à l'heure du dîner, on battait le pays, sous les rayons apaisés du soleil. Après le dîner, la soirée s'achevait sans incidents.

Cette vie avait pour Régine un charme infini, que les hommages obstinés de Thélinge, importuns et souvent indiscrets, ne pouvaient même altérer. Mais des paisibles et innocents plaisirs qu'elle y trouvait, celui qu'elle préférait consistait dans les entretiens qu'elle avait chaque matin avec Baret. Vers neuf heures, sans s'être donné rendez-vous, poussés uniquement l'un vers l'autre par le bonheur d'être ensemble, ils se rencontraient sur le seuil du château. Ils se mettaient à marcher côte à côte, contournaient lentement la pelouse ou le lac, s'enfonçaient sous les arbres et se promenaient à travers le parc en s'abandonnant à une confiante causerie.

C'est alors qu'ils se sentaient amis, alors que s'affirmaient le tenace dévouement de Baret et la reconnaissance avec laquelle l'accueillait Régine. Confiante en lui, elle lui racontait sa vie passée, l'initiait au secret de ses faiblesses, lui en expliquait les causes, l'entretenait avec mélancolie de l'inconduite de son mari, de son foyer détruit, de son isolement, de sa désespérance. Elle lui ouvrait son âme et lui avouait jusqu'aux craintes que lui faisait concevoir pour l'avenir la vie surmenée dans laquelle elle était jetée.

Elle lui parlait aussi de Thélinge et de ses poursuites, lui demandait conseil pour se guider à travers les difficultés que semaient sur sa route la passion du banquier et la nécessité de ne pas l'exaspérer par des refus indignés.

Sur toutes ces questions, qui dominaient encore l'avenir de madame Rocroix, après avoir compromis son passé, Baret s'exprimait en termes mesurés, où se révélaient sa prudence et son attachement.

– Le passé est douloureux, disait-il ; mais c'est le passé ; il faut l'oublier, pour ne plus avoir en vue que cet avenir qui vous inquiète et qui vous rendra la paix.

– Me rendre la paix peut-être, mais non le bonheur ! s'écriait Régine.

– Que sait-on ? Votre mari vous reviendra quelque jour, et, si l’amour ne peut revivre entre vous, la confiance y peut renaître. Oh ! ne dites pas non ; vous êtes si jeune encore ! Quant à demander le bonheur aux ardeurs fiévreuses que vous avez connues, à un amour inavouable et qu’il faudrait cacher, n’y songez pas.

Il développait ces pensées avec persistance, sans jamais parler de lui, en s’immolant, en taisant, comme si c’eût été un crime, que son cœur était plein d’un pareil amour. Puis il mettait Régine en garde contre Thélinge, déshabillait le personnage pour qu’elle le prît en horreur, montrait dans ses replis cette âme vicieuse, en affirmait la fausseté. Régine ne se pressait pas de croire à un retour de son mari ; elle se sentait si loin de lui ! mais dans les paroles de Baret, écoutées avec émotion, elle puisait la certitude que le repos ne se conquiert que par la pratique des devoirs qu’a dictés la conscience, et, peu à peu, elle revenait à ses devoirs oubliés, les envisageait sans défaillance. Après un séjour de deux semaines à Loiselière, au contact de Baret, mûre pour des résolutions nouvelles, elle se demandait si elle n’était pas tenue de disputer son mari aux séductions dont il subissait l’entraînement, de le reprendre et de tenter une vie nouvelle où pourrait fleurir, sinon l’amour, du moins la sérénité perdue.

Thélinge ne devinait pas cette métamorphose. Accueilli avec la même bonne grâce, rencontrant la même indulgence, il se croyait toujours sûr de réussir, avec le temps, dans son entreprise. Il traitait de caprice la résistance qu’il avait rencontrée et se répétait qu’il suffirait d’une occasion propice pour la faire cesser. À diverses reprises, il avait tenté de se ménager un tête-à-tête avec madame Rocroix, et peut-être voulait-il essayer de brusquer un dénouement, qu’appelaient son impatience et son désir, quand il fut détourné de ces préoccupations, qu’il ne confiait à personne et que Régine pouvait seule comprendre, par des incidents qui, depuis longtemps, se préparaient et éclatèrent tout à coup.

Un matin, à l’heure du déjeuner, Régine fut surprise de ne pas le voir. Elle interrogea madame Thélinge.

– Il est parti ce matin pour Paris, répondit la belle Tolly. Une lettre de M. Rocroix l’a rappelé.

Le fait, en soi, n’offrait rien d’extraordinaire. Ce sont choses habituelles dans la vie des affaires. Mais Thélinge, qui devait rentrer au château le jour même, n’y revint pas. On ne le vit ni le soir ni le lendemain. C’est seulement le surlendemain, un samedi, qu’il reparut. Il n’était pas seul. André Rocroix l’accompagnait. Du reste, rien de changé dans la physionomie de Thélinge. Toujours même face épanouie entre les favoris flottants, même regard gouailleur, même tendance à plaisanter, à rire d’un rien, à jeter dans la conversation les traits un peu lourds, mais souvent piquants, de son esprit. Tout au plus, trop d’excitation dans cette gaieté, une excitation factice et voulue que Baret seul remarqua, et parfois, tout à coup, l’ombre de la pensée inquiète voilant une minute ce bruyant éclat. Chez André, au contraire, moins d’éclat que d’ombres, une attitude qui trahissait l’anxiété. Justement Régine, très impressionnée par les conseils de Baret, avait fait à son mari un accueil dont il était depuis longtemps déshabitué. Elle l’entourait des marques inattendues de sa sollicitude. En tout autre moment, il en eût été frappé. Mais, cette fois, il n’y vit rien, et Régine, dès ce premier échec, se rebuta, attribuant cette indifférence blessante à l’influence que mademoiselle Chardin continuait à exercer sur André. Elle ne cacha pas à Baret sa déconvenue.

– On ne réussit pas toujours du premier coup, répondit Baret ; ce n’est pas une raison pour se décourager.

Durant les deux jours que Rocroix passa au château, il resta impénétrable. Le lundi, dès le matin, sans avoir fait aucune confidence à sa femme, il vint lui dire adieu avant de monter en voiture. Elle était couchée ; il se pencha sur elle pour l’embrasser. Elle eut un bon mouvement, le retint par la main, et, le regardant :

– André, dit-elle, nous valons mieux que la vie que nous menons. Nous avons eu tort de briser les liens qu’elle a créés entre nous. Ne vous semble-t-il pas que, malgré tout, il serait encore possible de les renouer et de nous assurer un avenir meilleur avec les débris du bonheur que nous avons détruit ?

Cette question parut le surprendre. Il essaya de répondre, balbutia quelques mots. Où Régine prenait-elle que leur bonheur fût détruit ? Les affaires seules, ces affaires maudites, étaient cause de cette existence décousue, tourmentée, sans agrément, il le reconnaissait, mais bien difficile à changer. Il couronna cette tentative de justification en ajoutant :

– Pardonnez-moi, ma chère, si je vous quitte. Thélinge m’attend. Nous partons ensemble. Il compte rester quelques jours à Paris. Il emmène son valet de chambre.

Il l’embrassa de nouveau, du bout des lèvres, et s’éloigna.

– Allons ! pensa Régine, ma rivale est encore plus forte que moi ; il faut attendre.

Lorsqu’un peu plus tard, en rentrant au château, après une promenade dans le parc, elle vit madame Thélinge, elle fut frappée de sa mine déconfite. Pour la première fois, cette physionomie impassible et muette semblait s’être animée, trahir quelque émotion intérieure. Une pâleur livide voilait le teint ; des larmes mal essuyées avaient rougi les yeux. Régine s’approcha, voulut interroger, s’informer. Mais elle n’obtint aucune réponse propre à satisfaire sa curiosité. Si Thélinge, contrairement à ses habitudes, s’était confié à sa femme, il lui avait ordonné de garder le secret sur ses révélations, et la belle Tolly ne savait pas désobéir.

Le même jour, Baret jugea nécessaire à ses intérêts d’aller à Paris. Il partit après le déjeuner et revint le lendemain dans la journée. En arrivant, il envoya Chamarette prier madame Rocroix de le recevoir. Elle l’appela dans sa chambre. En le voyant entrer, sérieux, grave, un peu ému, elle eut le pressentiment d’un malheur, et l’interrogea d’un regard plein d’angoisse.

– Je suis trop votre ami pour vous taire la vérité, madame. Une crise aiguë menace M. Thélinge et les affaires qu’il a créées. À la suite d’un article publié dans un journal anglais et reproduit par divers journaux français, une énorme baisse s’est produite sur les titres de ces affaires.

– Mais que dit cet article ? demanda Régine.

– Que les fondateurs de la Compagnie des Gisements aurifères de la Nouvelle-Zélande ont trompé le public, et que ces mines n’ont aucune valeur, qu’ils le savaient.

– C’est faux ; mon mari est un honnête homme ; il n’a trompé personne.

– M. Rocroix n’est pas fondateur, madame ; il est entré dans l’entreprise quand elle était déjà créée. Il n’a eu que le tort d’accepter comme sincères les affirmations de M. Thélinge.

Régine voila son front de ses mains tremblantes et murmura :

– Mon oncle Fréminot avait donc raison. Pourquoi n’avons-nous pas ajouté foi à ses avertissements ?

Baret essaya de la rassurer.

– Ne vous hâtez pas de vous désoler, madame ; j’ai dû vous répéter ce qui se dit ; mais peut-être au fond de ces rumeurs n’y a-t-il que de la malveillance.

– Vous parliez d’une énorme baisse...

– Elle s’est produite d’abord sur les actions des Gisements aurifères ; puis elle s’est étendue successivement aux autres entreprises de M. Thélinge. Le Grand-Crédit lui-même n’a pas été épargné. Hier encore, ses titres ont perdu cinquante francs. Ce qu’il y a de plus grave, c’est que le public s’alarme, se précipite aux guichets, retire les dépôts... Quand j’ai quitté Paris, on parlait d’une suspension de paiements.

– Mais, alors, c’est un désastre !

– J’espère encore que M. Thélinge pourra le prévenir. Il est très fort, M. Thélinge, très audacieux, très habile. Et puis, il a de l’argent, beaucoup d’argent, et sans doute, il jugera utile de sacrifier une partie de ce qu’il possède pour sauver son honneur.

– N’y aura-t-il que le sien à sauver ?

– Oh ! je réponds de M. Rocroix ! s’écria vivement Baret. Il a pu être trompé ; mais, vous le disiez tout à l’heure, il n’a trompé personne.

Régine se leva résolument :

– Je veux partir ; ma place est auprès de lui.

– Non, ne partez pas, attendez encore. Votre présence ne changerait rien à ce qui est, et elle aurait l’inconvénient de troubler peut-être votre mari, alors qu’il a besoin de toute sa

présence d'esprit, de tout son sang-froid. Du reste, si quelque incident nouveau se produisait, j'en serais averti, et c'est moi-même qui vous engagerais à partir.

Régine se rendit à ces raisons. Elle se résigna à attendre à Loiselière la suite des événements. Mais une émotion si profonde s'était emparée d'elle, bouleversait si violemment ses idées qu'elle n'eut pas le courage de se rencontrer avec les personnes restées au château. En revoyant Baret, elle le chargea d'avertir madame Thélinge qu'un malaise subit la retenait dans son appartement, et qu'elle n'en sortirait pas ce jour-là. Aussitôt que Baret se fut acquitté de la commission, la belle Tolly accourut auprès de Régine. Une fois en présence, il fut impossible aux deux femmes de se taire leurs angoisses.

– J'ai découvert ce que vous me cachez, dit madame Rocroix.

– Je ne vous ai rien avoué, s'écria Tolly, épouvantée.

– Vous ne m'avez rien avoué ; mais M. Baret a été moins discret que vous.

– Alors, je ne suis plus tenue à me taire. Il paraît que nous sommes dans la nasse, ajouta madame Thélinge, en répétant naïvement les expressions imagées de son mari.

– M. Baret prétend que M. Thélinge peut nous tirer de là en restituant une partie des bénéfices qu'il a réalisés aux dépens de ses actionnaires. – La belle Tolly baissa la tête sans répondre. – N'est-ce pas son intention d'agir ainsi ? demanda Régine.

– Hélas ! je l'ignore. M. Thélinge ne me fait jamais part de ses projets, ne me demande jamais conseil ; il me donne des ordres. Hier, avant de me quitter, il m'a ordonné de me tenir prête à partir, avec les enfants, au premier signal. Il ne veut pas nous laisser à Paris, ni même à la campagne, si les événements prennent une tournure plus alarmante.

– Qu'allons-nous devenir ? soupira Régine.

Un soupir répondit au sien, et ce fut tout. On frappait à la porte. Madame Verdier se montra, son chapeau sur la tête, un petit sac à la main.

– Je viens te faire mes adieux, dit-elle froidement à Régine, d'un accent où perçait déjà la défiance.

– Tu nous quittes ?
– Oui, madame Verdier part ; j’avais oublié de vous le dire, fit madame Thélinge.

– Mon mari me rappelle, continua madame Verdier. – Et, après un silence : – Je suppose que tu n’ignores pas ce qui se passe ?

– Vous le savez aussi ! s’écria Tolly.

– Eh ! madame, c’est le bruit de Paris, le scandale du jour.

Il y avait dans son attitude une impatience de s’éloigner, un regret de se trouver encore dans une maison où la mauvaise fortune venait d’entrer, une crainte d’y être surprise, comme si les gens de justice allaient déjà se présenter.

Plus clairvoyante que madame Thélinge, Régine devina ces préoccupations, sous l’air cérémonieux et guindé de la femme qui, la veille encore, l’accablait de ses protestations d’amitié.

– Adieu donc ! lui dit-elle.

Elles s’embrassèrent, sans effusion, du bout des lèvres. Madame Verdier regagna la porte le cœur léger, heureuse de s’éloigner et sans le dissimuler.

Le soir vint, enveloppant madame Rocroix d’un peu plus de tristesse. Elle sut par Chamarette que la plupart des invités de Thélinge avaient quitté le château, à la suite de madame Verdier.

– N’allons-nous pas partir aussi, madame ? demanda la femme de chambre.

– Demain, probablement.

– Tant mieux ! s’écria Chamarette ; le départ de M. Larrigue fait un vide à l’office, où l’on n’était gai que grâce à sa bonne humeur. – Puis, avec brusquerie : – Est-ce que madame compte me garder à son service ?

– Pourquoi cette question ? dit Régine surprise. Je n’ai pas songé à vous renvoyer.

– C’est qu’on raconte que monsieur et madame sont ruinés.

– Et si c’était vrai, vous seriez pressée de nous quitter ?

– Pressée, non ; je suis trop dévouée à madame. Mais on m’offre une autre place. M. Larrigue me promet de me faire entrer au service de M. Thélinge. C’est une occasion que je ne retrouverai pas.

– Ne la laissez pas échapper, répondit froidement madame Rocroix. Je crains seulement que M. Larrigue n’ait pas prévu que la ruine qui nous menace n’épargnera pas M. Thélinge plus que nous.

Chamarette eut un geste de dénégation, et reprit en souriant :

– On voit bien que madame ne connaît pas M. Thélinge. Depuis longtemps, il s’était précautionné en vue de ce qui arrive aujourd’hui. Il a envoyé de l’argent en Allemagne et en Angleterre ; il y a acheté des propriétés. Il est riche et restera riche, je le sais par M. Larrigue, et si je le répète à madame, c’est que ce renseignement pourra lui être utile. Un rude homme, M. Thélinge ; c’est maintenant surtout que madame doit se féliciter de ne pas s’en être fait un ennemi. Il est riche comme Crésus, et cela peut servir.

Elle allait continuer, la noireude. Mais au regard de Régine elle comprit qu’à exprimer plus complètement sa pensée, elle courait le risque de se faire jeter dehors. Elle changea prudemment le sujet de l’entretien en demandant si madame avait des ordres à lui donner.

Régine ne put dormir de la nuit, torturée par une intolérable angoisse que rendait plus aiguë, plus douloureuse, l’impossibilité de mesurer l’étendue du désastre qui menaçait son foyer. Elle se rappelait les prédictions de l’oncle Fréminot. Elle se demandait si l’honneur de son mari était en péril comme sa fortune. Elle regrettait les jours heureux passés à Foix, quand ses ambitions étaient bornées, quand elle ne songeait pas encore à venir habiter ce Paris odieux vers lequel elle se reprochait d’avoir poussé André. Et parmi ces souvenirs revenait celui de Lucien, dont le nom n’éveillait plus que regrets et remords dans son cœur meurtri.

Au matin, sans attendre que Chamarette entrât dans sa chambre, elle se leva, s’habilla en hâte, résolue à quitter Loiselière dans la journée ; puis elle sortit avec l’espoir que l’air frais et pur apaiserait sa fièvre. Sur la masse confuse des arbres, un clair soleil se levait radieux, déchirait les brumes de la nuit. Le lac resplendissait sous la lumière éclatante. Dans les feuillages que les couleurs automnales paraient déjà de

franges jaunies, les oiseaux chantaient. Les cygnes sillonnaient les eaux paisibles. Par toutes ses voix, confondues en une exquise harmonie, la nature invitait les êtres à cette vie d'apaisement et de sérénité dont Régine goûtait depuis un mois l'influence bienfaisante, mais qui, ce jour-là, la laissait insensible. Anxieuse, sous l'obsession de ses sombres pensées, elle allait par les allées ombreuses, toutes pleines de silence.

Soudain, derrière elle, un bruit se fit entendre. Elle se retourna à l'appel de son nom. C'était Baret. Il venait de son côté, un pli à la main. Elle s'arrêta pour l'attendre.

– Je vous cherchais, madame, dit-il ; je voulais que vous fussiez la première à savoir... Je suis député, député de l'Ariège, élu à une immense majorité. Tous les partis hostiles au ministère se sont coalisés sur mon nom. C'est une défaite pour lui, une défaite et une leçon.

Il exultait, brandissait la dépêche comme un glaive dont, dans l'effervescence de sa victoire, il semblait menacer ses adversaires en fuite.

– Je suis heureuse, bien heureuse pour vous, répondit Régine, d'un accent qui révélait la sincérité de son contentement.

– Enfin, continuait Baret, il faudra que l'on m'écoute, que l'on compte avec moi... On ne traitera plus dédaigneusement de billevesées folles, d'idées chimériques les revendications que je porterai à la tribune. Me voilà défenseur du peuple, champion de la démocratie, armé pour parler en son nom. Ah ! ce dédommagement m'était bien dû. J'ai tant lutté ! J'ai tant souffert... – Il s'interrompit, regarda Régine, et, d'une voix adoucie, il continua :

– Daignez croire que mon bonheur ne me fait pas oublier vos chagrins. Il y a longtemps que je les vois venir et que je vis dans l'espérance de les partager. Si je me réjouis aujourd'hui, c'est qu'en m'élevant jusqu'à vous, le mandat dont je suis investi va me donner une autorité plus grande pour lutter contre ceux qui voudraient vous faire du mal.

– Monsieur Baret, mon cher ami, murmura Régine.

Elle se sentait enveloppée et protégée par une affection qui revêtait tout à coup, pour la première fois, une ardeur passionnée.

– Tolérez que je vous dise aujourd’hui ce que je ne vous dirai plus. Je vous aime, je vous respecte, je vous vénère. Quoi qu’il vous arrive, comptez sur moi, toujours, partout ; appuyez votre vie sur la mienne ; tout ce que j’ai vous appartient, tout, jusqu’au pain que je gagne, si vous en aviez jamais besoin.

Son visage rayonnait ; toute sa tendresse éclatait dans son regard où brillaient des larmes. Il fléchit le genou, et, se penchant sur les mains de Régine qu’il tenait dans les siennes, il les porta à sa bouche ; il y promenait ses lèvres tremblantes, se vengeant en une fois de toutes les privations imposées à son chaste et mystique amour. Mais, brusquement, il se releva. Régine, surprise, suivit la direction de son regard et tressaillit en apercevant Thélinge qui venait d’apparaître sous l’allée et souriait méchamment.

– Vous m’aviez suivi, monsieur ? demanda Baret, qui recouvrait son sang-froid.

– J’arrive de Paris, répondit Thélinge. Je désirais parler à madame, et, ne l’ayant pas trouvée dans son appartement, je me suis mis à sa recherche. Je regrette d’avoir troublé votre entretien, ajouta-t-il avec ironie.

– Je peux répéter à haute voix ce que je disais.

– J’en suis convaincu ; j’attendrai que vous ayez fini pour solliciter à mon tour une courte audience.

– J’ai fini, dit Baret, et je vous cède la place, à moins que madame n’en ordonne autrement.

– Laissez-nous, mon cher ami, supplia Régine ; allez m’attendre au château. Je vous y rejoindrai.

Thélinge fit mine de retenir Baret.

– Monsieur Baret voudra bien me permettre de lui offrir mes compliments. Les journaux du matin que j’ai lus en wagon m’ont appris la nouvelle de son élection. Il a toutes sortes de motifs pour être heureux aujourd’hui. Je l’en félicite.

– Merci, monsieur, répliqua sèchement le nouveau député en s’éloignant.

Régine et Thélige restèrent en face l'un de l'autre, embarrassés et silencieux, attendant que Baret eût disparu. Quand ils eurent cessé de le voir, le banquier dit d'un accent d'amertume :

– Je ne m'attendais guère à ce que je viens de surprendre, et j'ai lieu d'en être affligé.

– Affligé ! pourquoi ? fit Régine avec hauteur.

– La complaisante attention que vous accordiez aux paroles de M. Baret...

– Assez, monsieur. Je ne m'abaisserai pas à me justifier, d'abord parce que cela serait indigne de moi, ensuite parce que je ne vous dois pas de justification.

– Vous m'aviez promis...

– J'ai promis mon amitié, si vous saviez vous en rendre digne ; mais il ne m'est pas interdit d'accepter d'autres dévouements que le vôtre. La situation douloureuse où je suis aujourd'hui ne me permet plus de dédaigner aucun de ceux qui s'offrent à moi.

Thélige mit la main sur son cœur.

– N'acceptez que le mien, Régine, dit-il avec feu, il vous tiendra lieu de tous les autres. C'est lui qui ce matin m'a conduit vers vous, car, au milieu de la crise que je traverse, c'est à vous surtout que j'ai songé. La situation est grave, mais non désespérée. Néanmoins, j'ai mis de côté une fortune ; consentez à la partager avec moi. J'envoie ma femme et mes enfants à l'étranger ; partez avec eux ; avant peu j'irai vous rejoindre, et, une fois près de vous, je saurai si bien vous prouver mon affection, que vous n'en douterez plus.

Régine l'écrasa d'un regard où éclatait son mépris.

– C'est une vie de honte que vous m'offrez, dit-elle ; un bien-être constitué aux dépens de ceux que vous avez ruinés ! Je regrette que vous ne me connaissiez pas mieux et que vous m'osiez parler comme vous parleriez à madame Daverny. Adieu, monsieur...

Sans vouloir l'entendre, elle s'éloignait. Il restait immobile, bouche close, tout déconfit de sa mésaventure.

– Et moi qui, par amour pour elle, voulais tirer Rocroix d'affaire ! se dit-il, quand son émoi commença à s'apaiser. Ce serait trop bête !... Qu'ils se débrouillent comme ils pourront ; chacun pour soi !... C'est égal, c'est dommage !

Lorsque, quelques instants après, il rentra au château, il apprit par sa femme que madame Rocroix procédait aux apprêts de son départ et que Baret partait avec elle.

– Bon voyage ! pensa-t-il.

Cependant, il se trouva sur le perron, au moment où Régine allait monter en voiture avec le député. En la saluant, il trouva moyen de lui glisser une dernière supplication, qui resta vaine. La voiture partit bon train. Thélinge la suivit des yeux, mécontent et irrité. Il cherchait encore à apercevoir le visage de madame Rocroix ; mais il ne vit que Chamarette, penchée à la portière ; elle souriait en pensant au beau Larrigue qu'elle allait retrouver à Paris, où le service de M. Thélinge le retenait depuis trois jours.

XVI

Quoique toutes les valeurs fussent plus ou moins atteintes par la crise qui venait de se déclarer à la Bourse, c'est surtout aux actions des diverses sociétés patronnées par Thélinge qu'elle s'attaquait. La baisse s'était abattue d'abord sur les Gisements aurifères de la Nouvelle-Zélande, à la suite d'un article reproduit par les principaux organes de la presse anglaise, article écrasant pour le crédit de la Compagnie et qui mettait en suspicion la probité des fondateurs. Puis, comme un incendie qui se propage, montant peu à peu autour des Meuneries de la Vendée, des Assurances fluviales, des Pétroles du Liban, des Marbres de la Calédonie, de la Batellerie française, elle s'était étendue au Grand-Crédit, base et pivot de ce fragile échafaudage.

Maintenant, tout flambait, tout s'écroulait, sous l'œil ahuri du public, longtemps trompé par la façade somptueuse au sommet de laquelle une Renommée, ailes ouvertes, clairon aux lèvres, semblait annoncer au loin la puissance du Grand-Crédit, et la crise s'aggravait de l'épouvante ressentie par tous ceux qui avaient eu foi dans cette puissance.

Le Grand Crédit n'était pas, comme les diverses entreprises créées à son ombre, une société industrielle. C'était une banque de dépôts. Grâce à l'habileté de Thelinge, grâce à son art d'attirer à soi l'argent d'autrui, les fonds qu'on lui avait confiés à ce titre se chiffraient par millions. Des dépôts, c'est-à-dire l'épargne du bourgeois ou de l'ouvrier, portée là, en attendant l'occasion d'un placement fructueux ; le capital de l'industriel, la réserve que se ménage le commerçant en vue des échéances futures, un argent respectable et sacré, destiné à un honnête emploi, et qui mérite en quelque sorte plus d'égards que les fonds appartenant aux spéculateurs et ne constituant, à vrai dire, qu'une bourse de jeu.

Où étaient-ils, les dépôts confiés au Grand-Crédit ? Un peu partout, excepté là où ils auraient dû être, aventurés à la Bourse,

placés dans des entreprises véreuses, prêtés à des insolvable, gaspillés, après avoir servi à réaliser les gains que Thélinge avait distribués entre ses amis et lui, par suite d'une constante habitude de s'approprier les bénéfiques et de n'abandonner aux actionnaires que les pertes. Ah ! depuis longtemps ils voyageaient, les dépôts. En cherchant, on en aurait peut-être trouvé des parcelles dans la Nouvelle-Zélande ou en Calédonie, en Angleterre et en Allemagne, au château de Loiselière, et même chez Clara Daverny.

Où ils étaient, qui le savait, qui s'en inquiétait ? Quand les déposants se présentaient à la caisse des paiements pour retirer tout ou partie de leurs fonds, pouvaient-ils deviner que la facilité avec laquelle on les remboursait tenait à ce que, de l'autre côté du vaste hall, à la caisse des versements, se pressaient aussi des naïfs qui, ceux-là, venaient déposer leurs économies ? Avec l'argent des uns on remboursait les autres, et ce jeu pouvait durer longtemps, durer toujours, accroître la confiance, attirer au Grand-Crédit de nouveaux clients. Thélinge y comptait. Il avait tout prévu, l'habile homme, tout, excepté cette panique provoquée par la baisse des cours, par des rumeurs alarmantes, qui, maintenant, précipitait aux guichets la foule inquiète des déposants, venant réclamer leur dû.

Avec l'argent qui restait dans les caisses du Grand-Crédit, on avait tenu tête aux premières réclamations. Cette ressource épuisée, on avait recouru aux autres entreprises. Chacune d'elles possédait son capital distinct plus ou moins entamé. Thélinge s'était emparé de ce qui en restait. Des emprunts sur titres avaient encore permis de prolonger la résistance. En même temps, Thélinge essayait d'arrêter la baisse, en se faisant acheteur des actions de ses propres affaires, remède pire que le mal, puisqu'il consistait à s'endetter pour acquérir ces actions dont la crise amoindrissait d'heure en heure la valeur.

Et puis, les actionnaires prenaient peur. On les voyait accourir au Grand-Crédit pour s'informer ; on les entendait se plaindre, récriminer, menacer ; on s'efforçait de les rassurer, sans y réussir souvent. Pour la plupart, ils se précipitaient éperdus vers la Bourse. Les titres à vendre affluaient sur le

marché, offerts à vil prix. Ils n'y trouvaient d'autre acheteur que Thélänge, dissimulé sous le nom de ses agents, un seul acheteur en plusieurs personnes. Cela ne pouvait durer. Au bout de trois jours, Thélänge dut cesser d'acheter les titres en vente ; il y en avait trop, et cette suprême tentative échouait piteusement à l'heure où les caisses achevaient de se vider.

Cependant, restait encore un moyen de conjurer un désastre irréparable. Le crédit des sociétés Thélänge était compromis. La liquidation s'imposait. Mais une liquidation n'est pas nécessairement la ruine. Opérée avec prudence, elle peut permettre de désintéresser les créanciers, de dédommager au moins en partie les actionnaires appelés à la décider. Pour tirer parti des épaves flottantes et sauver l'honneur, il n'était plus que ce procédé. Thélänge semblait résolu à y recourir ; car, par ses ordres, les actionnaires des diverses compagnies qu'il présidait furent convoqués. Ils devaient se réunir à vingt jours de là, conformément à la loi ; entendre les explications des conseils d'administration et adopter les mesures qu'ils jugeraient les plus efficaces. Ce pouvait être le salut, à la condition toutefois que, durant le délai à courir entre le jour de la convocation et le jour de la réunion, chaque société fût en état de tenir ses engagements.

Il n'était pas impossible à Thélänge de remplir cette condition nécessaire. A la vérité, toutes les caisses se trouvaient vides. Mais, pour les remplir, il n'avait qu'à vouloir. Il lui suffisait de rapporter ce que, depuis dix ans, il y prenait, ses bénéfiques personnels, cette fortune ténébreusement et illégalement amassée, faite de rapines et de vols, au détriment des actionnaires. Ces millions restitués auraient permis d'attendre, de donner satisfaction aux exigences légitimes. Mais rendre gorge, dans l'intérêt de ceux qui avaient eu confiance, se condamner à une vie de médiocrité, de durs labeurs, était-ce raisonnable ?

Si du moins, pensait Thélänge, ce sacrifice avait eu pour conséquence de sauver son prestige et son crédit ! Mais non, il n'aurait pas un tel effet. C'était trop tard. Même en se saignant à blanc, le drôle ne pouvait plus relever le drapeau du Grand-

Crédit. Sa ruine volontaire n'aurait d'autre résultat que de faciliter une liquidation amiable. L'honneur seul était donc en cause. Or, l'honneur valait-il qu'on lui offrit en holocauste les richesses amassées, si douces au toucher et au goût ? Non, non, Thélänge entendait les conserver, les défendre, continuer à en jouir.

Ce n'est pas seulement en France qu'on trouve des contrées riantes et fertiles, bonnes à habiter. Il y a en Europe, ou même au-delà de l'Océan, des pays hospitaliers, à l'abri de la justice française, des plaintes des actionnaires, des réclamations des créanciers, où le soleil brille des mêmes feux pour les braves gens et pour les coquins. Quelque part, dans un de ces pays, une installation somptueuse attendait Thélänge. Vivre là ou ailleurs, qu'importait ? L'essentiel était d'y vivre heureux, c'est-à-dire d'y rester riche sans risques et sans remords, loin des orages, et si les tribunaux prononçaient contre lui les peines dont les lois punissent les escroqueries et les banqueroutes frauduleuses, d'attendre ainsi que la prescription légale eût annulé ces peines. Alors, il pourrait revenir en France et, comme tout s'oublie, y retrouver son rang. C'était une solution comme une autre. Sur celles que conseillait la conscience, elle avait l'avantage de n'exiger aucun sacrifice.

Donc, Thélänge hésitait, calculant les périls et les avantages des deux partis entre lesquels il fallait choisir. Il y pensa tout un soir. Justement, ce jour-là, il avait promis aux administrateurs des diverses sociétés, réunis en séance plénière, de leur soumettre, le lendemain, un plan de sauvetage qui aurait eu pour base un sacrifice mutuel, proportionné aux gains que chacun avait réalisés.

Rentré chez lui, il s'enferma dans sa chambre pour arrêter les grandes lignes de ce plan. Mais, dès que sa pensée se fut fixée sur ce sujet, il s'aperçut qu'il aurait dans ce sacrifice une part plus lourde, à elle seule, que toutes les parts des autres, et que même en se ruinant, il n'effacerait pas la trace des délits qu'il avait commis. Se ruiner et demeurer exposé aux hontes de la police correctionnelle, ou même aux rigueurs de la cour d'assises ! C'eût été trop bête. Il ne poussa pas plus

loin ses méditations dans cette voie, et suivant la direction dans laquelle les circonstances l'emportaient, son imagination se mit en route vers des pays lointains, à la suite d'un homme qui lui ressemblait, dont il devinait les intentions et approuvait les actes, et qui mettait prudemment de grandes distances entre la justice et lui.

Cet homme voyageait sous un nom qui n'était pas le sien ; pour se défigurer, il avait coupé ses longs favoris flottants ; il tenait à la main une lourde valise, pleine de billets de banque, de bijoux, de titres au porteur. Dans ses poches, il avait d'autres titres au porteur et d'autres billets de banque. Dans le wagon où il s'était glissé furtivement, et qui le conduisait vers la Belgique, il se tenait anxieux, un peu ému, surtout quand, aux stations, le train s'arrêtait. Mais, bientôt, son visage assombri s'épanouissait dans un sourire de soulagement ; sa physionomie reprenait son caractère moqueur et effronté. C'est qu'on venait de franchir la frontière et qu'il était délivré de toute crainte.

À ce moment, la vision de Thélinge fut interrompue. Assis dans un fauteuil devant la croisée ouverte, un cigare à la bouche, il s'était laissé surprendre par la nuit. Une lumière douce remplit la chambre où Larrigue entra en portant une lampe.

– J'ai déjà annoncé le dîner de monsieur, dit le maître d'hôtel : monsieur l'a oublié ou ne m'a pas entendu.

– Vous pouvez servir. Je vais me mettre à table. – Larrigue allait sortir, après avoir fermé la croisée. Mais, brusquement, son maître l'interrogea. – Mon bon Larrigue, pendant combien d'années êtes-vous resté en prison ?

La majesté d'emprunt du bon Larrigue s'effondra dans une pâleur livide.

– Cette question, monsieur ?...

– Elle n'a rien de malveillant. J'ai besoin de savoir. Pendant combien de temps ?

– Pendant deux ans, monsieur.

– Dans une maison centrale, je crois ?

– À Poissy, oui, monsieur, répondit le valet de chambre d'un accent où se trahissait l'humiliation que lui causait cet aveu.

– Eh bien ! racontez-moi un peu la vie que vous y meniez. La règle est très dure, n'est-ce pas ?

– Ce sont des souvenirs cruels, des souvenirs que monsieur m'avait promis de n'évoquer que si je déméritais... Est-ce qu'à mon insu je me serais rendu indigne de ses bontés ?

– À aucun degré. Mais, comme je vous le disais, j'ai besoin de savoir. Un brave homme de mes amis est menacé de poursuites qui l'exposent à passer cinq ans là où vous en avez passé deux. Il dépend de moi de le sauver de ce péril. Mais je ne peux le sauver qu'au prix d'un sacrifice très onéreux, auquel je ne me déciderai que si, vraiment, cinq ans de Poissy constituent un martyre. C'est pour me faire une opinion que je vous interroge.

Larrigue respira, soulagé. Puis, s'élançant vers son maître :

– Si vous aimez votre ami, monsieur, ne permettez pas qu'il connaisse cette vie, supplia-t-il. Ah ! l'odieuse vie ! Devant soi, des murs nus ; lever avec le jour, coucher avec la nuit ; une nourriture infecte, un costume qui est une flétrissure et déchire la peau ; du soir au matin, un travail grossier, de rares promenades dans un préau sans horizon ; presque toujours le silence ; à la moindre infraction, une cellule... Et quel monde !

– Cette discipline est-elle la même pour tous ?

– La même, monsieur.

– Ne comporte-t-elle aucune exception, aucune douceur, même pour les condamnés qui ont été accoutumés à une vie de confort et de luxe ?

– Ni exception ni douceur pour personne, soupira Larrigue. Thélinge se leva.

– Allons dîner, fit-il résolument.

Il mangea de bon appétit, très calme en apparence, et très gai, plein de sollicitude pour Larrigue, comme s'il eût voulu lui faire oublier la douloureuse impression causée par ses questions de tout à l'heure.

– Vous m'êtes très dévoué, n'est-ce pas, Larrigue, lui demanda-t-il soudain, d'un accent affectueux, et, quoi qu'il arrive, je peux compter sur votre dévouement ?

– Sur mon dévouement absolu, monsieur ; je vous suivrai jusqu’au bout du monde.

Malgré son assurance, Thélinge fut un moment déconcerté. La phrase était-elle intentionnelle, et Larrigue avait-il deviné ses projets ? Il ne jugea pas bon de s’en assurer. Mais, en donnant ses ordres pour le lendemain, il s’attacha à dissiper les soupçons qu’il croyait avoir surpris.

– Demain, j’irai à Loiselière par le premier train, dit-il. Je prendrai le coupé pour aller à la gare. Vous m’éveillerez à cinq heures. Mettez ce soir une grande valise dans ma chambre ; j’ai divers papiers à emporter. Je reviendrai dans la journée. Vous commanderez à dîner pour huit personnes. J’ai invité quelques amis.

Rien que de très ordinaire dans ces recommandations. Larrigue les écouta respectueusement et s’inclina après les avoir entendues. Thélinge rentra dans sa chambre, s’asseyait à son bureau et se mettait à écrire. Il écrivit jusqu’à une heure avancée de la nuit.

Le lendemain, dès l’ouverture des bureaux, les administrateurs des six sociétés se réunissaient au Grand-Crédit pour recevoir communication du plan annoncé la veille par le président. En attendant Thélinge, ils causaient entre eux, impatients et anxieux. La journée devait être décisive. Ils n’ignoraient pas que les sommes en caisse ne représentaient qu’une faible partie de ce qui restait encore à rembourser aux déposants. Si les demandes de remboursement suivaient la même progression que les jours précédents, et si des ressources nouvelles n’étaient pas mises à la disposition des caissiers, il faudrait fermer les guichets. Alors le péril couru par les administrateurs deviendrait redoutable. Les lois ne sont pas tendres pour les dépositaires infidèles et dissipateurs : les administrateurs du Grand-Crédit, plus compromis encore que leurs collègues des autres sociétés, ceux qui appartenaient à plusieurs conseils, étaient exposés à une arrestation immédiate.

Ils se disaient ces choses, à demi-voix, en alléguant, d’un accent d’effroi, les raisons qui semblaient devoir justifier leur conduite passée, en calculant ce que leurs relations

sociales, leur nom, leur famille, leurs alliances ou les fonctions qu'avaient remplies jadis certains d'entre eux, leur assuraient de bienveillance parmi les juges dont ils étaient menacés.

– Moi, j'ai toujours agi de bonne foi, disait l'un.

– Nous n'étions rien ici, reprenait un autre ; Thélinge était tout, ordonnait tout.

– Il ne nous disait que ce qu'il voulait nous dire.

– Il avait fait de nous ses instruments...

– Aussi, soyez bien convaincus, messieurs, qu'il va nous tirer de là, objectait André Rocroix. Sa responsabilité est autrement engagée que la nôtre ; il doit en être épouvanté.

– Je crois bien, reprenait une voix ; il est seul à avoir mis de l'argent de côté.

– Oh ! il a du foin dans ses bottes, le gredin.

– C'est ce que nous dirons pour notre défense.

– Heureusement, mon beau-frère est magistrat ; nous pouvons compter sur son appui.

– Dites sur sa justice ; les registres de nos délibérations sont là pour la défense de ceux qui ont eu le courage de donner de bons avis.

Brusquement, ces mots s'épuisaient. L'angoisse, qu'ils avaient un moment dissipée, redevenait plus poignante. Chacun des administrateurs ne songeait qu'à soi, se demandait par quel procédé il pourrait alléger sa responsabilité. Dans un coin, André demeurait silencieux, s'abstenant, après avoir dit son mot, de se mêler à ces propos qu'il devinait prêts à s'envenimer et sous lesquels il sentait monter la défiance réciproque, cette tendance de tout coupable à rejeter la faute sur son complice.

Il restait atterré, le malheureux. La situation, déjà si grave pour tous, se compliquait pour lui de la détresse de ses affaires personnelles. Depuis trois jours, ses créanciers devenaient pressants, ne lui laissaient ni repos ni trêve. Son agent de change réclamait impérieusement les différences du mois précédent, non encore acquittées, et qui allaient se grossir de pertes nouvelles, par suite de l'effondrement de la Bourse. Il ne savait où puiser pour calmer ces impérieuses exigences. Le désarroi dans lequel il se trouvait lui inspirait tardivement le regret de ses

folies, dont la première remontait au jour où il avait abandonné une position honorable et sûre pour venir tenter la fortune à Paris.

Il songeait à Régine ; il songeait à Marguerite, non pour les accuser des dépenses hors de toute raison auxquelles il s'était livré à l'effet d'endormir la jalousie de l'épouse et de satisfaire à la cupidité de la maîtresse, mais pour se demander comment il assurerait désormais l'existence de l'une et conserverait l'amour de l'autre. Et tous ces soucis dominés par les craintes que déchaînait l'effondrement du Grand-Crédit, remplissaient sa pensée et lui montraient l'avenir sous le jour le plus sombre.

– C'est que Thélinge ne vient pas, dit brusquement quelqu'un ; il ne vient pas, et nous perdons un temps précieux.

– Voici une lettre de lui, répondit André à qui un garçon de bureau remettait en cet instant un pli apporté par M. Larrigue.

Tout le monde se rapprochait d'André. Il lut la lettre à haute voix : quelques lignes concises, tracées en hâte. Thélinge priait ses collègues d'ajourner leur réunion jusqu'à quatre heures et de faire patienter les réclamations qui pourraient se produire. Il s'occupait de contracter un emprunt sur ses propriétés et sur le dépôt de ses valeurs privées. Il promettait d'apporter au Grand-Crédit, dans la journée, des ressources suffisantes et, à défaut d'argent, des garanties.

– Que vous avais-je dit, messieurs ! s'écria Rocroix rasséréiné. Thélinge nous prouve sa bonne volonté ; à nous maintenant de le seconder et de faire effort pour décider les gens pressés à attendre. Je propose d'afficher aux abords des caisses copie de cette lettre rassurante, qui fait honneur à celui qui l'a écrite. Quelques-uns de nous iront en donner lecture à la Bourse, et sûrement elle y produira bon effet.

Ces propositions furent adoptées sans débat ; puis les administrateurs se dispersèrent, en se promettant de se retrouver dans l'après-midi. Rocroix descendit aux caisses pour veiller à l'exécution de la décision qui venait d'être prise. La place se défendait encore. Mais les munitions s'épuisaient, et le nombre des réclamants augmentait sans cesse.

C'étaient, pour la plupart, des gens d'humble condition, ouvriers, concierges, boutiquiers, employés, hommes et femmes, vieux et jeunes, que la nouvelle de la débâcle du Grand-Crédit était allée surprendre à l'atelier, au magasin, dans la loge, et qui accouraient affolés, exigeants, pleins de défiance. Dans leur attitude déjà se devinait une accusation injurieuse. Ils formaient autour des guichets une file agitée. Les derniers venus jetaient sur les premiers des regards d'envie. Les visages étaient sérieux : on y lisait l'anxiété.

Vers onze heures, une clameur de colère et de désespoir s'éleva dans le hall ; les caissiers venaient d'annoncer qu'ils étaient contraints de suspendre les paiements, mais qu'ils les reprendraient un peu plus tard dans la journée. Personne n'avait entendu la fin de la phrase. Les invectives et les menaces remplissaient de leur éclat le hall jusqu'aux voûtes. Les uns poussaient des cris qu'étranglaient des sanglots, les autres levaient vers le ciel leurs poings crispés. Les moins bruyants parlaient d'aller trouver le procureur de la république.

Rocroix intervint. Il lut à haute voix la lettre de Thélinge dont on placardait sur les murs quelques exemplaires écrits à la hâte. Il parlait à la foule, s'engageait, promettait. L'effervescence s'apaisa. Alors il sortit, brisé par l'émotion, chancelant, terrifié parce qu'il venait de voir et d'entendre. L'air du dehors lui rendit un peu d'énergie sans dissiper ses craintes : non qu'il mît en doute la parole de Thélinge, mais parce qu'il se demandait si Thélinge apporterait de quoi satisfaire tant d'affamés !

Sous les rayons tièdes d'un joli soleil de septembre, dans le jour joyeux et clair, il allait droit devant lui, tête basse, indifférent au mouvement des rues. Ses pas le conduisaient vers le boulevard Malesherbes, devant une porte dont le seuil lui était familier : la porte de mademoiselle Chardin. Il regarda sa montre : elle marquait midi. Machinalement, il entra, se dirigea vers l'escalier. Il pensait que son amie allait se mettre à table pour déjeuner, que lui-même était à jeun depuis la veille, que ce serait une joie apaisante et réparatrice de la retrouver en un tel moment, de lui confier ses peines et de puiser auprès d'elle assez de force pour arriver au bout de cette terrible journée.

Il commençait à gravir les premières marches, quand des pas de chevaux se firent entendre sous la voûte, des chevaux excités et fringants. Il se retourna, vit une amazone que suivait un cavalier. Il les reconnut au moment où ils mettaient pied à terre. C'étaient Marguerite et le peintre Aimery Gérard. Élégants, rieurs, superbes, ils rentraient d'une promenade matinale au Bois.

Le visage de la comédienne se rembrunit ; elle venait d'apercevoir André. À deux pas derrière elle, Aimery Gérard s'arrêtait, un peu embarrassé, après avoir confié les chevaux à un piqueur. C'est à lui qu'elle adressa la parole.

– Montez, mon cher, dit-elle ; – et, comme il hésitait, elle insista : – Montez, je vous rejoins.

Il obéit, passa devant Rocroix, en le saluant, et disparut au tournant de l'escalier. Marguerite attendit silencieuse, l'extrémité de sa longue robe sur son bras droit, jouant avec sa cravache dont sa fine main gantée serrait le pommeau d'argent.

– Je viens vous demander à déjeuner, fit André en s'approchant.

– Désolée d'être obligée de vous refuser, mon cher ; vous voyez, j'ai du monde.

La voix impatiente sifflait entre les dents serrées, ces petites dents qui avaient peut-être croqué quelque chose des dépôts, que là-bas, aux guichets du Grand-Crédit, réclamaient impérieusement leurs propriétaires.

– C'est que j'avais besoin de vous parler, supplia Rocroix.

– Revenez dans l'après-midi.

– Je ne serai pas libre.

– Demain, alors.

– Demain, ce sera trop tard. Marguerite, reprit André d'un accent de prière, ne me renvoyez pas ainsi... Je suis si malheureux !

Et rapidement, à mots pressés, il racontait ses terreurs, sa détresse, les périls qui le menaçaient, convaincu que le récit de son infortune allait attendrir la chère créature à qui, depuis plusieurs jours, il cachait ses préoccupations pour lui épargner une inquiétude. Elle l'écoutait ironique et froide, un

masque d'impassibilité sur le visage. Puis, quand il eut fini, elle répondit :

– Quoique vous ne m'ayez pas parlé de ce qui vous inquiète, je n'en ignorais rien. Je savais dans quelle position désespérée vous êtes, et j'ai dû prendre un grand parti. J'hésitais à vous en faire part. Mais ce que vous venez de m'apprendre me décide. Il faut nous séparer, André.

Ce fut tranchant comme un couperet.

– Nous séparer, pourquoi ? s'écria-t-il éperdu.

– Je ne veux pas être atteinte par la catastrophe dans laquelle vous allez périr, et, si vous m'aimez, vous n'exigerez pas que je me sacrifie pour vous. C'est bien assez grave que je vous aie connu : on ne manquera pas de dire que vous vous êtes ruiné pour moi.

– Qui dirait cela ? Qui l'a dit ? demanda Rocroix impétueusement.

– Oh ! vous savez, cher ami, pas de scène, surtout dans l'escalier. Ma résolution est irrévocable ; les supplications ni les plaintes n'y changeront rien. Le mieux est de se quitter bons amis, et de ne pas se revoir.

– Mais je ne veux pas vous perdre, moi !

– Vous m'auriez perdue dans quelques semaines ; je pars pour l'Amérique.

– Vous partez ! Vous ne m'en aviez rien dit.

– Mon départ n'est décidé que d'hier... J'avais envoyé Aimery Gérard à la Comédie française faire une démarche en ma faveur. Savez-vous ce qu'on lui a répondu ? « Mademoiselle Chardin a tant d'amis qu'il est possible que, par leur influence, elle entre ici, malgré nous. Mais, si elle y entre par force, il faudra qu'elle débute par force. » Cette réponse impertinente m'a décidée à renoncer à la lutte, à m'expatrier. Je vais chanter l'opérette chez les Yankees. On m'a découvert une voix, une jolie voix qui rappelle Judic. Pour me consoler de n'être plus à Paris, je ferai fortune. Vous voyez donc, mon cher, qu'avant peu nous aurions été séparés.

– Je m'y résignerai, reprit André, à la condition de demeurer près de vous jusqu'à votre départ.

– C’est impossible, répondit froidement Marguerite.

Il se révolta contre cette rigueur.

– Impossible ! sans doute parce que M. Aimery Gérard gardera la place jusque-là.

Marguerite leva les épaules, à bout de patience.

– Croyez-le si vous voulez. Mais alors vous ne serez pas surpris, si vous vous présentez chez moi, de n’être pas reçu. Adieu, mon cher.

– Voilà donc la récompense de mon dévouement ! murmura Rocroix effondré.

Elle ne l’entendait pas. Elle se mit à gravir l’escalier sans presser son pas ni sans le ralentir, frappant sa jupe du bout de sa cravache, insensible à la stupéfaction désespérée que trahissait le regard d’André. Au fur et à mesure qu’elle montait, il la suivait des yeux de marche en marche. Puis, il cessa de la voir. Un moment encore, il entendit le clic-clac des bottines sur le tapis. Enfin, au sommet de l’escalier silencieux, ce fut un bruit de porte ouverte et refermée, et ensuite plus rien.

XVII

Tout l'été, pendant l'absence des maîtres, l'hôtel Thélinge restait calme. Il ne reprenait un peu de mouvement et de vie que lorsque Thélinge, appelé fréquemment à Paris par ses affaires, y prolongeait son séjour au-delà d'une journée. Alors, le fidèle Larrigue venait l'y rejoindre, ouvrait les appartements du premier étage, tandis que la femme du portier s'installait à la cuisine. À eux deux, ils suffisaient au service de monsieur. Puis, Thélinge parti, l'hôtel retombait dans sa solitude et dans son silence.

Ce soir-là, aux approches de sept heures, dans le sous-sol, les fourneaux étaient allumés ; dans la somptueuse salle à manger, Larrigue achevait de mettre le couvert, sous la clarté joyeuse de la lampe suspendue au plafond, et donnait un dernier coup d'œil aux apprêts du dîner.

Toujours souriant et superbe, le beau Larrigue, qu'il fût seul ou en compagnie, affaire d'habitude. Mais, en ce moment, il était plus souriant, plus superbe que de coutume, comme si toutes les sinistres rumeurs que, depuis son arrivée, il avait recueillies dans le voisinage de l'hôtel n'eussent pas annoncé la déconfiture du Grand-Crédit et la ruine de Thélinge, ou comme si, plein de confiance dans l'habileté de son maître, il eût été convenu que ni la déconfiture ni la ruine n'ébranleraient la prospérité de la maison. Il continuait sa besogne avec un beau sang-froid, témoignage de son indifférence dédaigneuse pour les inquiétudes qui montaient du dehors sans parvenir jusqu'à lui.

Quand il eut fini, il jeta sur son œuvre un regard satisfait, s'assura que monsieur et ses invités pouvaient venir, et, s'asseyant devant la table, à la place d'honneur, il essuya son front. Mais avec le mouchoir brodé, brusquement tiré de la poche de son habit, était venu un papier bleu, un télégramme qu'on lui avait remis tout à l'heure, et qui sans doute motivait son contentement, car il le déplia pour le relire, quoiqu'il en sût

déjà par cœur le contenu : il était signé Chamarette, ce billet doux, et il commençait par ces mots : « Mon tendre ami... »

Un sourire de satisfaction passa sur les lèvres de Larrigue. Tout pensif, il froissait le papier entre ses doigts, lorsque, dans le calme de la maison inhabitée, à peine troublé par les bruits de la rue, résonna le timbre de la porte d'entrée. Larrigue fut debout avant que la vibration de la sonnerie eût pris fin ; il prêtait l'oreille. Il entendit la porte s'ouvrir et se refermer, puis la voix d'André Rocroix qui demandait monsieur.

Il courut vers l'escalier, descendit les marches quatre à quatre et se trouva sous le vestibule, au moment où Rocroix allait monter.

– M. Thélinge n'est pas encore rentré ? demanda ce dernier.

– Monsieur Rocroix n'a donc pas vu monsieur ?

– Vous avait-il dit qu'il devait me voir ?

– Monsieur est parti ce matin pour Compiègne par le premier train. Il devait rentrer dans la journée, et j'ai pensé qu'il s'était rendu directement de la gare au Grand-Crédit.

– Il n'y est pas venu, malheureusement.

– Il va rentrer pour sûr. Il a du monde à dîner. Je croyais même que monsieur Rocroix était invité.

– Je ne le suis pas ; mais peu importe, j'attendrai.

Sur un geste de Larrigue, André monta au premier étage et entra dans le cabinet de Thélinge, où il se jeta dans un fauteuil, gémissant et accablé.

– Monsieur paraît inquiet, reprit Larrigue.

– On le serait à moins. – Et comme l'œil de Larrigue l'interrogeait : – Vous ne savez donc pas ce qui se passe ? dit-il.

– Je ne sais rien, monsieur.

– Depuis ce matin, les paiements sont suspendus au Grand-Crédit ; ils devaient être repris à quatre heures ; une lettre de Thélinge, reçue vers onze heures, contenait à cet égard un engagement formel. Mais il n'a pas donné de ses nouvelles, on ne l'a plus revu. À quatre heures, les réclamants sont revenus, des enragés. Ils ont bientôt perdu patience et, séance tenante, ils ont rédigé une plainte pour le procureur de la République, que trois d'entre eux ont été chargés de porter au parquet.

Parquet, procureur de la République, c'étaient là des mots qui ne pouvaient être prononcés devant Larrigue sans troubler son habituelle sérénité. Il fit bonne contenance cependant.

– Monsieur a-t-il eu l'idée d'aller chez madame Daverny ? Là, peut-être, il aurait recueilli des nouvelles.

– J'y suis allé. Mais madame Daverny est sans nouvelles, comme nous. Je l'ai trouvée très effrayée, très irritée contre Thélinge. Oh ! il fera bien de ne pas se présenter chez elle, il serait mal reçu. Elle craint que les créanciers n'exigent la restitution de ce qu'elle tient de lui.

– Elle a bien tort de se tourmenter, objecta philosophiquement Larrigue. Monsieur adonné beaucoup là et ailleurs, et, si tous ceux qui ont bénéficié de sa générosité étaient obligés de rapporter, les actionnaires du Grand-Crédit ne perdraient rien. Mais ce qui est donné est bien donné, et ni madame Daverny ni les autres n'auront à le rendre.

L'entretien fut soudain interrompu. Suivi de cinq ou six administrateurs, Verdier entra dans le cabinet, très ému, très rouge.

– Où est Thélinge ? interrogea-t-il. – En deux mots Rocroix le mit au courant de la situation. – C'est bien ce que je pensais, reprit l'avoué, il a filé, et la lettre écrite ce matin n'avait d'autre but que de lui donner le temps de gagner la frontière.

Le premier, il exprimait tout haut ce que les autres pensaient depuis plusieurs heures, sans oser se le communiquer.

– Monsieur est incapable... murmura Larrigue.

– Allons donc ; il est capable de tout, au contraire ; il a filé, vous dis-je. Il a flairé le vent, le coquin. Le parquet vient de décerner contre lui un mandat d'arrestation.

– Déjà ! s'écria Rocroix consterné.

– Parbleu ! puisqu'il y avait une plainte et puisque les plaignants ont prouvé qu'il a dissipé les dépôts. Oh ! en pareil cas, la justice est expéditive, il est sûr de son affaire, votre ami. Escroquerie, faux, vol, toutes les herbes de la Saint-Jean, sans compter que demain le tribunal de commerce prononcera la faillite du Grand-Crédit et des autres sociétés.

André, qui s'était levé à l'entrée de Verdier, retomba dans son fauteuil, en couvrant de ses mains tremblantes son visage où se lisait l'effroi.

– Mais qu'est-ce que je vais devenir, moi ? murmura-t-il.

– Vous, mon cher, répliqua Verdier en riant, vous ne courez aucun risque, puisque le garde des sceaux est votre ami.

– Le garde des sceaux, mon ami...

– Mais vous ignorez donc que Lucien Fargues est nommé ministre de la justice ? D'où sortez-vous ? Ah ! vous avez une fière chance !

Il ne savait rien, le malheureux ! Depuis trois jours, il n'avait pas eu le loisir d'ouvrir un journal ; il ignorait qu'à la suite d'un vote de la Chambre des députés, le ministère s'était retiré et que Fargues faisait partie du ministère nouveau. À cette heure même, l'excès de son accablement ne lui permit pas de comprendre l'importance de cette nouvelle ni l'utilité du secours qu'il pouvait attendre de l'amitié du chef suprême de la justice. Il n'eut pas d'ailleurs le temps d'y penser. De nouveau, on sonnait à la porte de l'hôtel :

– Si c'était Thélinge ! insinua Rocroix.

– C'est le commissaire de police, s'écria Verdier.

Les administrateurs se regardèrent, effarés.

– Est-ce qu'on va nous arrêter ? gémit l'un d'eux.

– Eh ! non, si l'on devait vous arrêter, ce n'est pas ici qu'on vous chercherait. On vient pour Thélinge. Voyons, messieurs, du sang-froid, ajouta Verdier, avec un geste énergique.

Son instinct l'avait bien servi. C'était la justice, représentée par un commissaire de police aux délégations judiciaires, que le portier introduisit dans le cabinet, et qui, montrant son écharpe, déclina ses qualités et son mandat.

– Lequel de vous, messieurs, est M. Thélinge ?

Verdier s'avança, se fit reconnaître.

– M. Thélinge n'est pas ici, monsieur le commissaire de police. Il a quitté Paris ce matin.

– Il a pris la fuite ?

– Il ne s'est ouvert de ses projets à personne ; mais j'ai lieu de supposer qu'il ne reviendra pas.

La conversation se continuait à voix basse, dans un coin, entre le magistrat et l'avoué, tandis que les administrateurs, debout et tremblants, suivaient d'un regard exprimant leur angoisse, ce collègue qui, peu à peu, devenait familier et confiant. Lorsque, après avoir fait pratiquer une perquisition dans l'hôtel et interrogé Larrigue, le commissaire de police se retira, un soupir de soulagement salua sa sortie.

– Nous voilà tranquilles pour quelques heures, dit verdier. Demain, nous aviserons. Comme avoué-conseil du Grand-Crédit, messieurs, je me tiens à la disposition de ceux d'entre vous qui auraient besoin de mes services.

Il regarda sa montre.

– Déjà huit heures, fit-il ; ce n'est pas étonnant si je crève de faim. Allons dîner.

À ce moment, Larrigue s'avança :

– Si j'osais, messieurs, dit-il en souriant... Monsieur m'avait donné l'ordre de commander un repas pour huit personnes ; j'ai exécuté l'ordre. Si ces messieurs voulaient... le dîner est servi.

La face rougeaude de l'avoué s'épanouit dans un éclat de rire :

– Le dîner est servi ! Eh bien, mangeons-le. Oh ! pas de scrupules. Thélinge nous doit bien cela. C'est lui qui nous régale, et probablement pour la dernière fois.

Il prit le bras de Rocroix, qu'il entraîna dans la salle à manger ; les autres suivirent, chacun se plaça à son gré, et Larrigue, aussi sérieux, aussi gourmé que si son maître eût présidé la table, commença à passer le potage.

Il y eut d'abord un grand silence. Les incidents qui venaient de se dérouler, le dernier surtout, cette vision du commissaire de police chargé d'arrêter Thélinge, pesaient sur les imaginations, ne les disposaient guère à envisager la situation sous un jour riant ; chacun suivait le cours de ses pensées assombries. Mais Verdier, qui n'avait aucun motif pour partager les préoccupations générales, ne tarda pas à jeter une note gaie dans ce silence funèbre.

– Décidément, dit-il tout à coup, il y a encore de beaux jours pour les avoués. – Et, comme il crut voir un reproche dans les

regards levés sur lui, il ajouta : – Ne pensez pas, chers amis, que je songe à railler vos inquiétudes ; mais, voyez-vous, avec un procès de l'importance de celui qui se prépare, un avoué élève sa famille.

La brutale naïveté du mot dérida les visages, et comme Verdier le développait en expliquant le rôle et l'utilité des avoués, en énumérant les procès gagnés grâce à ses conseils, l'angoisse qui pesait sur les fronts peu à peu se dissipa. On riait en l'écoutant ; son implacable égoïsme d'homme accoutumé à vivre de la ruine des autres n'effarouchait pas ceux devant qui il l'affichait cyniquement. Ils ne voyaient plus en lui que le défenseur subtil, retors, entêté, qui avait tiré d'un mauvais pas plus d'un client ; ils l'admiraient.

Grâce à lui, le dîner s'acheva moins tristement qu'il n'avait commencé. Soit effet des paroles de Verdier, soit effet du menu, quand on quitta la table, il semblait aux convives que le péril qui tout à l'heure les épouvantait avait cessé d'être redoutable. Neuf heures sonnaient lorsqu'ils se séparèrent. Verdier sortit avec Rocroix. Ils descendirent ensemble la rue de Clichy jusqu'à la place de la Trinité, André un peu allégé de ses craintes, Verdier très excité, l'œil émerillonné, à la suite de ce copieux repas où avaient été servis les crus les plus rares et les plus fins de la cave de Thélinge. Comme ils allaient prendre congé l'un de l'autre, Verdier s'empara de la main de Rocroix, et dans un élan d'homme en belle humeur, il lui dit :

– Venez à l'étude demain matin, nous causerons de votre affaire. Je m'inquiète peu de ce que deviendront tous ces gens-là. Mais vous, c'est différent. Vous m'intéressez, et je prendrai votre affaire à cœur.

André remercia avec effusion. Il regarda l'avoué se perdre parmi les allants et venants, et monta dans un fiacre pour rentrer chez lui, brisé par les émotions de cette journée, mais confiant dans Verdier, un ami fidèle, solide au poste, qui ne le laisserait pas périr. Maintenant, il s'attachait à cette espérance, comme un naufragé à une épave flottant à la surface des eaux. Mais, quoique diminués par ce fragile espoir, si terribles lui semblaient encore les périls dressés autour de lui, qu'il ne

pouvait en détourner sa pensée. Le souvenir de la dureté de Marguerite, ce souvenir même s’effaçait, n’apparaissait plus à son imagination enfiévrée que comme un incident secondaire, perdu dans le flot tumultueux d’autres incidents d’une gravité plus grande.

– Nous voici de retour, monsieur, lui dit Chamarette, au moment où, très las, pressé de dormir, il entra dans son appartement.

– Vous êtes revenues, s’écria-t-il surpris.

– Ce matin, madame s’est brusquement décidée à quitter Loiselère. M. Baret nous a ramenées ; il est au salon avec madame.

Le retour inattendu de sa femme le troublait. Connaisait-elle les événements du jour ? Allait-il être obligé de les lui taire ou de lui en faire le récit ? Il n’avait pas eu le temps de répondre à ces questions, quand il se trouva devant elle, poussé dans le salon par Chamarette. Régine vint à lui, les bras ouverts ; ils s’embrassèrent. Baret se tenait à l’écart. André l’aperçut, lui tendit la main.

– Je ne vous attendais pas aujourd’hui, dit-il à sa femme.

– Dans les circonstances actuelles, je ne pouvais rester loin de vous, répondit-elle.

– Vous auriez toujours appris la vérité assez tôt ; je suis perdu.

Ces paroles que, depuis deux jours, il ne cessait de se répéter, sortirent de sa bouche dans un cri d’accablement et de désespoir.

– N’y a-t-il plus aucun moyen de salut ?

– Aucun, hélas ! Le Grand-Crédit a suspendu ses paiements ; l’actif de la Compagnie des Gisements aurifères est dissipé ; Thélinge a pris la fuite ; il est sous le coup d’un ordre d’arrestation.

– Eh ! que m’importe M. Thélinge ! s’écria Régine ; ce n’est pas de lui qu’il s’agit ; c’est de vous. Qu’avons-nous à redouter ?

– Nous sommes ruinés.

– Oh ! la ruine n’est rien ; mais l’honneur ?

– Je n’ai rien fait contre l’honneur, protesta André ; et puis, au milieu de notre infortune, un grand bonheur nous arrive. Depuis ce matin, Lucien Fargues est ministre de la justice.

– Je le savais ; M. Baret me l’a appris ; mais quel secours M. Fargues peut-il vous apporter ?

– Mon sort dépend de lui. Si une instruction est ouverte, il suffira qu’il dise un mot au juge qui en sera chargé pour qu’une ordonnance de non-lieu soit rendue en ma faveur.

– Nous sommes donc à la discrétion de M. Fargues ?

– Il vaut mieux être à sa discrétion qu’à celle d’un étranger. N’est-ce pas votre avis, Baret ?

– C’est mon avis, répliqua Baret. M. Fargues est votre ami ; il considérera comme un devoir d’intervenir, de vous accorder l’appui de son influence. Du reste, je le verrai : nous causerons de vous ; je lui dirai ce que je pense de votre affaire... Au besoin, j’exigerai.

André ne put se défendre de sourire.

– Heureusement, il ne sera pas nécessaire d’exiger, dit-il ; s’il fallait en arriver là, nous devrions recourir à une autre influence que la vôtre, mon pauvre Baret.

– Vous ignorez donc que M. Baret est député ? demanda Régine.

– Baret député ! depuis quand ?

– Depuis hier soir, monsieur, fit Baret modestement, élu par les électeurs de l’Ariège, et tout à vos ordres.

Ce fut une joie nouvelle pour Rocroix. Il comptait maintenant trois défenseurs, y compris Verdier.

– Allons, je me trompais, soupira-t-il, tout n’est pas perdu. J’ai assez d’amis pour me sauver.

Un long silence suivit ces paroles. Ni le mari ni la femme ne savaient que dire. Baret crut qu’ils étaient gênés par sa présence ; il fit mine de se retirer. Ils le supplièrent de rester encore, empressés à le retenir, comme s’ils avaient peur de se trouver seuls en face l’un de l’autre. Mais il allégua l’heure avancée et sortit, en promettant de revenir le lendemain. Après son départ, leur embarras s’accrut. Depuis si longtemps ils

vivaient séparés, que même leur détresse commune ne pouvait les rapprocher.

– En mon absence, mon oncle Fréminot est venu plusieurs fois, dit tout à coup Régine.

– Il triomphe, murmura André avec amertume ; les évènements lui donnent raison.

– Soyez sûr que ce n'est pas pour triompher qu'il est venu, mais plutôt pour nous offrir son appui.

– Oh ! l'appui d'un vieux soldat.

– N'en dédaignons aucun, André. Nous n'en avons pas le droit. – Et, après une pause, Régine ajouta, en désignant des plis jetés sur une table : – Vous ferez bien de parcourir ces papiers ; ils sont arrivés dans la journée ; j'en ai lu quelques-uns ; ils m'ont paru menaçants.

André obéit, puisa dans le tas, jeta les yeux sur ces feuillets revêtus d'un timbre et couverts d'une écriture fine et serrée.

– La meute des créanciers qui se déchaîne ! murmura-t-il.

– Nous avons donc des dettes, André ?

– Vous l'ignoriez !

– Comment l'aurais-je su ?

– Eh bien, oui, nous avons des dettes, beaucoup de dettes ; elles se dissimulaient sous la bonne grâce des créanciers, quand ils nous croyaient riches ; maintenant qu'ils nous savent sans le sou, elles se dressent impérieuses ; elles nous écrasent. Tout vient à la fois.

– Ne pouvez-vous rien payer ? Toutes nos ressources sont-elles épuisées ?

– Nous sommes ruinés, je vous l'ai dit.

– J'ai mes bijoux ; il y a ici des tableaux, des objets d'art de grande valeur ; prenez-les ; faites-en de l'argent.

– Je ne peux les vendre, puisque je n'en ai pas encore acquitté le prix.

– Mais alors, c'est l'abîme, fit Régine avec épouvante.

André ne répondit pas. Il n'osait avouer que depuis plusieurs semaines, ils vivaient de crédit, d'emprunts sous toutes les formes, que leur luxe ne cachait que détresse, une détresse qui s'accusait maintenant dans la débâcle des

entreprises auxquelles il avait demandé la fortune. Mais ce qu'il n'osait avouer, Régine le devinait, et des larmes roulaient silencieusement sur ses joues pâlies. Voilà donc où ils en étaient arrivés : à l'insolvabilité, à la honte, à tout un avenir de noires misères qui s'allongeait devant eux, avec ses stations douloureuses. Et la catastrophe les surprenait brutalement dans les apparences de la fortune, dans une vie d'éclat et de plaisirs, les précipitait de haut, de si haut, qu'ils étaient brisés par cette chute inattendue.

Si du moins la joie de s'aimer avait survécu à ce désastre, s'il leur avait été permis de demander quelque consolation à l'amour, à la confiance réciproque, à cette puissante affection qui est le ciment du mariage et qui rend légères les peines les plus lourdes ! Mais non, tout leur manquait en même temps, et, dans l'effondrement de l'édifice orgueilleux qu'ils avaient essayé de construire, l'honneur même tombait en poussière, et, avec l'honneur, l'espoir d'être à jamais unis ou de réparer les fautes par lesquelles ils étaient pour toujours séparés. Régine continuait à pleurer. André, poussé vers elle par un élan de cœur, lui dit à demi-voix :

– Me pardonneriez-vous jamais ?

– Je n'ai pas à pardonner, répondit-elle ; vous n'êtes pas seul coupable ; dans la responsabilité de ce qui arrive, j'ai aussi ma part.

Elle ne put rien ajouter à cet aveu. Défaillante, elle s'éloigna, laissant André plus écrasé qu'elle ne l'était elle-même. Il n'essaya pas de la consoler. Il se sentait à bout de forces. Il ne put que se traîner jusqu'à sa chambre, où, bientôt couché, il ne tarda pas à s'endormir.

Le sommeil apaisa ses inquiétudes. À son réveil, la mémoire encore pleine des incidents de la veille, il n'en voulait garder que le souvenir des offres bienveillantes de Verdier. Comme il finissait de s'habiller pour se rendre chez l'avoué, Chamarette apporta les journaux et les lettres. Il les parcourut. Les lettres venaient de divers créanciers ; c'étaient encore des récriminations, des menaces. Quant aux journaux, ils racontaient avec force détails les événements survenus

au Grand-Crédit. Ils prédisaient comme imminente la mise en faillite des établissements créés par Thélinge, et, dans une note de source officielle, évidemment destinée à calmer l'opinion, ils annonçaient que le parquet venait de commettre M. le juge d'instruction Deloraine, à l'effet de déterminer les responsabilités encourues par les administrateurs.

Ces récits ranimèrent toutes les alarmes d'André. Il fit une liasse des papiers timbrés arrivés depuis trois jours, la fourra dans sa poche, et courut chez Verdier, qui seul pouvait y voir clair dans ce fatras d'écritures. Plusieurs clients l'avaient précédé à l'étude. Il dut attendre pendant plus d'une heure avant de pouvoir entrer dans le cabinet de l'avoué. Son tour vint enfin, et il se trouva en présence de Verdier. Mais, au lieu du bon enfant de la veille, affectueux, rassurant, disposé à s'apitoyer, à prendre à cœur ses intérêts, il ne trouvait plus qu'un homme affairé, rogne et froid, énervé dès le matin par la multiplicité des confidences déjà reçues, par les mille soucis que lui créait la direction de l'étude, qui semblait, en consentant à l'écouter, lui accorder une grâce, et lui dit, après l'avoir entendu :

– Nous aurons bien du mal à vous tirer de là !

– Mais, si vous jugez ma position si grave, objecta André terrifié, à quoi bon me défendre ?

– Il faut toujours se défendre, d'abord parce que c'est l'usage, et ensuite parce que ce n'est qu'en se défendant qu'on a chance de se sauver.

– Alors, que me conseillez-vous ?

– Pour le moment, l'immobilité. Quand le juge d'instruction vous aura interrogé, quand vous aurez causé avec le syndic, et qu'en un mot nous saurons si le parquet est pour vous ou contre vous, il sera temps d'aviser.

Alors, voyant que Verdier se levait pour le ramener, Rocroix se décida à lui soumettre la liasse des papiers timbrés. L'avoué les parcourut d'un coup d'œil.

– Significations de jugements, commandements, protêts, assignation, ceci est une autre affaire. Ce sont vos dettes privées... Il faut agir, gagner du temps ; car vous ne pouvez

payer, bien entendu, et vous êtes sous le coup d'une saisie, peut-être même d'une déclaration de faillite.

– Mais je ne suis pas commerçant, s'écria Rocroix.

– Vous n'êtes pas commerçant, mais vous avez fait acte de commerce ; ces papiers le prouvent. Je vois là une traite protestée, représentant le prix de bois de construction que vous avez achetés.

– Je les ai achetés pour les revendre à la Compagnie des Gisements aurifères.

– Ne le dites pas trop haut, répliqua Verdier en souriant ; cet achat et cette vente, alors que vous étiez administrateur de la Compagnie, constituent un fait délictueux. Que d'imprudences, mon pauvre ami ! – Et il couronna son observation par la terrible phrase : – Décidément, nous aurons bien du mal à vous tirer de là. – André le regardait avec épouvante, écrasé sous les dangers qui, de nouveau, s'affirmaient. – Je n'ai pas le temps d'étudier ces choses par le menu, continua l'avoué. Mais je vais remettre le dossier à mon premier clerc ; il fera le nécessaire. Tenez, signez-moi un pouvoir. – D'une main tremblante, Rocroix traça son nom au bas d'une feuille timbrée. Puis il prit son chapeau pour sortir. Verdier le retint en disant : – Je vous prierai aussi de me verser une provision de cinq cents francs, à valoir sur les frais... C'est l'usage.

Cette demande acheva de déconcerter Rocroix. Il commençait à comprendre qu'il n'était pour l'étude qu'un client comme les autres, et qu'entre eux et lui, Verdier, en dépit de ses protestations de dévouement et d'amitié, ne faisait aucune différence.

– Je n'ai pas la somme sur moi, balbutia-t-il, je vous l'enverrai.

L'avoué répondit d'un ton de condescendance :

– Oh ! c'est bien, c'est bien, vous avez jusqu'à ce soir.

Ils se séparèrent sur le seuil du cabinet, tandis que Verdier, s'adressant aux personnes qui l'attendaient, disait :

– À qui le tour, messieurs ?

XVIII

Avec l'attitude embarrassée et défiante d'un homme qui cherche sa route à travers un pays inconnu, André venait de pénétrer dans les bâtiments du Palais de justice. C'était trois jours après la fuite de Thélinge et la mise en faillite du Grand-Crédit et de la Société des Gisements aurifères de la Nouvelle-Zélande. Ces trois jours, il les avait passés dans une attente fiévreuse, enfermé chez lui, n'osant voir personne, pas même Lucien Fargues, installé maintenant au ministère de la justice. Puis, à l'instigation de Régine, las d'être sans nouvelles, pressé de mesurer l'étendue des dangers qui le menaçaient, il s'était décidé à aller au-devant d'eux, à se transporter chez M. Deloraine.

Il était midi, l'heure où, durant neuf mois de l'année, commence la vie judiciaire de Paris, où juges, avocats, avoués, huissiers, plaideurs remplissent, bruyants, affairés, ou feignant de l'être, les galeries et les salles d'audience. Mais, pendant cette saison des vacances, le vieux monument semblait endormi. Sous la chaleur ardente, la salle des Pas perdus déroulait sa vaste solitude, lourde et silencieuse, à peine animée par le va-et-vient des rares personnes appelées au tribunal correctionnel, à la chambre des référés ou à celle des vacations. Les échos qui tombaient des hautes voûtes se perdaient dans le vide, en y laissant la sensation de bruits mourants, de voix expirantes. Au pied des statues monumentales où se forment les groupes, où s'assignent les rendez-vous, stationnaient quelques ombres noires. Elles achevaient de donner aux galeries désertes un aspect de nécropole. Un rayon de soleil, jaillissant des croisées, coupait la salle d'un sillon lumineux, accusait la nudité des grands murs blancs, sur laquelle les portes closes des diverses chambres mettaient des taches sombres.

Auprès de l'une de ces portes, sur un banc, un gardien sommeillait. André, toujours hésitant, s'avança vers lui et lui demanda où se trouvait le cabinet de M. Deloraine.

Le gardien répondit :

– Il faut retourner sur vos pas, monsieur. Au bout de la galerie d'entrée, vous prendrez à gauche, vous passerez devant les bureaux du parquet et vous monterez au-dessus. Là, on vous renseignera.

André se conforma à ces indications. Bientôt, il gravissait un escalier, aussi désert que le reste du palais. Au second étage, il se trouva à l'entrée d'un couloir long et clair sur la longueur duquel, comme dans un hôtel, s'ouvraient plusieurs portes. Un écriteau suspendu à la muraille portait le nom des juges d'instruction qui siégeaient à cet étage. Celui de M. Deloraine y figurait. André ne monta pas plus haut. Il entra dans le couloir.

Tout au bout, derrière un bureau de chêne, un homme vêtu de l'uniforme des garçons de service attachés au palais, mangeait, en écoutant d'un air d'indifférence une jeune femme, assez jolie, vêtue de noir, qui lui parlait, très animée, très émue. Au bruit des pas de Rocroix, l'homme leva la tête, le regarda venir, sans perdre une bouchée ; la femme arrêta ses confidences, et, timidement, se mit de côté pour faire place au nouvel arrivant.

– M. Deloraine est-il visible ? interrogea André.

– Êtes-vous cité ?

– Non, mais veuillez lui passer ma carte.

Le garçon interrompit son déjeuner, prit la carte et disparut dans un corridor parallèle au grand couloir, plus étroit et plus sombre, et qui précédait le cabinet de M. Deloraine. Il revint presque aussitôt.

– M. le juge d'instruction vous prie d'attendre, dit-il ; il va vous recevoir.

Le cœur oppressé par une indéfinissable inquiétude, André s'assit sur un banc, à côté du bureau. Le garçon avait repris sa place, se remettait à manger. En guise de fourchette, il se servait de son couteau, piquait des morceaux de jambon, étalés devant lui, sur un papier graisseux, entre un bol rempli de fraises et un pain où, peu à peu, il pratiquait de larges brèches. La jeune femme se rapprochait de lui, recommençait son récit interrompu, que l'homme suivait toujours avec impassibilité,

même quand la voix de la narratrice s'attendrissait sous un flot de larmes montant dans la gorge.

– Croyez-vous qu'on me permettra de voir mon mari ? demanda-t-elle tout à coup.

– Pour ça, je ne sais rien, fit le garçon ; peut-être bien qu'en demandant à M. le juge d'instruction...

Il n'acheva pas. La femme brusquement se retournait. Dans le corridor qui communique avec le Dépôt, les dalles venaient de résonner sous les pieds de deux personnes. Un garde amenait à l'instruction, et faisait asseoir sur le banc d'attente des prévenus, perdu dans l'ombre, un homme d'une trentaine d'années, les mains liées, dont une mise élégante accusait la fière mine et la jeunesse.

La femme se précipita en gémissant :

– Augustin, je suis là.

Le détenu tressaillit ; la femme allait franchir la porte, quand le garde l'arrêta.

– Vous ne pouvez communiquer avec lui, madame.

La malheureuse n'insista pas ; elle vint tomber à côté d'André, en sanglotant.

L'âme serrée par la pitié, il la regardait pleurer ; puis, tout à coup, lui-même sentit des larmes remplir ses yeux. Il venait de se voir à la place d'où le détenu cherchait, en se penchant, à surprendre un regard de sa femme. Entraîné par un retour sur sa propre situation, il se demandait avec terreur s'il serait réduit à s'asseoir sur ce banc d'infamie et s'il aurait la douleur d'entendre Régine se lamenter, comme se lamentait cette inconnue, venue là dans l'espoir d'échanger quelques mots avec son mari, et à qui l'on refusait le triste bonheur que maintenant ses plaintes et ses prières sollicitaient d'un juge qu'elle ne voyait pas. Le bruit d'une sonnette coupa court à ses douloureuses réflexions. Le garçon lâcha le morceau de pain qu'il trempait dans le vin sucré où nageaient ses fraises, et invita Rocroix à le suivre.

Rocroix se leva et, s'adressant à la femme, il dit :

– Je vais implorer M. Deloraine, afin qu'il vous permette de causer avec votre mari.

Surprise par cette offre spontanée, elle bégaya un remerciement, tandis qu'André entra dans le cabinet du juge d'instruction, convaincu que sa bonne action allait lui porter bonheur. Avant de le recevoir, M. Deloraine avait fait sortir son greffier ; il était seul, assis à une table chargée de papiers. Il se souleva, salua Rocroix d'un signe de tête, en lui désignant une chaise.

Alors Rocroix dit :

– Il y a là, monsieur le juge d'instruction, une pauvre femme qui m'a paru bien malheureuse. Elle demande qu'on la laisse s'entretenir avec un détenu qui vient d'être amené près de vous. Je lui ai promis de vous supplier pour elle, avant de vous parler de mes affaires.

M. Deloraine se leva vivement, alla ouvrir la porte de son cabinet, d'où il saisit d'un regard la scène qui venait de lui être signalée, et appela le garde.

– Laissez communiquer, dit-il. – Et, désignant le prisonnier, il ajouta : – Ôtez-lui les menottes.

André entendit un cri de joie ; ce fut tout ; la porte se refermait. Mais il se sentait rassuré. Ce magistrat qui, d'un trait, lui révélait la sensibilité de son cœur, ne pouvait que l'écouter avec bonté.

– Vous avez désiré me parler, monsieur, lui dit M. Deloraine en reprenant sa place.

– Oui, monsieur le juge d'instruction ; et vous devinez sans doute les préoccupations qui m'ont conduit près de vous, le besoin qui m'obsède de vous crier que je suis un honnête homme, que dans les affaires auxquelles je suis mêlé j'ai été victime et non complice. Je pouvais venir, porteur d'une recommandation de notre ami commun, M. le garde des sceaux ; j'ai préféré n'être défendu que par mon innocence.

Il préparait la phrase depuis le matin, et la débita avec assurance. M. Deloraine répondit :

– L'exercice des devoirs que j'ai à remplir ne peut être entravé par aucune recommandation, de si haut qu'elle vienne. Je n'ai pas encore étudié le dossier auquel vous faites allusion. Je suis obligé d'attendre le rapport du syndic. Ce que je sais de

l'affaire m'a fait considérer comme une nécessité l'arrestation de Thélinge. Il avait pris la fuite ; l'ordre n'a pu recevoir son exécution. Il n'y a donc plus aucune urgence, et ce n'est pas avant quelques jours que je vous appellerai. Je ne peux vous taire, cependant, que vous avez participé à des actes d'une extrême gravité.

– Je n'étais pas administrateur du Grand-Crédit ! s'écria vivement Rocroix.

– Non, mais vous avez fait partie du syndicat qui s'est constitué pour l'émission des actions d'une autre Société, issue du Grand-Crédit et également en faillite. Vous avez, de plus, dirigé cette Société comme administrateur délégué.

– J'ai rempli mes fonctions honnêtement.

– Il sera temps de le prouver quand je vous interrogerai.

L'accent de M. Deloraine émut André.

– On dirait, à vous entendre, monsieur le juge d'instruction, que vous doutez de la rectitude de ma conduite, reprit-il. S'il en est ainsi, fournissez-moi, dès à présent, l'occasion de me justifier. Ce que je sollicite n'est peut-être pas conforme aux usages. Mais vous ne pouvez traiter avec rigueur le neveu de votre ami le colonel Fréminot.

– À ce titre, monsieur, vous avez raison de compter sur ma bienveillance ; mais d'autres comptent sur ma justice : les actionnaires qui ont eu foi dans vos promesses, et qui sont ruinés aujourd'hui. J'ai là leurs plaintes ; elles vous accusent, vous et vos collègues.

– Il n'y a eu qu'un seul coupable : Thélinge.

– C'est le plus coupable ; ce n'est pas le seul.

– Mais, si telle est votre conviction, monsieur, je suis perdu, murmura André sans dissimuler l'effroi qui s'emparait de lui.

M. Deloraine ne protestait pas contre cette hypothèse. Parmi les dossiers accumulés sur sa table, il en avait pris un et lentement se mettait à le feuilleter, sous l'œil anxieux de Rocroix, s'arrêtait à certaines pièces plus longuement qu'à d'autres, comme s'il y cherchait des arguments à l'appui de son langage. Cet examen dura dix minutes. Puis le juge d'instruction dit :

– Quelques-uns des faits signalés par les plaignants constituent des délits très nettement caractérisés. En voici un entre autres. Au moment de l'émission, des prospectus ont été lancés qui contenaient des affirmations mensongères. Ces prospectus, vous les avez signés.

– Les affirmations dont vous parlez, monsieur le juge d'instruction, sont conformes à celles que contenaient les rapports des ingénieurs.

– Les avez-vous lus, ces rapports ?

– Non, je ne les ai pas lus ; mais Thélinge m'en avait remis des extraits lorsque j'eus à rédiger les prospectus.

– Ces prétendus extraits disent le contraire de ce que disaient les ingénieurs.

– Alors, j'ai été trompé.

– Il vous était si facile de ne pas l'être qu'on se demandera si vous n'aviez pas intérêt à l'être.

– Vous ne le croyez pas, monsieur.

– Je voudrais ne pas le croire. Mais comment expliquer que vous ayez rédigé et signé les prospectus, sans prendre la peine de lire les documents qui seuls pouvaient former votre conviction ? C'est un étrange trait de complaisance, et, quand on la rapprochera des services qu'à ce moment vous avait déjà rendus Thélinge, de ceux que vous attendiez encore de lui...

– Je suis innocent, soupira Rocroix sans laisser finir le juge d'instruction.

– Nous y reviendrons. Mais ce n'est pas tout. Comme administrateur délégué de la Compagnie des Gisements aurifères, vous avez eu des traités à conclure avec divers fournisseurs. Ces traités sont au dossier.

– Ne sont-ils pas irréprochables ?

– Voici des plaintes qui le contestent. Vous auriez reçu de vos contractants des pots-de-vin, qui ne vous auraient été attribués que grâce à une élévation des prix, contraire aux intérêts de la Société que vous dirigiez.

– C'est une calomnie abominable !

– Tant mieux si les plaignants ont menti ; je les interrogerai en votre présence, et je souhaite que vous vous disculpiez.

Cette fois, André resta accablé. Il n'osait persévérer dans son démenti. Ses imprudences, les illégalités auxquelles il avait prêté les mains, se dressaient écrasantes devant lui. Son attitude révélait ses terreurs, une crainte soudaine de ne pouvoir se dérober aux responsabilités encourues. Il essayait cependant de plaider sa cause.

– Mes intentions étaient loyales, dit-il. Je vous le prouverai, monsieur le juge d'instruction.

– Réunissez donc toutes vos preuves, puisque vous savez maintenant sur quels faits roulera votre interrogatoire. Aujourd'hui, vous le voyez, cet entretien ne saurait être utilement continué. Croyez, d'ailleurs, que j'accueillerai avec plaisir tout ce qui pourra démontrer votre innocence.

M. Deloraine se levait. André n'avait plus rien à dire ; il se leva aussi, l'épouvante dans l'âme, se voyant déjà sur les bancs de la police correctionnelle, la mémoire pleine des faits dont il lui serait demandé compte. Il salua M. Deloraine, qui l'accompagnait vers la porte, et sortit. Une fois dans le couloir, il crut que ses jambes se dérobaient sous le poids de son corps tremblant. Il s'appuya contre le mur, étreignant sa poitrine, comme pour y refouler les sanglots qui la gonflaient à l'étouffer.

Dans ce désarroi de tout son être, une main se posa sur son bras, et une douce voix, qu'il avait entendue tout à l'heure, lui glissa ces mots :

– Merci, monsieur, pour votre bonté. Grâce à votre protection, j'ai pu voir librement mon mari... On l'accuse d'avoir volé la caisse de son patron... Mais il est innocent, monsieur, et vous n'aurez pas à regretter ce que vous avez fait.

Ce témoignage de gratitude attendrit André, mais provoqua, du même coup, l'éclat de son angoisse.

– Vous ne devez rien à ma protection, madame, s'écria-t-il ; je ne peux, hélas ! protéger personne, puisque je suis impuissant à me protéger moi-même.

Sur ces mots, il s'éloigna à grands pas, sans regarder derrière soi.

Régine attendait impatiemment son retour, torturée, elle aussi, par une cruelle anxiété, hors d'état d'apprécier les

événements dans lesquels il s'était compromis, pressée de savoir ce qu'il fallait craindre ou ce qu'on pouvait espérer. En le voyant, elle s'élança vers lui.

– Avez-vous rencontré M. Deloraine ? demanda-t-elle. Lui avez-vous parlé ? Que vous a-t-il dit ?

– Il m'a dit que mon affaire est grave.

– Mais enfin, que vous reproche-t-on ?

Il allait répondre, quand Chamarette entra pour annoncer l'oncle Fréminot.

– Pas un mot devant lui, fit André à demi-voix.

– Pourquoi lui taire la vérité ? Croyez-vous donc que depuis trois jours j'aurais pu la lui taire, alors même qu'il ne l'aurait pas connue ? Il est déjà venu hier, et je lui ai annoncé la visite que vous deviez faire à M. Deloraine.

Sans attendre la réponse d'André, Régine alla au-devant de l'oncle Fréminot, qui avait suivi Chamarette. L'oncle Fréminot l'embrassa et tendit tristement la main à André. Puis, quand la femme de chambre fut sortie, il dit :

– Je devine, à votre air, que vous n'avez rien de bon à m'apprendre, mon neveu.

– C'est vrai mon oncle, rien de bon. J'espérais en l'amitié que M. Deloraine professe pour vous. Mais je commence à craindre qu'elle ne serve à rien.

– Deloraine est un magistrat consciencieux, inaccessible aux influences, répliqua froidement l'oncle Fréminot. Aucune considération ne l'empêchera de remplir son devoir. Mais il a dû vous faire connaître quels griefs vous sont imputés ?

– Il m'en a indiqué deux.

Et brièvement, d'une voix que faisait trembler l'émotion, André répéta les paroles de M. Deloraine.

– Votre situation est encore plus grave que je ne pensais, objecta l'oncle Fréminot ; si l'accusation dirigée contre vous est fondée, on peut vous poursuivre pour escroquerie.

– C'est épouvantable ! gémit Régine, avec un grand éclat de larmes.

– Dans quel guêpier vous êtes-vous fourré, mon pauvre garçon ! continuait l'oncle Fréminot. Comment n'avez-

vous pas compris que Thélinge s'appliquait à faire de vous son complice, profitait de votre ignorance pour vous compromettre ? Je vous avais averti, cependant, car je connaissais le drôle, moi, et je prévoyais ce qui est arrivé. Si vous aviez suivi mes conseils... – Un regard suppliant de sa nièce arrêta ses reproches : – Oui, oui, fit-il avec bonté, je me tais ; ce n'est pas le moment de récriminer. Mais qu'allez-vous faire maintenant ?

– Il est impossible que M. Deloraine me renvoie en police correctionnelle ! s'écria Rocroix.

– Oui, cela semble impossible. Mais cela sera, si vous ne prouvez que vous êtes innocent.

– Il est votre ami, pourtant, et je suis votre neveu.

– Deloraine ne me sacrifiera pas ce qu'il considère comme son devoir. Il alléguera qu'il serait scandaleux d'épargner les coupables en compagnie desquels vous êtes compromis, et qu'on ne peut les poursuivre sans vous poursuivre aussi... Ah ! vous ne le connaissez pas, mon ami Deloraine ! Le meilleur des hommes, mais, dans l'exercice de ses fonctions, un roc !

– Fargues, qui est au moment d'épouser sa fille, aura sur lui plus d'influence que vous, mon oncle.

– J'en doute, hélas !

– Il résisterait aux ordres du ministre de la justice !

– Vous oubliez, André, que le juge d'instruction, lorsqu'il est saisi d'une affaire, est tout-puissant quant aux décisions à prendre.

Ce langage glaçait André. Il voyait s'évanouir, peu à peu, les moyens de défense sur lesquels il avait compté. Maintenant, sous le péril grandissant autour de lui, il gardait le silence. L'oncle Fréminot se taisait aussi. Dans un coin, Régine pleurait.

– Il y a mieux à faire qu'à pleurer, dit André brusquement. Quoi que pense notre oncle, j'attache un grand prix à l'intervention du garde des sceaux. Fargues nous est dévoué ; il ne nous abandonnera pas. Régine, il vous appartient de le voir.

Régine releva son front courbé.

– C'est vous qui m'engagez à l'aller trouver ! murmura-t-elle sans dissimuler sa surprise et son effroi.

- Il sera plus sensible à vos prières qu’aux miennes.
- Cependant...
- ... J’ai confiance dans les bons effets de votre démarche. Il faut la faire sans retard, aujourd’hui même.

Il regardait sa femme, et ses yeux, comme sa voix, exigeaient. Elle allait se défendre encore. Mais l’oncle Fréminot prit la parole :

– Ton mari a raison, mon enfant. Vous êtes dans une situation qui commande des résolutions énergiques. Je pense, comme André, que tu obtiendras ce qu’il n’obtiendrait pas lui-même. Assurément, c’est chose grave pour un garde des sceaux d’intervenir, au nom d’un intérêt privé, dans une instruction commencée. Mais, vous autres femmes, vous possédez ce privilège de pouvoir demander et obtenir ce qu’on n’accorderait pas à d’autres. Va chez Fargues. De mon côté, je parlerai à Deloraine ; je ferai plaider notre cause par sa fille. Il faut tirer André de là. La police correctionnelle, vois-tu, c’est la honte, le déshonneur. La mort est préférable...

– Mais que devrai-je solliciter de M. Fargues ? demanda Régine d’un accent résigné.

– Qu’il décide Deloraine à rendre une ordonnance de non-lieu, répondit l’oncle Fréminot.

Régine ne fit aucune objection. Puisque l’oncle Fréminot exprimait le même avis que son mari, elle n’avait qu’à s’incliner. Mais elle était bouleversée à l’idée qu’elle allait se retrouver seule en présence de Lucien.

XIX

Quoique, ce jour-là, les audiences, au ministère de la justice, eussent rempli toute la matinée, il y avait encore dans le salon qui précède le cabinet du ministre une douzaine de personnes attendant leur tour d'être reçues. La pendule allait marquer midi. Au fur et à mesure qu'elle avançait sur le cadran, les visages trahissaient l'impatience et l'inquiétude. C'étaient, pour la plupart, des solliciteurs venus de loin, afin de quémander un emploi ; des magistrats en place, désireux d'obtenir de l'avancement ; d'autres, mandés à Paris pour rendre compte de certains faits relatifs à leurs fonctions. On les devinait à l'air grave de leur physionomie guindée dans la cravate blanche, à leur face glabre, à leur mine humble et suppliante, comme s'ils se fussent déjà fait une tête de circonstance pour comparaître devant le chef suprême de la justice, arbitre souverain de leur destinée. Introduits dans le salon d'attente, après avoir montré à l'huissier leur lettre d'audience, ils étaient, en y entrant, remplis d'espérance. Mais, peu à peu, dans l'ennui majestueux de la vaste pièce silencieuse, sous le regard sévère des portraits accrochés au mur, représentant les grandes figures de la magistrature française, cette espérance s'évanouissait ; sur les traits apparaissaient la navrante lassitude de cette attente prolongée et l'effort de la mémoire pour retenir les beaux plaidoyers que chacun avait préparés à l'avance, à l'appui de sa requête. Avec le temps qui s'écoulait, ils devenaient plus impatients, plus nerveux ; ils allaient d'un fauteuil à l'autre, venaient se regarder devant la haute glace placée au-dessus de la cheminée, s'approchaient des croisées donnant sur le jardin, appuyaient leur front aux vitres tiédies par le soleil éclatant du dehors. Quand la porte du cabinet ministériel s'ouvrait pour laisser sortir quelqu'un, ils se retournaient, reprenaient courage ; puis, lorsqu'elle s'était refermée, ils s'abandonnaient de nouveau au découragement.

Au moment où le timbre de la pendule laissa tomber dans le silence les douze coups de midi, la sonnette du ministre résonna bruyamment. L'huissier traversa le salon d'un pas rapide, entra dans le cabinet d'où sortait la dernière personne reçue, un sénateur, un heureux, à qui sa fonction avait valu le privilège de passer avant tout autre. Il reparut presque aussitôt, et dit d'une voix haute et grave :

– M. le garde des sceaux ne recevra plus ce matin que M. le député Baret ; il prie ces messieurs de revenir à cinq heures.

Il y eut un grand désarroi dans le salon, un mouvement silencieux de désolation. C'était donc à recommencer, du temps à perdre encore, des espoirs anciens à entretenir jusqu'au soir, peut-être des privations à endurer, quand on croyait en toucher le terme. Ces préoccupations éclataient sur les mines déconfites, dans la pâleur des visages, tandis que, lentement, le salon se vidait. Bientôt, Baret s'y trouva seul ; il venait d'arriver, et, sans attendre, il allait être reçu. En d'autres temps, il avait protesté contre les privilèges, quand il était exposé à en souffrir. Maintenant qu'il en profitait, ils ne lui arrachaient aucune protestation. L'huissier s'inclina en lui faisant signe de le suivre, et l'introduisit dans le cabinet du ministre.

Assis à son bureau, Lucien Fargues écrivait. En entendant le nom de Baret, que l'huissier lui jetait de la porte, il se leva et, les mains tendues, vint à la rencontre de son collègue, député de l'Ariège comme lui, en s'excusant de l'avoir fait attendre quelques minutes.

– Je sais que vos moments sont comptés, dit Baret, et qu'on ne vous voit pas comme on veut ni quand on veut.

– J'y suis toujours pour mes amis, répliqua Fargues. Mais je leur demande de m'annoncer leur visite, s'ils ne veulent pas s'exposer à perdre un peu de temps. Ah ! les audiences, quel supplice ! Depuis que je suis ministre, elles ne m'ont pas laissé de loisirs. C'est à croire que je ne parviendrai jamais à me recueillir pour songer librement aux réformes que je rêvais d'introduire dans la magistrature. Ce matin encore, je n'ai pu conférer avec mes chefs de service.

– Je ne vous retiendrai pas, monsieur le garde des sceaux...

– Oh ! vous, c’est différent ; députés du même département, nous avons des intérêts communs à défendre ; par conséquent, nous devons nous en entretenir ; j’espère bien vous voir souvent. Qu’est-ce qui vous amène aujourd’hui ?

Baret allait répondre, quand une petite porte qu’il n’avait pas remarquée s’ouvrit ; un domestique apparut et dit :

– Monsieur le ministre est servi.

– Savez-vous ce que vous devriez faire, mon cher ? reprit alors Fargues : déjeunez avec moi ; nous pourrions ainsi causer à l’aise... Vous acceptez, n’est-ce pas ? Et, comme Baret hésitait, le ministre, se tournant vers le domestique, ajouta :

– Mettez un couvert pour M. le député.

Ce fut dit avec une bonne grâce qui séduisit Baret. Fargues avait pris son bras, l’entraînait, par l’escalier conduisant au premier étage, jusque dans une vaste salle à manger où la table était dressée. Cette pièce prenait jour dans le jardin. Deux croisées entrouvertes étaient tendues de stores en coutil rayé de larges bandes brunes. Ils apaisaient le jour qui entrait discrètement, en apportant du dehors, sur des bouffées d’air tiède, un doux parfum de fleurs et la fraîcheur des arbres.

– Vous êtes tout à fait installé ici ? demanda Baret en s’asseyant à la place que lui désignait Fargues.

– Contre mon gré, répondit le ministre ; quand j’ai accepté le portefeuille, je voulais continuer à vivre chez moi, ne venir au ministère que comme un négociant qui va à son comptoir. Mais, au bout de trois jours, j’ai reconnu que c’était impraticable. Les allées et venues me faisaient perdre trop de temps, nuisaient au service. J’ai donc apporté ici une valise ; j’y couche et j’y mange ; mais je me considère comme à l’hôtel.

Baret se mit à rire.

– Il est certain qu’avec la fréquence des changements politiques, les ministères ne sont plus que des auberges où les voyageurs se succèdent, sans y séjourner longtemps. C’est l’inconvénient du régime. Je souhaite que vous y échappiez. – Fargues, surpris, relevait la tête. Baret continuait : – Ce souhait vous étonne ?...

– Il m’étonne, exprimé par un membre de l’opposition.

– Il est vrai que j'appartiens à un groupe de républicains résolu à voter systématiquement contre tous les cabinets tant que les opportunistes seront au pouvoir. Mais comme, en dépit des rares échecs que nous vous imposons, je n'espère pas que votre parti sera de sitôt dépossédé, il ne me déplaît pas que l'administration de la justice soit dans vos mains. Je vous préfère à tout autre.

– Cela veut-il dire que vous voterez mes propositions ?

– Je les voterai toutes les fois que je le pourrai faire sans manquer aux engagements que j'ai pris envers mes électeurs. Mais j'y mets une condition.

– Laquelle ? Il n'est rien à quoi je ne sois disposé pour m'assurer votre voix dans les termes où vous me l'offrez.

Baret ne riait plus. Subitement, il était devenu sérieux.

– Je vous demande de retirer l'instruction à M. Deloraine, dit-il d'un ton résolu.

Le visage de Fargues se rembrunit. Il répondit :

– Ce que vous me demandez est impossible.

– Impossible ! Pourquoi ?

– Parce que je n'ai aucun motif pour infliger une disgrâce à un magistrat qui n'a pas démérité.

– Dites plutôt que vous en avez pour ne la lui point infliger.

– Soit, et puisque vous savez, votre langage me permet de le croire, que je suis au moment d'épouser la fille de M. Deloraine, comment pouvez-vous supposer que je consentirai à le sacrifier à vos injustes rancunes ?

Baret protesta d'un geste.

– Justes ou non, répondit-il, mes rancunes n'ont rien à faire ici. Si je vous demande de retirer l'instruction à M. Deloraine, c'est dans l'intérêt d'un de vos amis qui est aussi le mien, M. André Rocroix, mêlé, vous ne l'ignorez pas, à un procès que M. Deloraine est chargé d'instruire, et qu'il instruira avec plus de rigueur qu'il ne convient. Ce n'est pas à moi à vous apprendre que M. Deloraine est tout d'une pièce, inaccessible aux influences, et conséquemment très redoutable. Il faut que l'instruction de l'affaire passe en des mains plus complaisantes que les siennes, si nous voulons sauver notre ami.

Le ministre respirait, satisfait et soulagé.

– Je ne connais, de l'affaire dont vous me parlez, que ce qui concerne le sieur Thélinge, dit-il ; le procureur de la république m'en a touché un mot. Mais n'ayant pas vu Rocroix, j'ignorais qu'il fût aussi gravement compromis que vous le supposez, et j'espère encore que vous vous trompez.

– Malheureusement, je ne me trompe pas.

– En tout cas, les craintes que vous suggère le caractère de M. Deloraine sont à son éloge et ne sauraient justifier la mesure que vous sollicitez. Il n'est pas besoin d'ailleurs d'en arriver là pour obtenir qu'il rende une ordonnance de non-lieu. – Fargues s'arrêta sous le coup d'une indicible émotion, qui soudain le prenait à la gorge. Il regarda tout autour de lui pour s'assurer qu'il était seul avec Baret, et, d'un accent attendri, il murmura : – Vous savez bien, mon cher ami, que c'est un devoir sacré pour moi de ne pas laisser le mari de madame Rocroix aller en police correctionnelle.

– Elle en mourrait, s'écria Baret que gagnait l'émotion, et je ne veux pas qu'elle meure. Épargnez-lui le supplice qu'elle redoute ; épargnez-le-lui, monsieur le ministre, et dussé-je perdre à jamais mon avenir politique, je suis tout à vous.

Sa voix, ses yeux étaient suppliants. Fargues reprit :

– Quelque prix que j'attache à votre concours, j'aurais honte si je vous le demandais aujourd'hui. J'agirai sans conditions.

Le silence succéda à ces paroles. Les deux hommes se regardaient attristés et en même temps rassurés ; ils s'étaient compris, rien qu'en prononçant le nom de Régine, ce nom également cher à tous deux.

Une heure après, Fargues, seul dans son cabinet, dont il avait condamné la porte, essayait, en travaillant, de se remettre de la violente émotion qu'il devait à la visite de Baret, quand son huissier entra, une carte à la main :

– J'ai dit que je n'y suis pour personne, s'écria-t-il.

– C'est une dame, monsieur le ministre ; elle insiste pour être reçue ; elle dit que, lorsque monsieur le ministre aura lu son nom, il la recevra.

Fargues se leva brusquement ; ce nom, son cœur venait de le prononcer ; il prit la carte des mains de l'huissier, y jeta les yeux et devint très pâle.

– Je recevrai madame Rocroix, dit-il ; faites-la entrer.

Et, tandis que l'huissier se retirait pour exécuter ses ordres, il s'appuya, tremblant, contre son bureau, le cœur étreint par l'angoisse. Régine ! Régine chez lui ! Comme elle devait être malheureuse pour s'être résignée à venir le supplier ! Dans une vision rapide, les jours passés revivaient, et avec eux les doux souvenirs qu'avait effacés de sa mémoire le charme de Noémi Deloraine, souvenirs dont il n'avait jamais, depuis, expérimenté la puissance, et qui maintenant l'assaillaient pour plaider la cause de l'infortunée. Elle parut sur le seuil du cabinet, vêtue de noir, la figure voilée ; et d'abord, il demeura immobile, troublé, bouleversé, la voix étranglée. Puis, quand la porte se fut fermée, il courut vers Régine, la prit par les mains, et marchant à reculons, il la conduisait vers un fauteuil où il la fit asseoir, restant debout devant elle, en soupirant :

– Vous ! vous !

Et, vaincu par l'émotion, il tombait sur une chaise, sans pouvoir ajouter un mot. Régine, elle, soulevait son voile, et, d'une voix très douce, un sourire sur les lèvres, elle disait :

– Oui, c'est moi ; vous ne m'attendiez pas.

Oh ! quelle tristesse dans ce sourire, et que de douleurs devinées dans les yeux rouges encore des larmes à peine séchées par l'air du dehors !

– Je vous attendais, au contraire, répondit enfin Lucien ; oui, je vous attendais, car Baret vous a précédée ici ; après avoir entendu ce qu'il venait me dire, j'ai espéré que vous ne douteriez pas de mon cœur, et que c'est vers moi que, dans la détresse où vous êtes, le vôtre vous guiderait.

– Alors vous savez pourquoi je suis chez vous ?

– Je le sais, et j'allais vous écrire pour vous rassurer.

– Vous ne nous abandonnez pas, n'est-ce pas ? dit Régine, avec un élan qui révélait sa confiance.

– Non, je ne vous abandonnerai pas. Ne me demandez rien, ne m'expliquez rien, c'est inutile. Baret m'a parlé de vous et de

vos peines en des termes qui vous auraient à jamais assuré mon dévouement, s'il ne vous avait été acquis déjà. Nous sauverons votre mari.

Régine se taisait, sans essayer de retenir ses pleurs, et cet éclat muet de ses angoisses emportait ce qui restait encore en son âme des ressentiments conçus aux jours de l'abandon. Dans Lucien, elle ne voyait plus que l'ami, l'ami fidèle en qui elle trouvait un appui, avant de l'avoir sollicité.

– C'est André qui m'envoie, dit-elle enfin, pour dire quelque chose. S'il n'avait ordonné, je n'aurais jamais osé.

– Vous doutiez donc de moi ?

– J'avais tort, mais ne m'en veuillez pas.

– Vous en voulez, quand vous me rendez une amie !

– Oh ! oui, une amie...

Elle ne put rien ajouter, et, pendant un moment, le silence du cabinet ne fut troublé que par le bruit de ses sanglots, que Lucien écoutait tout attendri. Elle se leva pour partir.

– Apaisez-vous, dit-il alors ; rassurez-vous. L'affaire qui vous trouble n'aura pas de suite.

Ils se séparèrent ainsi, et jusqu'au soir, au milieu des préoccupations de sa vie surmenée, Fargues garda le souvenir poignant de cette femme qu'il avait tant aimée, et dont il tenait le sort dans ses mains.

Vers huit heures, il se rendit à Passy. Son élévation soudaine n'avait pas modifié ses projets, ni changé la date fixée pour son mariage. Il continuait à faire sa cour, considérant comme un suave repos les heures arrachées à ses travaux et consacrées à Noémi. Ce soir-là, comme tous les soirs, il la trouva dans le petit salon où elle avait l'habitude de le recevoir. Sous la flamme claire de la lampe, elle brodait, tandis que de l'autre côté de la table son père et l'oncle Fréminot jouaient aux cartes.

Rien en elle n'indiquait qu'elle tirât vanité de la fortune politique de son futur mari, ni que, maintenant, elle l'admirât plus qu'elle ne l'admirait quand, s'ouvrant à l'amour, son cœur était allé à lui. Modeste elle était naguère, modeste elle restait toujours, aussi dépourvue d'ambition que son père, à qui Fargues avait offert en vain, en prenant le pouvoir, un

avancement mérité. Elle tendit la main à son fiancé, en souriant. Mais, après y avoir mis ses lèvres, au lieu de s'asseoir près d'elle, il alla droit à M. Deloraine, en disant avec gaieté :

– Laissez là les cartes, monsieur le juge d'instruction ; c'est à vous que j'en ai. Nous avons à causer d'affaires graves.

– Suis-je de trop ? demanda l'oncle Fréminot.

– Non seulement vous n'êtes pas de trop, mon colonel, mais j'ai besoin de vous ; restez aussi, mademoiselle, et daignez appuyer la requête que le garde des sceaux veut adresser à monsieur le juge d'instruction.

– Une requête à moi ! fit M. Deloraine surpris.

– Oui, en faveur de mon ami Rocroix, le neveu de votre ami le colonel Fréminot.

Un regard de l'oncle exprima sa reconnaissance, et un regard de M. Deloraine le mécontentement qu'il éprouvait à être obligé de parler d'affaires professionnelles hors du Palais.

– Si c'est à l'effet d'appeler ma bienveillance sur M. Rocroix que M. le garde des sceaux intervient... dit-il.

Fargues l'interrompit en disant :

– J'interviens pour solliciter au profit de mon ami une ordonnance de non-lieu.

– Une ordonnance de non-lieu ! s'écria M. Deloraine. Mais l'instruction n'est pas même commencée.

– Justement ; il vous sera aisé de la conduire de manière à arriver au résultat que nous souhaitons.

– Connaissez-vous l'affaire, monsieur le garde des sceaux ?

– De très loin, mais je la devine. Ce malheureux Rocroix aura été imprudent, léger...

– Il a été complice des fraudes commises par Thélinge.

– Je m'en doutais, hélas !

– Il s'est associé à des actes d'escroquerie.

– Deloraine, c'est mon neveu, supplia l'oncle Fréminot.

– Et il faut le sauver, ajouta Fargues.

– Mais tout l'accable, reprit M. Deloraine ; si nous ne le poursuivons pas, on ne pourra poursuivre les autres administrateurs...

– On ne poursuivra personne.

– Il y a des plaintes d'actionnaires, et, si le parquet n'agit pas d'office, il y en aura d'autres.

– Le parquet recevra l'ordre de n'y pas donner suite.

– Alors, il n'y a plus de justice ! s'écria M. Deloraine, en repoussant les cartes étalées devant lui et en se levant. Vous me demandez de désertier mon devoir, et c'est vous, vous, garde des sceaux !... Non, n'attendez pas cela de moi. J'aime mieux me dessaisir !

– Pour que l'affaire passe à un autre juge d'instruction ! Le danger serait plus grand encore. Non, ne vous en dessaisissez pas ; retenez-la ; mais, au nom d'une femme innocente sur qui rejaillirait la honte de son mari, au nom de votre ami M. Fréminot, qui ne se consolerait pas du déshonneur infligé à son neveu ; au nom de votre fille qui vous supplie avec moi, ne perdez pas ce malheureux !

– Voyons, Deloraine, ayez pitié, soupira l'oncle Fréminot.

– Ayez pitié, mon père, répéta Noémi.

M. Deloraine se promenait à grands pas, comme s'il eût voulu se dérober aux prières qui le poursuivaient.

– Oh ! c'est mal, c'est mal, de vouloir me contraindre à commettre une telle action. Si je vous cède, ce sera une tache sur ma vie.

– Dites plutôt un trait de clémence dont nous vous resterons tous reconnaissants.

– Mais ceux qu'on a trompés, dépouillés...

– Ils auront leur recours devant les tribunaux civils.

M. Deloraine s'arrêta ; sous les regards suppliants fixés sur lui, sa résolution était ébranlée. Il resta un moment indécis, silencieux ; puis il dit :

– Je cède à vos ordres, monsieur le garde des sceaux. Mais, quoique en apparence j'en doive porter la responsabilité, c'est à votre conscience qu'il en sera demandé compte.

Et, sans vouloir rien entendre, il sortit, en poussant avec violence la porte derrière soi.

XX

Ni les promesses de Fargues, ni les efforts de Baret et de l'oncle Fréminot n'avaient pu rassurer Régine. Elle vivait dans l'angoisse. À la suite de la mise en faillite de la Compagnie des Gisements aurifères, André allait fréquemment travailler avec le syndic, qui préparait son rapport. En même temps, il avait été mandé à plusieurs reprises au cabinet de M. Deloraine, afin de fournir divers renseignements relatifs à l'instruction commencée. Longues et laborieuses étaient ces séances, dont les incidents lui permettaient de mesurer les responsabilités qu'il avait encourues. Il en revenait chaque fois un peu plus découragé que la veille. En rentrant chez lui, il tombait accablé. Durant toute la soirée, il restait dans un coin, silencieux et morne.

C'est en vain que Régine s'appliquait à avoir raison de cet abattement. Obligée elle-même à d'héroïques efforts pour surmonter sa tristesse, ceux qu'elle déployait pour rendre à André l'énergie se brisaient contre la terreur qui s'était emparée de lui et qui s'aggravait au fur et à mesure que les enquêtes mettaient en lumière sa culpabilité. Peu à peu, Régine subissait l'influence de cette terreur ; elle laissait son imagination et son âme s'ouvrir au désespoir, de plus en plus convaincue que son mari avait participé à des actes délictueux dont maintenant il n'osait lui avouer ni le caractère ni le nombre. Elle se refusait à l'interroger, ne voulant pas le soumettre au supplice d'une confession, reculant elle-même devant une honte qu'elle n'aurait pu connaître sans la partager.

Si parfois elle tentait de savoir, André se dérobaux explications, s'éloignait au lieu de répondre, la laissait toute frémissante de dangers qu'elle devinait, encore qu'il lui fût impossible de les voir, et d'autres dangers qu'elle touchait du doigt : les poursuites exercées par les créanciers de Rocroix, multipliées sous les diverses formes que la loi mettait à leur disposition.

Ses souffrances ne se bornaient pas à ces appréhensions de toutes les heures. Elle souffrait aussi de son isolement, de cette fuite générale des amis des jours prospères, tous déserteurs, tous lâches, depuis que la mauvaise fortune était entrée dans la maison. Deux seulement restaient fidèles : Baret, que chaque jour ramenait près d'elle, serviable, affectueux, dévoué, et Fargues, qu'elle ne voyait jamais, mais dont la sollicitude se traduisait par les assurances qu'il lui faisait parvenir. Les autres avaient disparu avec le bonheur. Leur ingratitude ajoutait à tant d'amertumes une amertume nouvelle, plus cruelle que les autres, d'autant plus cruelle qu'elle éclatait dans cet intérieur, joyeux naguère, maintenant attristé, dont le luxe faisait horreur à Régine, où elle ne demeurait qu'en attendant de pouvoir s'installer ailleurs et d'où elle redoutait à tout instant d'être chassée.

Lentement, mais implacablement, cette vie devenait odieuse. La jeune femme en était lasse à mourir. Elle y perdait sa santé, son repos, ses belles couleurs, la sérénité de sa physionomie, la fierté de son regard et jusqu'à la force d'espérer. André lui-même n'en portait le fardeau qu'avec peine, troublé par la perspective d'un sombre avenir, inconsolable de sa ruine, car c'était la ruine avec ses lamentables conséquences.

Non seulement il fallait quitter le somptueux appartement de l'avenue de l'Alma, mais, en attendant, il était devenu nécessaire de diminuer le train de la maison, de supprimer tout superflu, de rogner jusque sur le nécessaire. Les domestiques avaient été successivement renvoyés. Seule, Chamarette, quoique à plusieurs reprises elle eût annoncé son dessein de partir, restait encore, retenue par la pitié ou par l'habitude, et André voyait avec douleur sa femme commencer à se servir elle-même, renoncer silencieusement à ses habitudes d'élégance, s'imposer des privations.

Alors, à regarder cette noire misère à ses débuts, il s'exaspérait. Son attitude, son langage, des mots arrachés à son mutisme par quelque question plus pressante que les autres, révélaient son impatience. Il en arrivait à envier le sort de Thélange, à l'approuver d'avoir eu l'habileté de devenir riche,

le courage de s'enfuir ; il exprimait tout haut le regret de n'avoir pas fait comme lui. Et si l'honnêteté de Régine se révoltait, il répliquait que la fortune est une consolatrice qui rend le malheur léger.

– Et puis, ajoutait-il, si j'avais suivi Thélinge, si j'étais parti, vous seriez plus heureuse. Votre oncle Fréminot vous aurait recueillie.

Alors elle se taisait, car, maintenant, si grande était son infortune, qu'elle souhaitait, sans oser l'avouer, la catastrophe finale qui mettrait un terme à ses angoisses et l'obligerait à se réfugier dans l'asile que lui réservait la tendresse de son oncle et où, du moins, elle trouverait le repos et l'oubli.

Il y avait un mois déjà que durait cette existence, – un enfer. Ce matin-là, vers neuf heures, après une nuit sans sommeil, Régine se levait tristement, exténuée déjà sous le poids de ses inquiétudes, quand Chamarette entra dans sa chambre. Plus pâle que de coutume, la sémillante fille avait la figure bouleversée, avec une expression d'effroi dans les yeux. Si visible était son désespoir que, sans lui laisser le temps d'en dire la cause, Régine l'interrogea.

– Ah ! madame, si vous saviez ! soupira Chamarette. Et, brusquement, elle éclata en larmes. Puis : – Je suis obligée de quitter madame. Je partirai ce soir.

Ce fut un nouveau coup pour Régine. Malgré tout, elle croyait au dévouement de Chamarette, et maintenant son illusion s'envolait. Elle répondit :

– Que vous désiriez abandonner mon service, je n'en suis pas surprise. Je m'attendais à vous perdre ; j'avais compris que vous ne trouviez plus auprès de moi une condition digne de vous. Mais j'espérais que vous resteriez encore ici pendant quelques jours, jusqu'au moment où je sortirai de cette maison. Pourquoi partir ce soir ?

– Il le faut, madame, il le faut ! s'écria Chamarette pleurant de plus belle.

– Avez-vous reçu des nouvelles de votre pays ? Quelqu'un est-il malade chez vous ?

– Il n’y a de malade que moi, madame ; hélas ! oui, très malade. J’ai hâte de revoir mon Jaqueton ; je dois presser notre mariage.

– Et c’est pour cela que vous vous éloignez, sans me laisser le temps de vous remplacer !

À ce reproche formulé doucement, Chamarette baissa les yeux, comme accablée sous la honte de l’aveu qui s’échappait de sa bouche.

– Que madame me pardonne. Mais je suis bien à plaindre. M. Larrigue m’a odieusement trompée. Il était marié, le misérable ! Il ne me reste d’autre ressource que d’aller me jeter aux pieds de mon Jaqueton, le supplier de me pardonner. – Et après une pause : – Madame voit bien qu’il faut que je parte ce soir.

– Ah ! pauvre fille ! murmura Régine. Elle avait compris. Mais, loin que le malheur de Chamarette l’indignât, il ne lui inspirait que compassion. Il lui rappelait le sien. Et puis, n’avait-elle pas perdu le droit de se montrer sévère ? Elle se sentit tout attendrie et ouvrit les bras. Chamarette s’y précipita en sanglotant. – Avez-vous fait part de vos intentions à monsieur ? demanda Régine.

– Je n’aurais pas osé. D’ailleurs, monsieur est sorti de bonne heure ; je ne l’ai pas vu.

Sorti sans parler à sa femme, sans dire où il allait, ni à quel moment il rentrerait, ce n’était là qu’un incident très ordinaire. Cependant Régine en fut péniblement impressionnée. Son imagination déjà malade était prompte à s’exalter, disposée à l’inquiétude. Elle oublia l’infortune de Chamarette. Un pressentiment la poussa vers la chambre de son mari. Là, tout était en désordre, les armoires ouvertes, non vidées cependant, ce qui la rassura. Mais dans la cheminée restaient encore des débris de papiers brûlés. Ce fut un autre sujet de crainte. Depuis quelques jours, elle avait surpris chez André des vellétés de fuite. Toutefois, elle ne pouvait croire qu’il partirait sans la prévenir. Sa première émotion se dissipa, et son esprit, un moment troublé, revint au souvenir des aveux de Chamarette.

Pendant toute la matinée, elle fut seule. La femme de chambre s'occupait des préparatifs de son départ, avant d'aller dans un bureau de placement chercher quelqu'un à qui céder sa place. Vers onze heures, un coup de sonnette se fit entendre. Régine courut ouvrir. C'était Baret. Il entra grave, presque solennel.

– Que venez-vous m'annoncer ? lui dit-elle, saisie de nouveau par son pressentiment à peine dissipé.

– J'ai vu M. Rocroix tout à l'heure, répondit Baret. Et sans transition, comme un homme pressé d'en venir aux confidences, il ajouta : – Il venait me faire ses adieux.

– Ses adieux ! s'écria Régine.

– Le train qui l'emporte quitte Paris en ce moment.

– Il part sans me rien dire !

– Il n'a pas eu le courage de vous faire connaître sa résolution. Il m'a chargé de vous en expliquer les causes.

Régine tomba sur une chaise, en disant :

– Le malheureux ! Il se déshonore. Fuir, comme un malfaiteur !

Baret continuait :

– Hier, il a eu avec M. Deloraine un long entretien, ou, pour mieux dire, il a subi un interrogatoire dont l'issue ne lui permettait plus d'espérer qu'on pourrait le sauver de la police correctionnelle. Dans la soirée, M. Deloraine a fait savoir au garde des sceaux qu'il ne savait comment s'y prendre pour rendre une ordonnance de non-lieu sans manquer à son devoir. Les preuves de la culpabilité de M. Rocroix sont trop évidentes. Et puis, une ordonnance de non-lieu ne désarmait par les actionnaires, toujours libres d'intenter directement un procès.

– M. Deloraine avait cependant promis de ne pas donner suite à l'affaire, objecta Régine.

– Il n'en avait pas mesuré toute la gravité. D'ailleurs, il ne manquera pas à sa promesse. Il s'est récusé et a renvoyé le dossier au procureur de la république, en le priant de le confier à un autre juge d'instruction.

– C’est affreux ! murmura Régine défaillante. Quels actes a donc commis André pour que l’appui même du ministre de la justice ait été inefficace ?

– Il s’est laissé duper par Thélinge, qui a fait de lui le principal complice de ses vols !

– Voilà donc à quoi a abouti ce malheureux, lui qui se prétendait si fort, si habile !... Finir comme un voleur !... S’enfuir, sans même nous dire adieu !

– Ne lui en veuillez pas de sa faiblesse ! Elle ne s’explique que trop ! Il est bien à plaindre !

– Ne suis-je pas plus à plaindre que lui, moi à qui il ne laisse rien qu’un nom méprisé ? Oh ! je ne suis pas sans reproches, ajouta Régine, la voix mouillée de larmes ; mais pouvais-je deviner que notre luxe était fait de la dépouille des autres ?

Elle se désespérait, tandis que Baret, aussi désolé qu’elle-même, s’efforçait de lui rendre courage.

– Le parti qu’il a pris est le plus sage, disait-il : il pourra, sous un nom d’emprunt, refaire sa fortune. S’il y parvient, il s’acquittera vis-à-vis de ses créanciers : il désintéressera les actionnaires de la Compagnie des Gisements aurifères, et, alors, il lui sera aisé de se réhabiliter.

Régine secouait la tête.

– Vous dites cela pour me rassurer. Mais vous savez bien qu’il ne gagnera jamais assez pour accomplir une œuvre pareille. Elle est au-dessus de sa valeur, au-dessus de son énergie.

– Allez-vous donc le décourager ?

– Non, non, je souhaite, au contraire, qu’il réussisse. Mais je le souhaite sans y croire. D’ailleurs, quoi que l’avenir lui réserve, je ne le verrai pas ; je ne survivrai pas à ces événements ; ils m’ont tuée.

– Mon amie, ne parlez pas ainsi ! fit Baret d’un accent de reproche...

– Ils m’ont tuée, vous dis-je. – Et, s’attendrissant, elle pleurait sur soi-même, et prit les mains de Baret : – Pardonnez-moi si mon langage vous afflige. Mais je suis frappée au cœur, je le sens. Croyez, cependant, que si la blessure est mortelle,

elle n'altère pas ma gratitude pour vous. Votre amitié m'a soutenue et consolée ; je ne l'oublie pas, alors même qu'elle est impuissante à me guérir. J'en garderai le souvenir jusqu'à la mort, c'est-à-dire jusqu'à la délivrance à laquelle j'aspire.

Baret allait répondre, protester encore. Il en fut empêché. Chamarette entraît tout émue.

– Madame, il y a là des hommes qui veulent voir monsieur ou madame.

– Monsieur n'est pas à Paris. Quant à moi, je ne reçois pas.

– C'est qu'ils insistent.

– Je vais leur parler, intervint Baret ; je sais ce qu'ils viennent faire. M. Rocroix attendait leur visite.

Il allait sortir. Mais les hommes apparaissaient à la porte, au nombre de trois. L'un d'eux dit à Baret :

– Nous venons procéder à une saisie... Et, comme il voyait le visage de Régine se décomposer, il ajouta avec politesse : – Si madame désire enlever quelques-uns des objets à son usage...

Quoique défaillante, Régine trouva la force de l'interrompre.

– Je n'ai rien à enlever, monsieur. Tout ce qui est ici appartient à nos créanciers. – Elle se suspendait, tremblante, au bras de Baret, et, suppliante, elle murmurait : – Par pitié, emmenez-moi ; conduisez-moi chez mon oncle Fréminot. Je ne veux pas mourir ici.

À quelques semaines de là, au commencement de l'hiver, l'avoué Verdier offrait à dîner à plusieurs magistrats du tribunal de la Seine et à quelques-uns de ses collègues. Vers huit heures, tous ses convives réunis dans son salon, autour de madame Verdier qui s'efforçait de leur faire prendre patience, attendaient encore son retour pour se mettre à table. Déjà les visages s'allongeaient sous l'aiguillon des estomacs affamés, les regards se tournaient avec inquiétude vers la porte, quand un domestique vint annoncer à madame que monsieur rentrait et ne demandait que quelques minutes pour s'habiller.

Il ne tarda pas à paraître, encore essoufflé, tout en sueur malgré le froid qui régnait au dehors. Il s'excusa.

L'audience de la onzième chambre s'était prolongée. Il y avait été retenu.

– Vous y aviez des clients ? demanda l'un des invités.

– D'anciens clients, monsieur le président, Thélinge et Rocroix.

– Les hommes du Grand-Crédit ?

– Justement ; en fuite l'un et l'autre, heureusement pour eux. Ils ont été condamnés par défaut.

– Deux coquins, n'est-ce pas ?

– Thélinge, oui, un coquin fieffé, mais un homme très fort, qui a trouvé moyen de rester riche et d'emporter sa fortune à l'étranger. Quant à Rocroix, il n'a eu que le tort de se laisser fourrer dedans par l'autre ; il a filé sans un sou. C'était un ancien préfet, pas méchant, un provincial qui est venu se faire casser les reins à Paris.

– Ce n'est pas le premier, et ce ne sera pas le dernier, car son exemple ne corrigera personne.

On passait à table. L'invité à qui était échu l'honneur d'y conduire madame Verdier lui dit à demi-voix :

– Ce Rocroix n'est-il pas le mari d'une belle blonde qui fut fort à la mode l'hiver dernier ?

– C'est son mari, en effet, répondit madame Verdier. Mais il est veuf. Nous avons enterré sa femme, il y a quelques jours. Une bien triste cérémonie ; très peu de monde. Derrière un grand vieillard en larmes, qui conduisait le deuil, M. le ministre de la justice, M. Deloraine le juge d'instruction ; un député, M. Baret, qui paraissait fort affligé ; mon mari... À l'église, mademoiselle Deloraine et moi, et puis, le croiriez-vous, monsieur le président ? une fille de mauvaise réputation, une certaine Clara Daverny... Oui, c'était tout, huit personnes... On n'aurait jamais cru que la morte avait eu un salon très fréquenté.

– On oublie si vite, à Paris !

LIGARAN 

Papivore ou numérivore ?

Ligaran vous propose
plusieurs formes d'éditions :

- Papier grands caractères
- Numérique gratuite
- Numérique à petit prix

**Retrouvez
notre catalogue
en cliquant [ici](#).**